

INDIANA JONES et le TEMPLE MAUDIT

VENDREDI 13 IV

L'HEROIC FANTASY

LE HARD FANTASTIQUE AMERICAIN

VIDÉO, ACTUALITÉ

CANADA $ 2,95 SUISSE 6,50 F

M2016-31-20,00 F



MAD MOVIES Ciné-Fantastique N° 31

Rédaction, Administration : 49, rue de La Rochefoucauld - 75009 Paris

Editeur/Directeur de la Publication : Jean-Pierre PUTTERS

Dépôt légal : juillet 84
Revue trimestrielle

N° commission paritaire : 59956
N° ISSN : 0338 – 6791

Prix de l'exemplaire 20,00 F

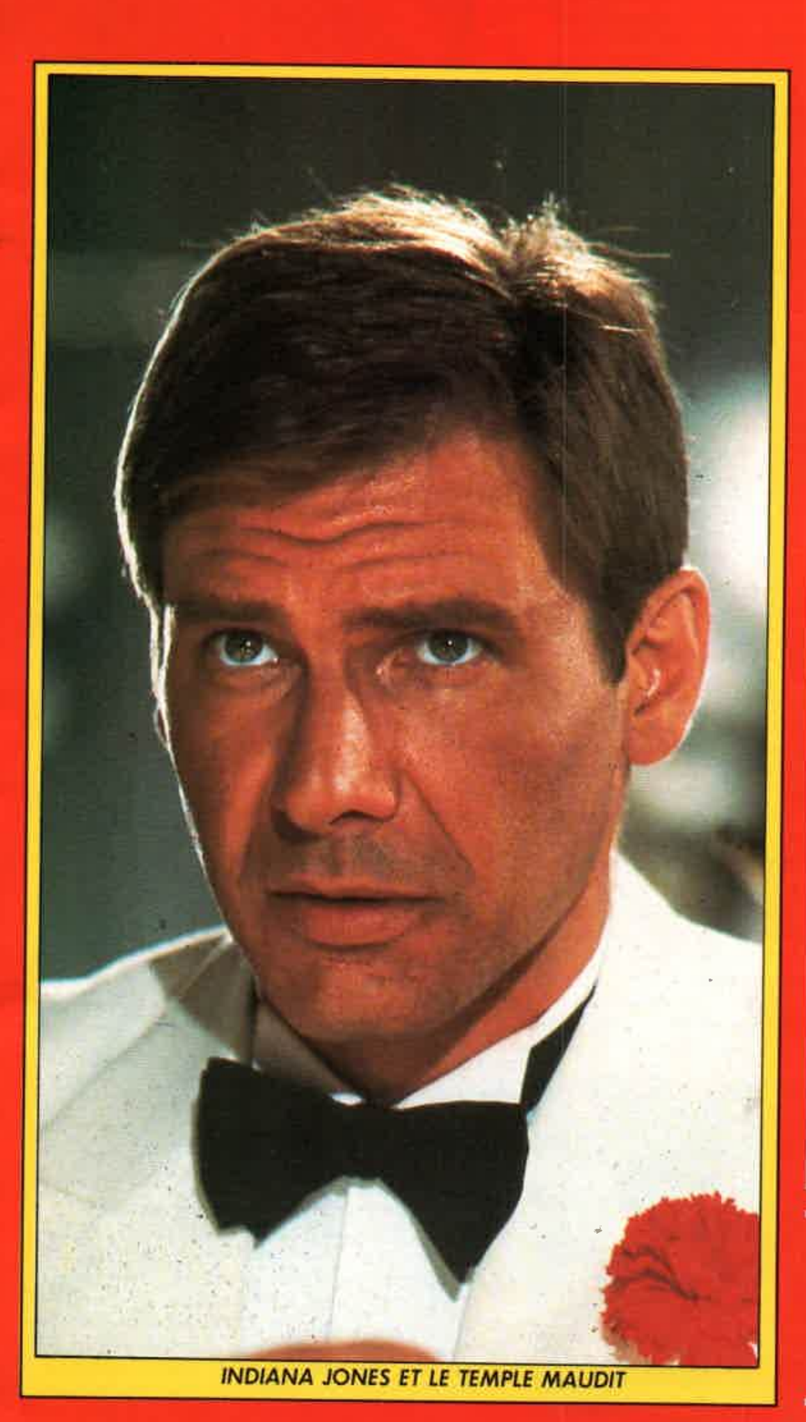
COMITÉ DE RÉDACTION : Bertrand Collette, Yves-Marie Le Bescond, Michel Prati, Jean-Pierre Putters, Denis Tréhin.

COLLABORATIONS : Thierry Ardiller, Dominique Blattlin, Jimmy Frachon, Bernard Lehoux, Pierre Levy, Jean-Michel Longo, Pierre Pattin, Alain Petit, Eric Pigani, Jack Tewksbury, Marc Toullec, Yep.

ILLUSTRATIONS : Christophe L., Denis Tréhin, Yves Bérard. Archives MAD MOVIES.

Correspondante aux U.S.A. : Maitland MC DONAGH.

MAD MOVIES



INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

SOMMAIRE

Photogravure et composition : E.F.B.
Impression : SIEP – Distribution : N.M.P.P.
Distribution en librairies : TEMPS FUTURS
Maquette : Jean-Pierre Putters
Tirage : 70.000 exemplaires

Photos de couverture : (1) dessin du poster américain d'INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT. (2) INDIANA JONES et METROPOLIS. (4) INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT.

EDITORIAL

Il revient, il est presque là sur nos écrans dans un film encore plus dingue que le précédent.

Une drôlerie sans mesure, une aventure extraordinaire à ne pas manquer. Euh, oui... c'est d'Indiana Jones dont je veux parler, bien entendu. Notre correspondante américaine vient ici nous en dévoiler les derniers exploits et ça va encore être quelque chose. Le film devrait sortir le 12 septembre sur le circuit national. Accrochez-vous...

Autre choc attendu : **Vendredi 13 n° 4** dont les premières photos semblent prometteuses et où Yves-Marie Le Bescond a complètement craqué. Il est spécialement revenu des U.S.A. pour nous porter son texte et on le sent encore tout retourné (il y retourne d'ailleurs à la rentrée, justement). Il en profite pour nous livrer un entretien avec Larry Cohen qui évoque ici sa carrière et nous parle de ses projets.

Au niveau de la rubrique « Crayon-Bis », c'est assez chaud comme sujet. Le fantastique dans le hard américain, carrément. Pour nous qui reconnaissons le genre fantastique sous tous ses aspects (animation, S.F., gore ou merveilleux), il fallait bien qu'on vous parle un jour ici de cette branche méconnue. Voilà donc qui est fait.

Marc Toullec brosse un bilan général du phénomène Héroïc-fantasy, Jean-Michel Longo s'intéresse à un atelier d'effets spéciaux français, Thierry Ardiller plante ses personnages dans une première partie d'un dossier cinéma d'animation, Alain Petit réunit les cassettes visibles ce trimestre, Bernard Lehoux nous promet une re-diffusion des épisodes de **Twilight zone** pour cet été, Bertrand Collette retrace la carrière édifiante de la divine Caroline Munro et Denis Tréhin ferme (peut-être pas définitivement) ses « Demeures fantastiques ».

Un numéro très serré, comme vous le verrez, pour des lecteurs de plus en plus nombreux. Merci de votre fidélité et tenez le coup, les gars, nous ferons de même.

Mais les vacances n'attendent pas, vous savez ce que c'est. A bientôt donc à la rentrée ; ne bougez pas, hein ? on revient tout de suite.
Peace.

Jean-Pierre PUTTERS

NOTULES LUNAIRES

La ressortie du légendaire *Métropolis* de Fritz Lang ne devrait pas tarder. Un travail sur la pellicule a été effectué, le film est teinté en sépia ou en bleu ciel pour certaines scènes, et une partition musicale new look s'évertue à le rajeunir. Cela va du hard-rock à la ballade en passant par des intonations carrément disco. La partition est signée Giorgio Moroder pour des gens comme Bonnie Tyler, Pat Benatar, Billy Squier ou Adam Ant. Il s'agit d'une vraie cure de rajeunissement (le film original date de 1927) propre à séduire les nouveaux spectateurs sans que les anciens cinéphiles ne se sentent trahis par cette nouvelle version. On note également une nouvelle séquence ainsi que des inserts photographiques témoignant de scènes disparues. →

Nous avons appris avec regret le décès de Jean-Jacques Renon, l'un des plus grands chef opérateurs français. Il avait notamment composé les superbes lumières des premiers films de Jean Rollin (jusqu'à *Les démoniaques*).

La mode est aux films-fleuve. Il s'en tourne même en super 8. La preuve : *Les proies du mal*, d'Antoine Pellissier, est un marathon de l'horreur de deux heures cinquante deux minutes. Ce film part en tournée dans le sud de la France, on vous invite vivement à prendre contact avec le réalisateur : A. Pellissier, 1, rue des Calquières, 30000 Nîmes. Avertissement : ça cartonne méchamment !

Loisirs et Culture organise en juillet et en août un festival du cinéma fantastique dans le Morbihan. Au programme *La mouche noire, Alien, Fog, La pluie du diable, Inferno, Damien, Psychose, Furie, Freaks* et plein d'autres films. Tout renseignement s'obtient auprès du responsable : Ronan Bourgeat, 58, Cité Kennedy, 56700 Hennebont. Tél. : (97) 36.41.90. Il s'y tiendra également une exposition d'affiches fantastiques.

***Little Shoppe of horrors* vient de faire paraître son n° 8. Il s'agit d'une revue américaine depuis toujours consacrée à la Hammer-film (réalisateurs, compositeurs, acteurs, scénaristes et tous ses films). 91 pages de photos rares, d'entretiens et de critiques qui coûtent 3 dollars 25 et que vous devez envoyer**





à Richard E. Klemensen, 1821 Forest avenue, Waterloo, Iowa 50701 U.S.A.

Du 2 au 9 juin s'est déroulé le quatrième festival du film fantastique de Rome. Au programme cette année : *Firestarter, Children of the Corn, Silent Madness, Wavelenght, Liquid Sky, Merlin and the sword, Screamtime* et plein d'autres films. La France présentant, pour sa part, *Gwendoline* et *Les raisins de la mort*.

***Athanor*, ce cinéma lyonnais dont nous avons déjà signalé les programmations fantastiques, se lance dans l'édition sous la forme d'un fanzine du même nom. Deux numéros sont parus traitant des vaisseaux fantômes, de Jack l'éventreur, de la sorcellerie au cinéma et donnant quelques bons conseils sur le fantastique littéraire. Ces exemplaires coûtent 10 F et peuvent se commander à Christophe Darnaud, Athanor, 262, rue Duguesclin, 69003 Lyon. Hé, c'est 10 F par numéro, charriez pas quand même...**

On a reçu *Fade to blood* n° 4. Il s'agit d'un fanzine sympathique édité dans la région marseillaise. Au sommaire : les nouveaux films, le dernier festival d'Avoriaz, du Rex et un entretien avec Dario Argento. Ça vaut largement ses (ah ben merde le prix est pas marqué, hé ! comment je fais ?). Bon, vous exigez des renseignements précis à Eric Brun, 17, avenue de la Grande-Armée, 13001 Marseille et vous voyez vous-mêmes.

Depuis des années qu'on l'attendait, le voilà enfin prêt à être distribué : *Dune*, l'adaptation du roman de Franck Herbert, devrait sortir en décembre aux U.S.A. Dino de Laurentiis a mis le paquet, il a fait appel à David Lynch pour diriger Sting, Max Von Sydow, José Ferrer, Sean Young, Linda Hunt et Silvana Mangano (entre autres...).

Freddie Francis s'est chargé de la photographie et Carlo Rambaldi *(King Kong, Alien, E.T.)* s'est vu confier la réalisation des effets spéciaux. Le générique comprend une pléiade de professionnels talentueux dont les compétences conjuguées ont toutes les chances de nous donner un petit chef-d'œuvre à la fin de l'année. En tout cas un événement dont M.M. ne manquera pas de se faire l'écho.

←

Le père des Templiers rides again, les mecs ! Amando de Ossorio (59 ans) dont on connaît la carrière fantastique (surtout si on a lu le 15 de MAD sur le cinéma d'horreur espagnol) entreprend actuellement deux films fantastiques pour, respectivement, Frade films et Mundial Films. *La serpiente de mar* sera un gros budget sur un redoutable monstre marin et *Marcy, un amigo espacial* (non, c'est pas homo, on parle d'espace ici, faites un peu attention !) se voudra plus science-fictionnel puisque traitant d'un petit garçon et de son ami extra-terrestre. L'originalité n'est plus ce qu'elle E.T... Ceci étant il paraît que le scénario vit le jour avant le film de Spielberg. De toute façon on aime trop Ossorio pour ne pas le soutenir dans ses projets.

Kolossal, c'est un épais fanzine de 132 pages édité par Michel Eloy, responsable du célèbre PEPLUM. Ici, il s'agit d'un dossier sur *Maciste aux Enfers* (1926 et 1962) que vient compléter une filmographie définitive du personnage de Maciste. Pour les amateurs de péplum et les exégètes, un ouvrage indispensable. Pour tout renseignement utile, contactez l'éditeur : Michel Eloy, rue Lesbroussart, 45, 1050 Bruxelles, Belgique.

Le dernier film de Joe Dante est sorti il y a quelques semaines aux U.S.A. Il s'agit de *Gremlins*, produit par Steven Spielberg.
C'est en voyage à Hong-Kong, qu'un américain trouve comme cadeau original pour sa famille, un gremlin (lutin)

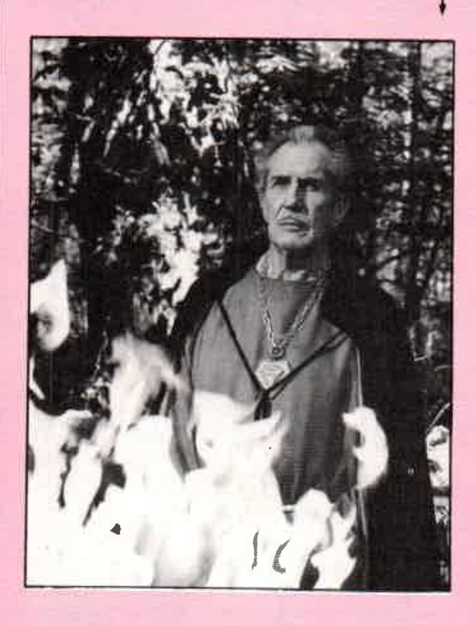


vivant, sans toutefois se douter de l'horreur qui s'en découlera dès son retour dans son village des U.S.A. En effet, au contact de l'eau, ce gremlin se dédouble et ces dédoublements vont continuer jusqu'à atteindre un nombre effroyable de ces créatures qui vont alors attaquer tout le village. Haut de 50 cm, les lutins sont hideux : yeux globuleux, oreilles démesurées, grosses têtes, petits bras mais surdoués. Ils attaquent avec leurs dents et griffes monstrueuses, mais meurent en se flétrissant à la lumière. Il faut admirer un gremlin se glisser seul dans une piscine et en ressortir avec des milliers d'autres gremlins. C'est la multiplication des pains des temps modernes !
Sachez enfin qu'à la fin du film, il reste assez de lutins pour une nouvelle production...

« Sworkill » raconte les péripéties violentes d'un samouraï qui tomba dans un lac gelé durant une bataille au 16e siècle et retrouve la vie en 1984 dans les rues austères de Los Angeles. Heureusement son sabre est aussi bien conservé que lui...

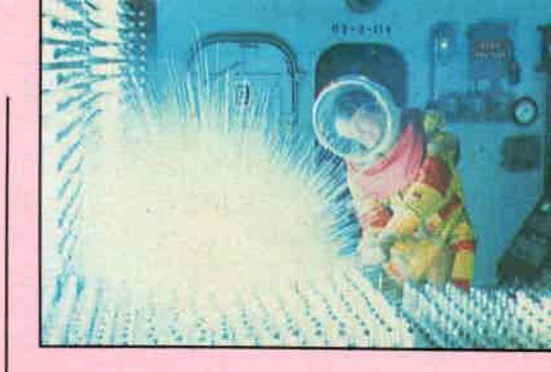
« The stuff » est un aliment moelleux et crémeux, n'a aucun goût, est très nutritif et a un très grand succès.
Les gens se jettent littéralement dessus sans se rendre compte que cette substance n'est autre qu'un parasite qui se nourrit de ceux qui l'ingère. Heureusement une petite élite s'aperçoit du danger et fera tout pour le supprimer. Y arrivera-t-elle ??? Ecrit et dirigé par Larry Cohen.

Après avoir déjà prêté son concours à une comédie d'épouvante *(« The Monster Club »)* Vincent Price récidive aujourd'hui avec le délirant *Blood Bath at the House of Death* de et avec Ray Cameron : l'histoire se veut un pastiche des grands thèmes du cinéma fantastique, avec vieille demeure maudite, villageois terrifiés, paysages noyés dans le brouillard et divinité monstrueuse. Price y incarne le sinistre « Homme en Noir », chef d'une confrérie de moines maudits qui préparent subrepticement l'avènement apocalyptique d'un « grand ancien », le Maître. Ses projets sont pourtant contrecarrés par les agissement perturbateurs du prof. Lucas Mandeville (Kenny Everett) & de sa charmante assistante, Barbara Coyle (Pamela Stephenson, vue dans *« Superman III »* et *« La Folle Hist. du Monde »)*. Décidément, les émules du *« Bal des Vampires »* et de *« Frankenstein Jr »* n'ont pas fini de déferler sur nos écrans...



« Les Dents de la mer » Opus IV : il ne s'agit pas d'un canular ; malgré la banalité lamentable du troisième volet, les producteurs sont d'accord pour remettre ça encore une fois. Si Spielberg avait pu prévoir cela en 75, il aurait mis le film sous copyright. De toute façon, ce pauvre requin n'effraye plus personne aujourd'hui, si ce n'est le PDG de l'Universal au vu des résultats financiers obtenus...

Bientôt l'invasion par les ondes : B. Collette et quelques sinistres acolytes se préparent à vampiriser la célèbre « Voix du Lézard », radio choc de rock. Restez à l'écoute pendant l'été, le cinéma fantastique va y faire une entrée démentielle, à côté de laquelle la soirée d'ouverture du *« Phantom of the Paradise »* fera figure d'enfantillages puérils...



1943. Quartier général des forces navales américaines. Une expérience Top-secret est en cours. Le destroyer « Eldridge » sert de cobaye. Le but du test est de valider un projet délirant basé sur l'application de la théorie d'Einstein des « champs unifiés » : ces derniers devraient rendre invisible tout bâtiment sur lequel ils sont exercés. Manque de chance, l'expérience tourne au désastre. L'Eldridge est transporté dans un tourbillon du vortex spatio-temporel, son équipage est décimé par un feu intérieur, l'équipement explose... Seuls 2 marins croient avoir échappé au carnage, en fait ils se retrouvent en 1984, perdus et en proie à d'étranges modifications génétiques. Tel est le thème de la dernière production John Carpenter, réalisée par Stewart Raffill *(The Ice Pirates)*. Science-Fiction et Fantastique se sont donnés rendez-vous dans cette aventure hors du commun, basée sur un supposé fait réel. *« L'Expérience de Philadelphie »* n'a pas fini de faire couler beaucoup d'encre. Tous les détails dans un prochain n° sur ce film au climat envoûtant et mystérieux, digne du réalisateur de *« Fog »*.

Godzilla, ce cousin éloigné de Casimir, va nous revenir. Si. Et toujours incarné par un comédien glissé dans un costume deux pièces de tyrannosaure fatigué. Seulement, cette fois, la Toho annonce qu'elle va mettre le paquet au niveau effets spéciaux : elle ne craint même pas d'annoncer l'éventuelle participation du maître Ray Harryhausen. Ben, on va même plus pouvoir rigoler, zut alors...

Avis aux amateurs de Fantastique : la municipalité de Maurepas organise pour la seconde fois cette année un mini festival regroupant les grands succès de l'année... et les autres : L'événement est prévu pour le mois d'août, avec projection en plein air, sandwich, ouvreuses pulpeuses et tout ; Bref, l'ambiance *« American Graffiti »*, avec une qualité de sélection à ressusciter un zombi. Il se peut même que certains critiques de « Mad Movies » soient présents, car on parle de la projection de plusieurs films de Caroline Munro...

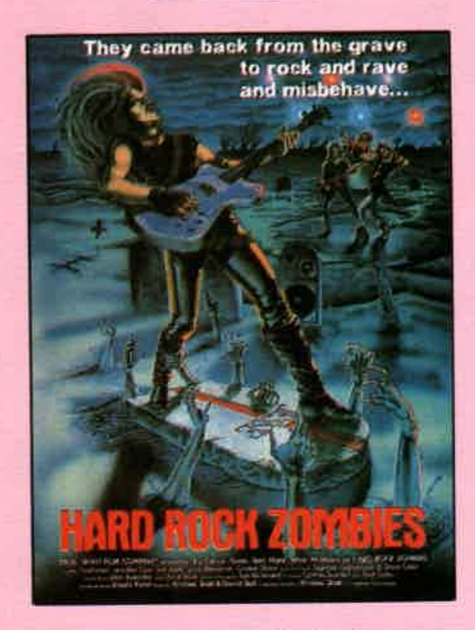
Du nouveau sous le ciel orageux de la « Sword & Sorcery », Paul Verhoeven vient de réaliser *« Flesh & Blood »*, avec notamment Rutger Hauer *(Blade Runner)*, Jennifer Jason Leigh, Jack Tompson (Breaker Morant) et Ronald Lacey.



L'histoire est centrée autour de la vengeance d'un preux héros, évincé du pouvoir par des notables comploteurs. Ce dernier reviendra réclamer son dû et devra livrer moult combats avant de remporter une victoire légitime. De splendides extérieurs apportent au film une touche de crédibilité bienheureuse, tandis qu'une photo très colorée achève d'en réhausser l'intérêt. Sans doute le film le plus réussi du genre depuis le superbe *« Excalibur »* de Boorman...

Sans doute irrité par l'adaptation cinématographique de son estimé confrère, Isaac Asimov vient de faire savoir qu'allait être incessamment mis en chantier une transposition de sa saga des « Fondation » sous formes de long métrages pour le grand écran et de mini-série pour la T.V. Pourvu que l'horreur sans nom des *« Chroniques Martiennes »* ne se reproduise pas !

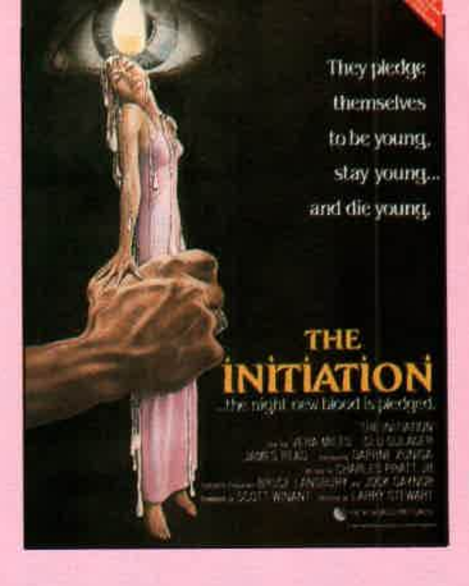
Fortement alléché par le succès remporté par l'entreprise *« Creepshow » (I & II)*, le producteur Milton Subotsky *(Histoire d'Outre-Tombe)* vient subitement de se souvenir qu'il disposait de plusieurs nouvelles de Stephen King, parfaitement exploitables. A donc été aussitôt mis en chantier *« Night Chills »*, baséchose curieuse ! sur trois nouvelles du maître : il ne reste plus qu'à espérer que la qualité sera au rendez-vous...



Cela devait arriver : le hard-rock se portant plutôt bien ces jours-ci, de même que le cinéma fantastique, eh bien le mélange des deux nous donne *Hard-Rock Zombies.* Plutôt pâle des genoux comme hard-rock d'ailleurs... On a pu s'en rendre compte à Cannes. C'est réalisé par Krishna Shah!

Une nuit de terreur dans un hôtel désert dans *The Night Guest* de Matt Olsen. Décidément, les « demeures fantastiques » seront toujours un lieu de prédilection des cinéastes pour créer le frisson.

Vu également à Cannes : *The Initiation* de Larry Stewart, sur un thème vaguement similaire au *Carrie* de Brian De Palma; inutile de vous dire que ça ne vole pas aussi haut et qu'on risque fort de retrouver ça un jour édité en vidéocassette, d'autant que l'affiche peut fournir une superbe jaquette. Voyez ce que je veux dire...



Sur le tournage de son dernier film, *« La Forêt Emeraude »*, John Boorman a signalé qu'il comptait revenir ensuite à la Science-Fiction dans la veine *« Zardoz »* (auquel il avait prévu une suite !). Après *« Amytyville 3.D »*; réalisé par Richard Fleischer (si !) ; on parle déjà d'un quatrième volet (y-a-t-il une telle pénurie de scripts originaux ?) mais qui va s'y coller cette fois, comme victime de la maudite baraque : les anciens locataires ? Déjà fait (N° II), les premiers locataires ? Même chose (N° 1) les derniers de la série ? Sont tous traumatisés à vie... Reste plus que l'agent immobilier ; bien fait ça lui apprendra à faire du fric sur le dos du diable sans lui filer ses royalties !

La grosse notule du n° : Ça y est, le père Lucas s'y remet ! Juré craché : émoustillé par le tournage de son pote Spielberg pour *« Indie Jones & the Temple of Doom »*, il s'est dit que, quand même, il avait prévu de réaliser trois trilogies à propos d'une certaine saga cosmique, et qu'il était peut être temps de reprendre le collier. Alors, si vous voulez tout savoir sur *« The Clone War »*, vous n'avez plus qu'à vous parachuter sur son ranch du Texas...

La production du film de John Grissmer, *Blood Bath*, dont nous entretenait Ed. French dans le numéro 30, est terminée. Le film a été retitré *Complex.*

The Demons of Ludlow de Bill Rebane change de titre et devient *The Game* mais traite toujours de la possession d'un village par des forces démoniaques issues d'un piano hanté!

Tout le monde en parle : le prochain Carpenter s'intitule *Starman* et a, dans les rôles principaux, Jeff Bridges et Karen Allen. Ce qu'on ne vous dit pas c'est que les effets spéciaux devraient être signés Dick Smith, Rick Baker et Craig Reardon !!! Chacun d'eux va s'occuper d'une partie d'une scène d'effets spéciaux particulièrement sophistiquée qui s'annonce courte mais spectaculaire.

Dino de Laurentiis, qui est rentré dans l'arène Stephen King avec *Firestarter* et *The Dead zone* devrait produire deux autres œuvres du prolifique écrivain. *Cat's eye* sera mis en scène par Lewis Teague (*Cujo*) avec Drew Barrymore *(Firestarter)*. Et *Cycle of the werewolf*, d'après la récente nouvelle illustrée de King, sera retitré *Silver Bullet.*

Toujours Stephen King : les écrivains-producteurs Bruce Evans et Ray Gideon sont en train d'adapter l'une de ses nouvelles *The Body.* Embassy devrait distribuer le film.

Encore Stephen King : les droits d'adaptation cinématographique de *Pet Sematary* ont été vendus à George Romero. King, qui a refusé une offre de 1 million de dollars pour pouvoir travailler avec l'auteur de *Creepshow*, devrait écrire le scénario et le film serait tourné dans l'état dont King est originaire, le Maine.

Pour *Star Trek III : The Search for Spock* le producteur Harve Bennett a donc de nouveau réuni la famille « Star Trek ». Bien que le personnage de Spock trouva la mort à la fin de *Star Trek II*, Leonard Nimoy est tout de même à bord puisqu'il dirige lui même la réalisation de ce troisième volet. On retrouvera William Shatner dans le rôle de l'amiral James Kirk, De Forest Kelley dans celui de Leonard Mc Coy ainsi que James Doohan (Montgomery Scott), Walter Koenig dans celui de Leonard(Chekov), George Takei (Sulu), Nichelle Nichols (Uhura). Industrial Light and Magic (ILM) responsable des excellents effets spéciaux de *Star Wars, ET, Poltergeist, Star Trek II* etc... assure une nouvelle fois la réalisation des décors de ce monde futuriste. Gene Roddenberry, créateur de la série Star Trek, a suivi de très près la production mais aussi la réalisation du film, soucieux de préserver l'esprit de son œuvre. Le produit final lui a plu et d'après ses dires serait le meilleur film de la série.

↓





↑

Stress, de Jean-Louis Bertucelli, sortira le 19 septembre. Ce film, qui met en scène Carole Laure et Guy Marchand, se présente comme un thriller particulièrement angoissant. Nathalie se sent menacée après le suicide raté de Gérard, transporté à l'hôpital dans le coma. Celui-ci l'aimait mais elle l'avait quitté alors qu'elle était enceinte. Après l'accident Nathalie reçoit d'étranges coups de téléphone, découvre des cœurs d'animaux déposés à son intention. Qui peut pousser Nathalie à sombrer dans une presque totale hystérie? Pourquoi ces menaces? C'est justement ce que l'on ne sait pas encore, on attend les projos presse...

Positivement ravi de l'énorme succès commercial de son *« Jamais Plus Jamais »*, le producteur Kevin Mac Clory songe déjà à une suite, intitulée provisoirement *« S.P.E.C.T.R.E. »* (organisation nemesis de 007). Mais comme Connery n'est plus disposé à reprendre du service, une nouvelle chasse au James Bond idéal vient d'être lancé ; Sont en tête actuellement : James Brolin, Sam Neil *(La Malédiction finale)* et... Burt Reynolds !

Non content d'être confronté à David Bowie (qui n'a accepté son rôle qu'avec le promesse de pouvoir sortir son nouvel album avant le film !), l'agent 007 devra également affronter la sculpturale Priscillia Presley dans ses prochaines aventures : certaines mauvaises langues laissent supposer que le cœur fatigué de Roger Moore risque de ne pas s'en remettre ; On verra ça à la rentrée 85...

Speaking of litterature fantastique et SF, les éditeurs du « Chat Murr » nous font part de la sortie de leur 5ᵉ fascicule (eh oui, déjà). Au vu de la qualité des 4 premiers, on ne peut qu'attendre impatiemment cette nouvelle production de nos émules d'Hoffmann, A signaler tout particulièrement le remarquable nº 4, anthologie du Fantastique des plus éclectiques, qu'il est encore possible de se procurer pour la modique somme de 25 F (port compris) chez : X. Legrand-Ferronière, 24 Les Nouveaux Horizons. 78310. Elancourt Maurepas.

Frankenstein va encore connaître quelques adaptations. Les producteurs de *The buddy holly story*, Fred Kuehnert et son Charter Financial Group, sont en train de travailler une version rock, (étonnamment !) intitulée *Rockenstein* : Columbia Pictures va produire le remake de *The Bride of Frankenstein*, simplement retitré *The bride*, sur un scénario de Lloyd Fonvielle. Mise en scène de Frank Roddam *(Quadrophenia, the Lords of discipline)* avec Sting dans le rôle du docteur et Jennifer Beals *(Flashdance)* dans celui de sa création.

Le prochain film de Sam Raimi *(The Evil Dead)* qui s'intitulait *The XYZ Murders*, a été retitré *Crimewave*. Il est décrit comme une « farce mystérieuse ». Coproduit par les associés de Raimi sur *Evil Dead*, Robert Tapert et Bruce Campbell. Brion James *(Blade runner)* fait partie de la distribution.

Mel Brooks, dont la propre compagnie, Brooksfilm, avait déjà produit *The elephant man*, serait en train de travailler sur *The doctor and the devils*. Le scénario, écrit par le poète Dylan Thomas en 1953 et longtemps disponible en livre, est basé sur la carrière de deux résurrectionnistes du 19ᵉ siècle, Burke et Hare, dont les exploits ont déjà inspiré des films comme *The body snatcher* de Robert Wise ou *The flesh and the fiends* (Hammer, 1961) de John Gilling.

Malgré l'aveu de Klaus Kinski d'avoir tourné dans un film de SF *(Android* d'Araon Lipstadt*)* uniquement pour faire plaisir à son fils, le voici qui récidive dans *Titan Find* mis en scène par William Malone.



Le personnage d'Alice (au Pays des Merveilles) n'est pas une source d'inspiration des scénaristes qui est prête d'être tarie. A preuve la mise en chantier d'un projet intitulé *Dreamchild* réalisé par Gavin Millar, et qui réactualise ce classique ayant déjà fait l'objet de maintes adaptations cinématographiques.

Souvenez-vous : Mike Hodges était le réalisateur d'un film de SF (d'après un livre de Michael Crichton) qui s'appelle *The Terminal Man* (demeuré inédit en France). Ce même réalisateur nous revient dans le genre avec un space-movie qui n'a pas l'air d'être triste : *Morons from Outer Space*.

Le nouveau film d'Aaron Lipstadt est annoncé sous le titre de *City Limits*, et retrace la survie difficile d'orphelins dans une cité futuriste.

Matt Cimber *(Hundra)* a tourné son second film avec la blonde guerrière Laurene Landon. *Yellow Hair and the Pecos Kid* est un excellent film d'aventure flirtant avec le fantastique, puisqu'il met en scène une tribu d'aztèques détenteurs de pouvoirs inconnus.

Japanese fantasy film journal nº 15 vient de paraître : 40 pages abondamment illustrées, une source de renseignements unique sur le cinéma fantastique japonais. Au sommaire : le film *Gorath* analysé, article sur la Toho, critiques et informations... 27 F chez Marcel Burel, 69 rue de Brest 29210 Morlaix (également disponibles anciens Nº de J.F.F.J. et nombreux autres fanzines américains : CINEMASCORE, JAPANESE GIANTS, LITTLE SHOPPE OF HORRORS...).



Il y a peu d'espoir pour que Steven Spielberg fasse un remake de *Peter Pan* avec Michael Jackson. En effet le détenteur des droits, Mel Ferrer, est assez peu excité à l'idée de travailler avec les deux célèbres boy wonders. Le projet est pourtant en préparation chez Paramount.

Si par un pernicieux hasard un fantôme ou un ectoplasme facétieux vous ennuie vous pouvez faire appel au trio de choc : Bill Muray, Dan Ackroyd, Harold Ramis. Habillés en dératisateurs New-look, ils vous débarrasseront des revenants moyennant un tarif syndical et parfois quelques dégâts matériels dans votre Home. Excellent film déroutant est ce *Ghostbusters* d'Ivan Reitman. On songe, par le traitement du sujet aux *Blues Brothers* de Landis.

Malgré le désastre accusé à la sortie du dernier film de la série *« Panthère Rose »*, réalisée sans Peter Sellers, Blake Edwards envisage déjà un prochain volet inédit. On ne peut que se perdre en conjectures : Herbert Lom aura-t-il enfin la vedette, Clouseau n'en finira-t-il pas de mourir ?...

Un *E.T. 2* est annoncé chez Universal. Le prochain Ridley Scott s'intitulerait *Legend*. S'agirait-il du projet chéri de Scott consacré a la légende du roi Arthur et des chevaliers de la table ronde ?

San HELVING

entretien avec

LARRY COHEN

Larry Cohen a terminé, il y a quelques mois, le tournage de son dernie film, **Blind Alley** (ce qui signifie impasse mais aussi au sens figuré, prc jet qui tourne court). Nous en avons profité pour rendre visite au metteu en scène (et au scénariste) et aborder l'ensemble de sa carrière cinéma tographique.

YMLB : Commençons classiquement. La cinéphilie, les études, votre premier film de metteur en scène en 8 mm, je suppose?

LC : J'ai étudié la technique de film au City College of New York où j'ai acquis un Bachelor of Art (équivalent approximatif de la licence). Le professeur et responsable de la section film était un cinéaste expérimental, Hans Rachter. J'ai toujours été intéressé par le cinéma. Et je suis particulièrement fasciné par la double ou triple vision d'un même film. Déjà quand j'étais enfant, je prenais plaisir à regarder les bons films une deuxième fois. Je dévorais l'histoire la première fois et étudiais la technique, la seconde.

J'ai en effet commencé à faire mes premiers films avec une caméra 8 mm que mon père avait achetée pour faire des films de famille et je me faisais assister par des camarades de classe en les payant avec des Bandes Dessinées. Mon premier film était une histoire d'espionnage : des agents russes qui cachaient des micro-films. Je me rappelle que ça a été tourné le jour de la mort de Joseph Staline (1953) qui faisait les gros titres des journaux. Or nous avions utilisé un journal comme accessoire. Curieusement, quelques années plus tard, le FBI révèla que l'endroit exact où nous avions tourné avait été utilisé par les espions soviétiques pour transmettre de véritables micro-films.

YMLB : Comment s'est effectué le passage de l'amateurisme au professionnalisme?

LC : Pendant mon adolescence j'ai commencé à fréquenter tous les tournages possibles. Un jour je me suis retrouvé dans l'immeuble RCA où l'on répétait des programmes TV destinés à être tournés en direct. Je trouvais le moyen, en passant par les escaliers de secours, de me mêler à l'équipe de tournage et au bout d'un certain temps ma tête devint familière. J'en profitais ainsi pour observer le travail du réalisateur et des techniciens puis, de retour chez moi, je regardais le résultat à la télévision. Un peu plus tard au collège (premières années d'études supérieures), j'ai commencé à écrire des scénarios, ce qui me paraissait être le meilleur moyen de percer. Je les proposais gratuitement aux producteurs (TV principalement) dans l'espoir qu'un jour ils me paieraient. Et en effet l'un d'eux finit par me demander une histoire qu'il paya 500$. C'était le début. Une fois qu'on a reçu de l'argent pour une histoire on commence à se prendre pour un professionnel mais ma théorie était qu'il était préférable d'être lu et de se faire connaître et que l'argent était secondaire.

YMLB : Et en effet vous avez écrit énormément de scripts. Vous avez même eu une période Western si je ne me trompe.

LC : C'est exact. J'ai écrit le scénario du **Retour des 7 mercenaires** (Burt Kennedy – 1966 avec Yul Brynner) et de **El Condor** (J. Guillermin – 1970 avec Lee Van Cleef et Jim Brown). J'ai également créé une série TV-western intitulée **Branded** (marqué, par un fer rouge ou par une disgrâce) avec Chuck Connors dans le rôle principal. En fait j'ai écrit un grand nombre de scénarios, bien avant de mettre en scène des films. J'ai écrit à peu près 8 films et créé 7 séries TV.

YMLB : Dont la célèbre série **Les Envahisseurs,** *en 1967. Quel a été exactement votre travail sur cette série?*

LC : Je suis arrivé avec l'idée de base et une bonne douzaine de traitements. Après un certain temps la série s'est éloignée de l'idée originale et je pense qu'ils l'ont gachée en introduisant trop d'envahisseurs dans chaque épisode. Rapidement tout le monde devenait extraterrestre. Je crois qu'il n'y aurait pas dû avoir plus d'un ou deux envahisseurs par épisodes. Mais à ce moment je n'avais plus de contrôle sur la série, car je voulais faire d'autres choses et je ne pouvais pas me permettre de continuer à travailler dessus.

YMLB : Votre premier film, si mes renseignements sont exacts, s'intitule **Black Caesar.**

LC : Non, il s'agit du second. Mon premier film s'appelle **Bone** ou **Bad Day in Beverley Hills** ou encore deux ou trois autres titres. Mais il a connu une distribution très limitée. Yaphet Kotto y joue le rôle principal. Il s'agit d'une comédie assez dure mettant en scène un violeur noir qui cambriole une villa et découvre que le couple qui y habite n'a pas d'argent et, en plus, ne s'entend pas du tout, au point de vouloir s'entretuer. Le noir prend la femme en otage et envoie son mari chercher de l'argent à la banque. Mais celui-ci en profite pour partir, heureux d'avoir trouvé un moyen de se débarrasser de son épouse. Un flirt naît entre la femme et le violeur puis une chasse au mari s'engage, qui s'achève par le meurtre de ce dernier. Malgré ce shéma narratif tragique le ton du film est comique. Dans le style de **Cul-de-Sac** de Polanski.
Il n'y a pas beaucoup de comédies noires comme celle-ci; elles sont difficiles à vendre et il m'a été très ardu de convaincre les gens qu'un film mettant en scène un violeur noir pouvait être amusant. Le film ne connut qu'un succès d'estime.






YMLB : Avec **Black Caesar,** *votre second film donc, vous avez de nouveau mis en scène des personnages noirs.*

LC : Oui, ça correspondait à la vogue de films d'exploitation noire de l'époque. (72-73). J'avais écrit un remake noir de **Little Caesar** (Mervin Leroy - 1930 avec E.G. Robinson) pour Sammy Davis Jr et sa compagnie qui devaient me donner 10 000 $ pour le traitement. Mais au moment de payer, plus personne. Mr Arkoff de American International avait apprécié **Bone** et la façon dont j'avais dirigé un acteur noir. Si fait que quand il me proposa de faire un film, j'avais déjà un script de prêt. On conclut donc un accord de production et de distribution immédiatement.

YMLB : **Black Caesar** *et sa suite* **Hell up in Harlem** ne contiennent aucun élément fantastique.

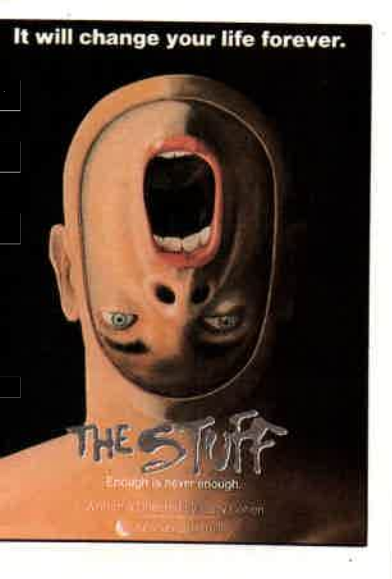
Photos : EPOUVANTE SUR NEW YORK (D. Carradine).

LC : Non, il s'agit de films de gangsters. **Black Caesar** a connu un succès public considérable et devint un « top-pictures » aux USA. A New York les cinémas le passaient de 9 h du matin à 2 h dans la nuit, et les queues étaient gigantesques. Je goûtai au succès pour la première fois. De plus le film, qui n'avait pas coûté cher, a rapporté beaucoup d'argent très rapidement. Tant et si bien qu'après quelques semaines d'exploitation nous décidâmes de faire la suite qui, comme d'habitude, fut moins bonne que l'original. Dans la version de **Black Caesar** destinée à l'exportation le héros perd tout et se fait tuer par une bande de jeunes délinquants, en référence à **Los Olvidados** de Bunuel. Bien entendu on le ressuscite dans la suite. Par contre, dans la version américaine il finit blessé, ce qui je pense est moins fort.

YMLB : Abordons maintenant ce que j'estime être votre chef-d'œuvre, **Le monstre est vivant**. *Comment l'appréciez-vous?*

LC : J'aime énormément **Le monstre est vivant.** C'est l'un de mes films préférés et aussi mon meilleur score au box-office. Il a rapporté 38 ou 40 millions de dollars dans le monde entier. Dans certains endroits, comme Singapour, **Le monstre est vivant** est le deuxième film le plus populaire que Warner ait jamais distribué. Et il a eu un prix à Avoriaz et à Trieste.





YMLB : **Le monstre est vivant** *est votre premier film fantastique. Cependant il est construit comme un thriller.*

LC : Bien entendu. Il s'agit d'un film de suspense et non d'un film d'horreur. Nous n'avons pas essayé d'être macabre ou sanglant. Au contraire, nous avions un thème poignant, nous avons travaillé les personnages et essayé d'émouvoir. Je voulais faire un film qui vous effraierait et puis vous ferait pleurer. Et je crois que la scène ou le père prend l'enfant et essaye d'échapper à la police pour le sauver est une scène très émouvante grâce à la remarquable performance de John Ryan.

YMLB : Pourquoi avez-vous choisi Rick Baker pour s'occuper des maquillages? Etait-il connu à cette époque?

LC : J'ai connu Rick Baker à ses débuts. Pendant la préparation de **Bone** nous avons eu la visite de John Landis et de Baker avec qui il avait fait **Schlock.** Nous avons engagé Rick pour s'occuper des maquillages et des effets spéciaux. En fait **Le monstre est vivant** était notre quatrième collaboration puisqu'il a également travaillé sur **Black Caesar** et **Hell up in Harlem.** Enfin il a créé les monstres du numéro 2.

YMLB : La musique de Bernard Herrmann est superbe. Comment a-t-il été amené à travailler sur ce film?

LC : Ce fut ma plus grande joie d'avoir Herrmann comme compositeur. Quand nous lui avons envoyé une copie noir et blanc du film et demandé d'écrire la musique je ne pensais vraiment pas qu'il accepterait. Il devait travailler sur l'**Exorciste** de Friedkin mais il abandonna après une dispute avec le metteur en scène. Et ma plus belle récompense pour ce film fut quand Herrmann m'annonça qu'il avait beaucoup aimé le film et qu'il était prêt à écrire la musique. C'était plus que tout ce que j'avais rêvé. J'ai été très touché qu'il laissât tomber une grosse production pour venir travailler sur un petit film, parce qu'il l'aimait. Je sais qu'il n'aurait jamais accepté de travailler sur un film pour lequel il n'avait pas quelque estime.

YMLB : Il était en effet connu pour son indépendance et sa franchise.

LC : Absolument. Ce fut le début d'une courte amitié. Il devait composer la musique de **Meurtres sous contrôle**, il avait même écrit le thème principal du film, quand il mourut.

YMLB : Et le film lui est dédié. Pourquoi avoir fait une suite au film? Je pense que **Les monstres sont toujours vivant** *est plus efficace que le second (cf trop montrés par exemple.*

LC : La principale raison qui ait motivé une suite au **Monstre est vivant** est le succès financier du premier film. J'ai essayé de faire des **Monstres sont toujours vivants** une version complémentaire du premier. Dans celui-ci le père essaye de tuer l'enfant pendant la majeure partie du film; par contre, dans le second, le père essaye de le sauver et finit par le tuer. C'est exactement l'inverse. Je reconnais que les bébés sont trop montrés dans le second film. Mais c'était inévitable; dans **Le Monstre est vivant** le bébé s'échappait dès le début et donc n'était vu par personne. Dans le second, il commençait par être enfermé comme sujet d'expérience. Il n'y avait donc pas, dramatiquement, de raison logique pour ne pas le montrer. Ce qui n'était pas une tricherie dans le premier film l'eût été dans le second. Je n'avais pas le choix. Cependant, j'ai essayé de le montrer le moins possible. Toutefois je pense que l'idée de ne pas montrer le monstre est un concept unique, typique des films d'horreur. Si on veut appeler ces deux films des films d'horreur, comme vous je préfère les appeler thrillers.

YMLB : Je crois que ce concept, en effet singulier, vient du fait que les films d'horreur sont faits pour effrayer les gens, pour leur procurer une heure quarante de frissons et que l'une des recettes employées consiste à cacher le monstre, c'est-à-dire le générateur d'épouvante. A cet égard le premier **Monstre est vivant** *est plus efficace que le secon (cf MM n° 25). Mais manifestement vous semblez plus intéressé à raconter une histoire qu'à faire dans le macabre.*

Passons à **Meurtres sous contrôle**. *Le script est intéressant mais le problème du film, en ce qui me concerne, c'est son aspect fauché. Ça se voit sur l'écran et ça dommage le film.*

LC : **Meurtres sous contrôle** aurait probablement eu du mal à obtenir un gros budget. L'histoire d'un extraterrestre qui arrive sur terre et se fait passer pour Dieu est plutôt sujet à contreverse, en général difficile à produire. Nous n'avons pu financer certaines scènes, par exemple, si fait que nous avons acheté des stock-shots en Angleterre et filmé certains plans en transparence.

J'ai bien peur qu'il existe beaucoup de films plein d'effets spéciaux mais sans contenu. **Meurtres sous contrôle** est un film au contenu riche et les effets spéciaux sont secondaires. Peut-être qu'un jour on en fera un remake avec un plus gros budget, ce qui rendrait le contenant du film plus sophistiqué. Pour ma part je suis très satisfait par la performance des acteurs, y compris les seconds rôles comme Sylvia Sidney, ou Sandy Dennis.

YMLB : L'espèce de vagin que l'extraterrestre possède sur le côté de son corps me fait penser à l'appendice de Marilyn Chambers dans **Rage**. *Avez-vous vu le film de Cronenberg et que pensez-vous de son œuvre en général?*

LC : Je n'ai pas vu **Rage**. Très souvent les effets spéciaux de Cronenberg m'ont dégoûté plutôt que choqué. Mais j'ai été assez pris par **The**



L'enfant mutant de LE MONSTRE EST VIVANT. Ci-contre : MEURTRES SOUS CONTROLE. Un nouveau projet pour Larry Cohen : THE STUFF.



pas été payées. De plus le film n'a pas marché.

YMLB : Votre film suivant, **Epouvante sur New York**, *est un film spécial. Tout le monde s'imagine qu'il s'agit d'un film de monstre à la King Kong. Impression renforcée en France par l'affiche et le titre du film. Et en fait c'est principalement l'histoire d'un truand minable qui tente de sortir de sa condition. Supportée par un Michael Moriarty prodigieux.*

LC : Je suis de votre avis, il ne s'agit pas d'un film de monstre. Le titre original Q, (en fait c'est le retitrage, le film s'appelait originellement The Winged Serpent) est l'initiale de Quetzalcoalt, le monstre, mais aussi du personnage principal, Quinn. Tous les conflits et les différentes péripéties du film concernent Quinn. Comment, petit escroc, il devient obsédé par son pouvoir, puisqu'il est le seul à savoir où se trouve le nid du serpent ailé.

La performance de Moriarty est en effet étonnante; il l'a considérée d'ailleurs comme ce qu'il a fait de mieux. D'habitude il joue des rôles plutôt discrets et ici il a un rôle excessif et amusant. Je pense que le film ressortira encore et encore. J'anticipe un succès à long terme. Nous avons aussi voulu parodier King Kong en présentant un animal géant qui pond ses œufs au sommet d'un gratte-ciel new yorkais.

YMLB : Un gratte-ciel assez bizarre d'ailleurs.

LC : Il s'agit du Chrysler building. Il me paraît plus intéressant que l'Empire Stade Building car ses éléments constitutifs (gargouilles, couvertures) rappellent un oiseau. Si fait qu'un oiseau géant le choisirait volontiers pour faire son nid, comme s'il s'agissait d'un temple consacré à Quetzalcoatl, le serpent ailé. En fait je trouve que New York ressemble beaucoup à un ensemble de temples gigantesques. Vue du ciel, avec ses espèces de pyramides et ses gratte-ciels, la ville (Manhattan) fait penser à une cité antique. Ce sont toutes ces impressions mystiques qui m'ont donner le fond du film, dont le sujet principal reste, de toute façon, Quinn. Et ce dernier entretient plus d'un rapport avec le monstre. Leurs initiales bien sûr mais aussi le fait que Quinn est un ancien prisonnier (jailbird en anglais). Le thème du « bird » (oiseau) est également présent dans la musique de Charlie Parker...

YMLB : ...dont le surnom est « The Bird ». Très astucieux. On trouve aussi un parallèle entre le prêtre qui organise des sacrifices humains au nom de Quet-

EPOUVANTE SUR NEW YORK. Ci-dessous : BLIND ALLEY. Bas : MEURTRES SOUS CONTROLE



dead zone. Je pense qu'il a fait du bon travail de mise en scène et qu'il a été sage de respecter l'histoire originale de Stephen King. En fait il me paraît être un talentueux metteur en scène. Malheureusement ses concepts ne m'enthousiasment pas du tout. Je préfère les films qu'il se contente de réaliser plutôt que ceux qu'il écrit et met en scène. A mon avis, c'est le cas de beaucoup de metteurs en scène qui devraient se contenter de diriger et laisser le scénario et les dialogues à des écrivains. Les films en seraient probablement meilleurs.

YMLB : Manifestement **Meurtres sous contrôle** *est un film à références. La scène où une femme essaye de tuer Tony Lobianco dans des escaliers est un hommage direct à* **Psychose**. *On trouve même le plan exact dans lequel Martin Balsam descend les marches à reculons. Le flash back en noir et blanc me rappelle le début du film de Robert Aldrich,* **En quatrième vitesse**. *Vous faites, de plus, une courte apparition à la fin du film, comme reporter. J'ai l'impression que vous appartenez à cette classe de réalisateurs comme Brian de Palma ou John Landis, c'est-à-dire des cinéphiles passés à la mise en scène.*

LC : Il y a en effet un hommage à Hitchcock et à En quatrième vitesse et j'admets être un cinéphile devenu metteur en scène. Mais je crois que c'est un processus assez logique.

YMLB : De quoi parle **The secret files of J. E. Hoover** *(Les dossiers secrets de JEH).*

LC : C'est l'histoire du directeur du FBI dont les magouilles lui ont permis d'être à la tête de la police secrète américaine pendant 48 ans (de 1924 à sa mort en 72) et qui s'est ingénié à détruire tous les présidents ou politiciens qui s'opposaient à lui. Le film a été très mal distribué aux USA mais a connu un franc succès en Grande-Bretagne.

YMLB : **Full moon high** *a été projeté au festival de Paris en 1980, je crois, et y a gagné le prix de l'humour noir. Mais si je ne m'abuse il n'a pas connu de distribution nationale. Pouvez-vous nous en rappeler le sujet?*

LC : Il s'agit d'une sorte de version comique de I was a teenage werewolf (Gene Fowler – 1957) dans lequel un adolescent se transforme en loup-garou. Ce qui m'a intéressé c'est l'idée que l'adolescent ne vieillit pas. Quand il retourne dans sa ville natale après vingt ans d'absence il a toujours le même âge. Ses anciens camarades d'école ont changé, d'âge et de mentalité. Mais lui ne change que les nuits de pleine lune. Le film s'intéresse plutôt aux changements et aux relations entre les gens qu'au thème du loup-garou. Full moon high n'est donc pas uniquement amusant, il véhicule aussi quelques idées. J'ai beaucoup aimé travailler avec les acteurs, Alan Arkin en particulier, qui est merveilleux. Le film a été bien mieux reçu à l'étranger qu'ici où il est pris, à contre sens, pour un « teenage » film. Et comme il n'est pas assez vulgaire il est moins apprécié que des films comme Porky's.

YMLB : Y a-t-il un quelconque rapport entre **Full moon high** *et* **Hurlements** *ou* **Le loup-garou de Londres** *qui sont sortis un peu à la même époque?*

LC : Full moon high était complètement terminé avant que Hurlements et Le Loup Garou de Londres rentrent en production. Mais le distributeur du film a attendu la sortie des deux autres pour le proposer au public. Son succès aurait peut-être été différent s'il était sorti plus tôt. De toute façon nous n'avons pas copié les deux films précités. Au contraire nous étions les premiers à relancer la vogue des films de loup-garou.

YMLB : **Full moon high** *ne fait pas référence qu'à* **I was a teenage werewolf.**

LC : En effet. Il fait également référence a un film célèbre dans la scène où le loup-garou est pourchassé jusque dans une douche par une fille armée d'un couteau.

YMLB : Je crois deviner de quel film il s'agit. Que dire des maquillages?

LC : Les effets spéciaux de maquillage sont très secondaires. La transition entre le garçon et le loup-garou me paraît correcte mais il ne s'est jamais agi de faire un film centré sur une transformation. Encore une fois, je suis bien plus intéressé par le développement des personnages et par leurs relations. Et aussi par l'humour des situations.

YMLB : Comment avez-vous été amené à écrire **J'aurai ta peau?**

LC : J'ai lu le livre, en ai acheté les droits, ai écrit un scénario et enfin j'ai fait le tour des studios pour essayer de le faire produire. American Cinéma et Embassy s'y sont intéressés et j'ai choisi de travailler avec les premiers parce qu'ils me proposaient un budget plus important. Rétrospectivement, ce fut une erreur car American Cinema était une jeune compagnie qui avait des problèmes financiers. Les chèques ont commencé, au bout d'un moment, à nous être retournés, non crédités. L'ambiance, s'est détériorée. American Cinema ne m'a plus fait confiance et j'ai préféré laisser la mise en scène à quelqu'un d'autre. Le film a coûté 11 millions de $, American Cinema a fait faillite et certaines personnes n'ont toujours





effets spéciaux et une certaine sécurité financière. D'un autre côté je ne goûterais pas d'avoir à justifier mes idées ou mes personnages continuellement auprès d'une toute puissante autorité. Il y a un équilibre à trouver. A propos de Spielberg, je sais qu'il a apprécié **Meurtres sous contrôle**. Il était d'ailleurs le président du jury d'Avoriaz qui lui a donné un prix. Je l'ai rencontré une ou deux fois à l'époque où il réalisait quelques épisodes de Columbo dont certains que j'avais écrits. J'ai appris qu'il avait monté une compagnie de production destinée à aider d'autres metteurs en scène à produire leur film et je serais très heureux de travailler sous son parapluie, à la condition néanmoins de pouvoir faire ce que je veux.

YMLB : Et bien voilà peut-être les prémisses d'une collaboration prometteuse.

Interview réalisée et traduite par Yves-Marie LE BESCOND.

zalcoatl et Quinn qui se débarrasse de deux gansters en les « offrant » au serpent ailé.
J'aimerais aborder un aspect récurrent de votre œuvre. Dans **Epouvante sur New York** *il y a un nid et un œuf; dans les deux* **Monstre est vivant** *il est question de bébés meurtriers; dans* **Meurtres sous contrôle** *on parle du fils de Mrs Philips comme d'un enfant alors qu'il a 35 ans; l'un des personnages principaux de* **Blind Alley** *est un très jeune garçon etc. etc... Manifestement vous êtes obsédé par la maternité, la naissance et l'enfance. Voulez-vous commenter?*

LC : Je reconnais pleinement être obsédé par l'enfance et la naissance. Je peux même ajouter quelques exemples à votre liste. J'ai écrit le scénario du film de Mark Robson, **Daddy's gone A-hunting** (1969 avec Carol White et Paul Burke) dans lequel il est question d'avortement. Et le père du bébé avorté retrouve sa maîtresse et tente de la faire tuer un enfant qu'elle a eu d'une autre relation. Dans **Meurtres sous contrôle** un docteur décide de laisser vivre un enfant anormal. Dans **Epouvante sur New York** le bébé serpent est tué dans l'œuf par des policemen. L'avortement est donc un sujet qui me préoccupe. Je donne une identité, si ce n'est une vie, aux enfants ou aux monstres qui ne sont pas encore nés. Car je pense qu'il devrait avoir le droit de vivre. En bref je dois être un cinéaste anti-avortiste. A ce propos, beaucoup de gens pensent que **Le Monstre est vivant** est un bon argument pour l'avortement, je pense le contraire.

YMLB : Est-ce que cette obsession provient d'une expérience personnelle?

LC : Je crois que cela vient de ma peur d'avoir pu ne jamais naître. Car je suis né à une époque difficile de chômage et de récession où l'avortement était une possibilité nouvelle offerte aux femmes. J'ai aussi lu pendant mon enfance l'histoire de ces nazis désireux d'éliminer tous les gens de ma race et de ma religion, enfants y compris. L'idée d'être purement éliminé a dû me marquer. D'autant plus que, si mes grands-parents n'avaient pas immigré, je me serais peut-être retrouvé dans un camp de concentration.

YMLB : Pensez-vous qu'on retrouve cette identité juive dans votre œuvre?

LC : Quand j'ai visité le cours de Robin Wood, au Canada, l'un des étudiants m'a dit qu'il me considérait comme un réalisateur juif dont les œuvres étaient empruntes de judaïsme. La scène du laitier, par exemple, dans **Le monstre est vivant**, lui faisait penser au vieux tabou juif du sang et du lait mêlés. C'est un tabou ancien de la religion hébreue. Et j'ai été assez fasciné par l'analyse de cet étudiant.

YMLB : J'ai cru comprendre que **Blind Alley** *était un thriller à la Hitchcock.*

LC : Je serais très flatté que le film fasse penser à Hitchcock. Il y a en effet quelque chose de **Rear Window** dans le sujet. Mais je ne veux pas dévoiler l'histoire pour ne pas gâcher le plaisir des éventuels spectateurs. (1)

YMLB : Ann Carlisle joue le rôle principal. L'avez-vous choisie suite à sa performance dans **Liquid Sky?**

LC : Oui, elle y était brillante. Elle s'est montrée très coopérative pour **Blind Alley** et a fait preuve de beaucoup d'humour. Elle fait partie de mon prochain film, **Spécial effects.**

YMLB : J'en aime déjà le titre. Finissons avec **Blind Alley.** *Le film a été tourné en deux, trois semaines avec un budget limité. Vous n'avez pas pu le faire produire par une major?*

LC : Ce n'est pas vraiment un budget modeste. Ce n'est pas produit par MGM ou Paramount, simplement. Parfois il est possible d'obtenir le même résultat qu'avec un film produit par une major, pour 25 ou 50 % moins cher. Ici un film de 4 millions de $ vaut bien un 8 millions produit par un grand studio. Je veux préciser que **Blind Alley** est autant une histoire d'amour qu'un film de suspense. Je suis assez content du film et surtout du jeune acteur que nous avons découvert.

YMLB : Le prochain film, déjà, s'appelle donc **Special effects**. *De quels genres d'effets spéciaux s'agit-il?*

LC : Rien de spectaculaire. Au contraire il s'agirait plutôt d'un démarquage de ces films ou plus rien ne compte que les effets spéciaux. Il s'agit également d'un thriller dont l'action a lieu dans les milieux du cinéma. C'est la première fois que je fais un film ayant un rapport avec l'industrie cinématographique. Et les effets spéciaux en question sont ceux qui se produisent dans votre tête, les changements d'identité, les illusions mentales.

YMLB : Aimeriez-vous travailler en collaboration avec un autre metteur en scène? Comme Spielberg/Hooper par exemple.

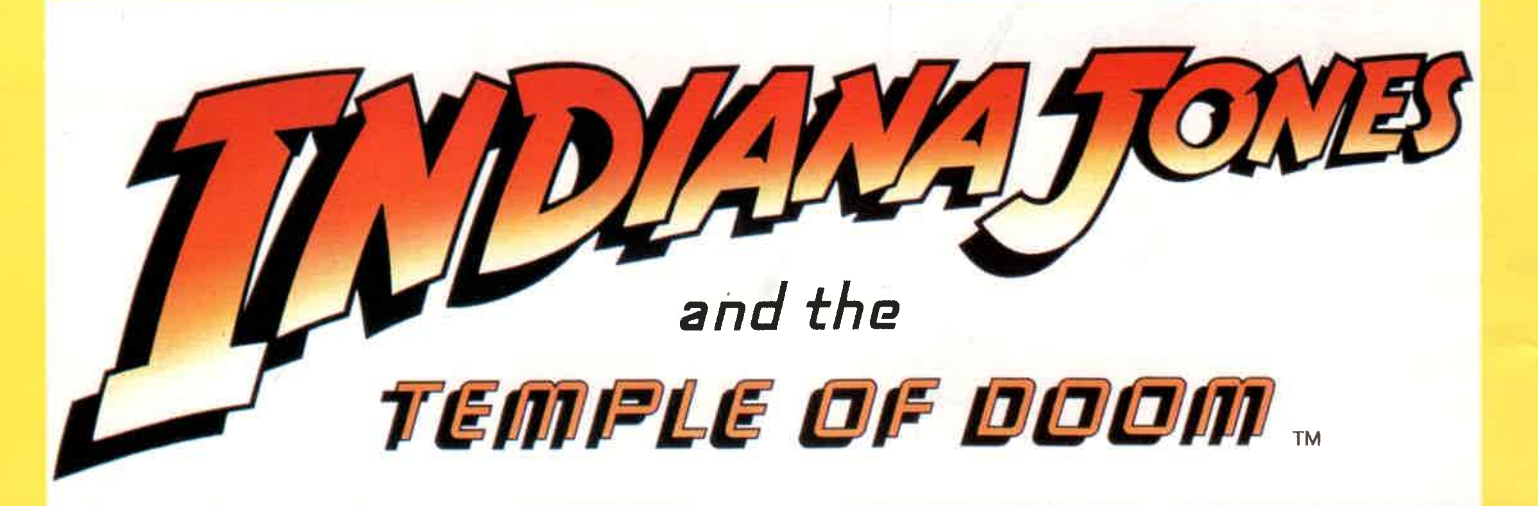
LC : L'expérience en question ne m'a pas paru être une heureuse collaboration. Spielberg, qui est un metteur en scène merveilleux, a, si je ne me trompe, eu tous les pouvoirs, et ça n'a pas du être toujours agréable d'être Hooper. Je n'aimerais pas tellement travailler avec un producteur si directif. Comme Coppola sur le **Hammett** de Wenders pour prendre un autre exemple. En ce qui me concerne j'ai toujours été libre de faire ce que j'entendais, sans personne pour surveiller les rushes ou me dire comment monter mon film. Bons ou mauvais mes films sont miens et je porte l'entière responsabilité de leur succès ou leur échec. J'apprécierais sûrement beaucoup d'être financé par Lucas ou Spielberg, ce qui m'assurerait de meilleurs

MEURTRES SOUS CONTROLE (nouvelle affiche). Ci-dessous : SPECIAL EFFECTS. Bas : EPOUVANTE SUR NEW YORK.



(1) Sans vouloir révéler l'intrigue, nous pouvons dévoiler le sujet de **Blind Alley**, *après enquête discrète. Un tout jeune garçon est le témoin d'un meurtre. Le meurtrier l'apprend et entreprend de séduire la mère (Ann Carlisle) du bébé afin d'éliminer ce dernier. Mais une idylle se crée entre la mère, qui milite dans un mouvement féministe, et le criminel.*




INDIANA JONES
and the
TEMPLE OF DOOM ™

George Lucas et Steven Spielberg sur le plateau d'INDIANA JONES...

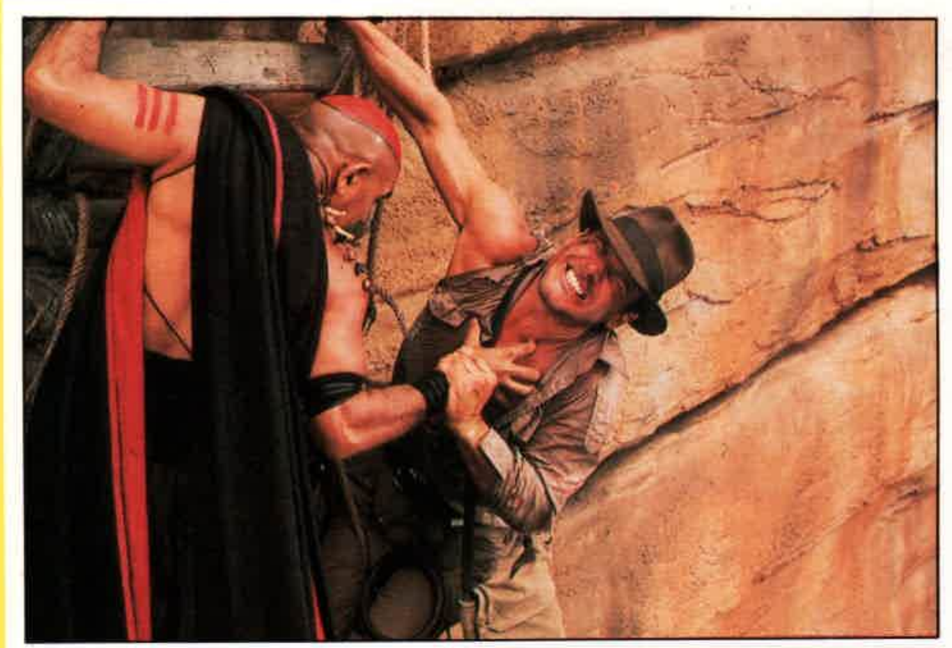
INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

« Si l'aventure a un nom c'est celui d'Indiana Jones » proclament les affiches et le matériel publicitaire d'**Indiana jones and the temple of doom** et il faut bien reconnaître que personne ne risque de poursuivre Paramount pour publicité mensongère. Universitaire raffiné, trompe-la-mort irrésistible et acquéreur peu scrupuleux d'antiquités exotiques, Jones est un héros des années 80 dont les racines plongent dans le passé cinématographique. Son feutre cabossé, son fidèle fouet, tous ses accessoires relèvent de l'héroïsme et du panache classiques tandis que sa perception des principes du relativisme culturel (« Vous les insultez et vous me mettez mal à l'aise » susurre-t-il à un compagnon qui refuse d'absorber de la nourriture indigène peu appétissante) et sa vulnérabilité physique doivent beaucoup (même sans l'avouer) à une génération plus récente d'anti-héros sensibles. Toutes corrections psychologiques du personnage mises à part, Indiana Jones n'est qu'une moitié d'**IJ & TTOD,** l'autre moitié étant constituée par le spectacle avec un grand S. Un spectacle conçu pour rivaliser avec son époustouflant prédécesseur **Raiders of the lost ark.**

Pratiquement la même équipe de production s'est donc retrouvée en 1983 pour donner une suite aux aventures de l'intrépide Dr Jones, filmées à Macao, à Sri Lanka (anciennement Ceylan) ainsi qu'aux studios E.M.I.-Elstree, où une bonne partie des **Star Wars** ont été tournés. Lucas est redevenu producteur exécutif en même temps que géniteur de l'histoire sur laquelle le film est basé. Et Spielberg, bien sûr, reprenait les commandes. Douglas Slocombe s'est vu confier la photographie principale et Alan Daviau (qui a filmé le sketch de Spielberg dans **The Twilight Zone**) a été chargé d'une seconde équipe en Californie. L'absence la plus notable par rapport au premier film est celle de Lawrence Kasdan, dont les œuvres (**Body Heat, Continental Divide**) sont entièrement libres de tout élément fantastique mais partagent cependant avec **Raiders** une tendance à revoir certains aspects de l'histoire du cinéma américain – des sérials d'aventure des années 30-40 au film noir ou à la comédie américaine.

La tâche de façonner un script échut ainsi à Willard Huyck et sa femme Gloria Katz, dont la collaboration avec Lucas a commencé sur **American graffiti**. Les amateurs du genre les connaissent peut-être mieux comme



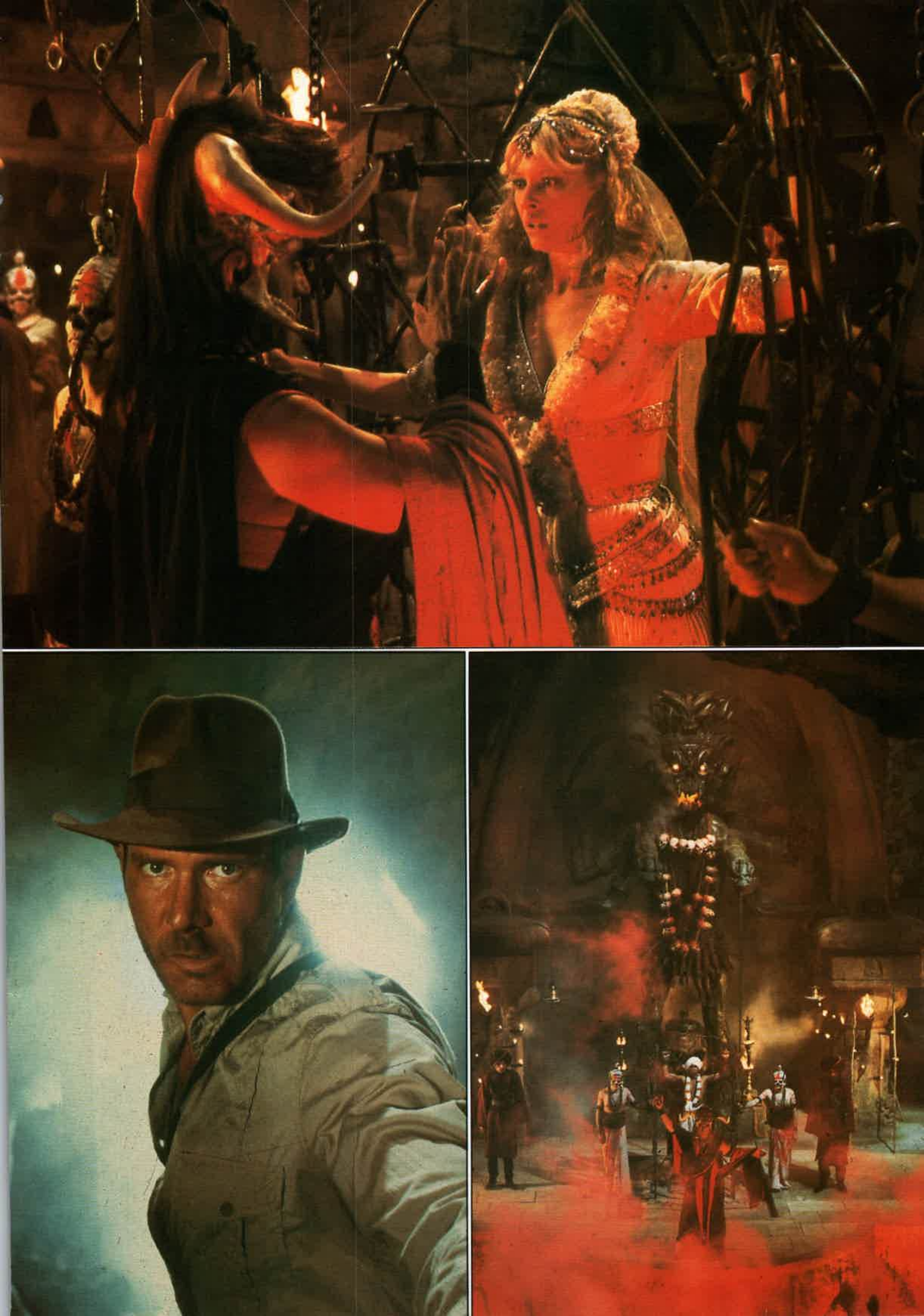


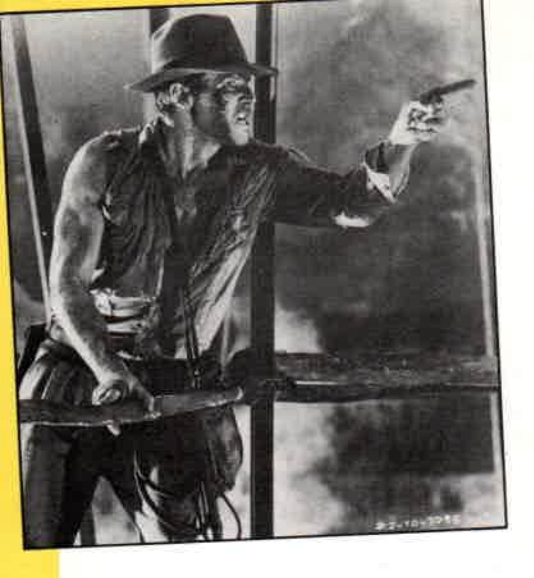


auteurs de **Messiah of evil** (1974, distribué également sous le titre **Dead people**), film de vampires stylisé, situé dans une ville côtière à la Lovecraft et mis en scène par Huyck lui-même. A partir d'idées développées lors d'une réunion de travail avec Lucas, Huyck et Katz ont donc conçu ce qui s'avère être en fait un « prequelle », l'action du film ayant lieu avant celle de **Raiders**. Toutefois, aucun des auteurs ne semble accorder trop d'importance à l'élément chronologique, citant comme exemple la série des James Bond. Les nouvelles aventures de Jones commencent donc dans les rues de Shangaï en 1935 pour rapidement passer en Inde, au sein d'un village de montagne désolé ou d'un luxueux et mortel repaire, le palais de Pankot.

IJ & TTOD ne tombe pas dans le piège de la self parodie et prend du recul par rapport à ce qu'il doit au passé cinématographique. Le film commence par une référence au logo Paramount (une montagne enneigée), vient ensuite une parodie de la marque de fabrique de J. Arthur Rank (un homme frappant un gong) qui passe sans transition à un numéro à la Busby Berkeley dans le night club Obi Wan, tout ça, et plus, jusqu'à l'introduction du partenaire de Jones, un jeune asiatique précoce nommé Short Round (d'après le nom d'un personnage similaire dans **Steel Helmet** de Sam Fuller). D'évidence **IJ & TTOD** est une accumulation de références cinéphiliques et d'inside jokes. Cependant, par respect pour les spectateurs aux préoccupations filmiques moins ésotériques, rien de tout cela n'entrave la bonne marche du film. Même l'aimable participation de Dan Ayckroyd dans le rôle d'un employé de l'aéroport ne se joue pas aux dépens de l'action.

TOURNAGE







Dans la séquence d'ouverture l'élégant Dr Jones, smoking à l'appui, arrive au club Obi Wan dans l'intention de procéder à un échange : les restes d'un vieil empereur chinois (conservés dans un vase de jade, ce qu'on peut imaginer de mieux pour le transport) contre un diamant de la taille d'un œuf de poule. Une transaction, tout ce qu'il y a de civilisée, qui aurait pu être d'un mortel ennui. Rassurez-vous : en quelques minutes le club connaît une gigantesque panique. Les coups de feu explosent, les clients détalent, Jones est empoisonné et l'antidote tout comme le diamant de la taille du Ritz se retrouvent sur le sol au milieu de l'excitation. Il ne faut pas plus de deux chutes précipitées (d'un building et d'un avion), d'une course folle dans les rues de Shanghaï (conduite par Short Round, un peu jeune pour tenir un volant) et d'une petite séance de canoë dans les rapides pour retrouver le Jones que tout le monde adore, sale et grincheux. Et le voilà aussitôt qui plonge dans une nouvelle aventure en compagnie de Shorty et de Willie, la chanteuse du night-club à laquelle il s'est présenté en la menaçant d'une fourchette. En opposition flagrante avec les pensées vénales qui ont motivé la plupart de ses entreprises, Jones est convaincu par un gourou de se lancer cette fois-ci dans une quête non rétribuée, comme s'il s'agissait d'expier ses offenses archéologiques, passées et futures.

Tout cela est bien excitant mais on peut se demander ce que toutes ces dépenses d'énergie ont à faire avec le cinéma fantastique. Un retour à **Raiders** est instructif en la matière. Car, à côté de tout ce qu'il doit au sérial classique, les bases narratives du film sont purement fantastiques : le pivot central, l'arche perdue, a des pouvoirs fabuleux que la fin démontre sans ambiguité, quand elle venge Jones et transforme Bellocq et ses nazis en un limon sanglant. Leur quête se résume peut-être en des termes pragmatiques (ils veulent l'arche pour satisfaire leur impétueux fuhrer qui espère rendre son armée invincible) mais son objet a le pouvoir de provoquer le feu du ciel.

Il en est de même d'**Indiana jones and the temple of doom** qui s'efforce







de surpasser son prédecesseur en matière de péripéties mais garde le même esprit. Ainsi, au lieu de rencontrer un adepte du cimetière comme dans **Raiders,** Jones en croise deux cette fois-ci et – surprise – le coup du pistolet ne marche pas de la même façon. Le palais de Pankot, un ensemble de tunnels piégés, de passages secrets et de chambres sacrifitielles se trouve être un mélange du temple où Jones vole une statuette au début de Raiders et du puits à serpents où repose l'arche. Le tout est agrémenté d'embellissements divers comme une pièce pleine de piques dont le plafond s'amuse à rejoindre le sol, ou un tunnel débordant d'insectes inimaginables ou encore un gouffre de feu apparemment sans fin.

Mola Ram (que joue Amrish Puri, titulaire de 3 oscars récompensant le meilleur vilain dans les films hindi) est, somme toute, un adversaire moins prosaïque que les nazis de **Raiders.** Il joue un prêtre dédié au culte de la sanglante Kali (Cf. **Stranglers of Bombay** de Terence Fisher pour un rappel instructif sur les activités meurtrières du culte) et sa recherche de cinq pierres mystiques pourrait paraître bien singulière s'il ne faisait montre de pouvoirs supranaturels dans une scène plutôt descriptive : lors d'un sacrifice rituel il arrache le cœur d'un homme avec ses mains nues et aussitôt, alors que la victime, toujours vivante, n'en croit pas ses yeux, la blessure se referme. Il n'est pas surprenant qu'à côté de la classification du film (PG, parental guidance suggested) qui autorise les mineurs à voir le film, l'on puisse lire « certaines scènes du film peuvent s'avérer trop intenses pour les jeunes spectateurs ». De plus, comme si ce n'était pas assez, l'adolescent maharadjah de Pankot s'adonne à la magie noire et torture Jones à l'aide d'une poupée vaudou dont l'étonnante efficacité met mal à l'aise. Ainsi, quoiqu'il n'ait jamais à affronter de vampires, de créatures spatiales ou de maniaques indestructibles, les adversaires de Jones dans le temple du mauvais sort n'ont rien d'une classique bande d'assassins.

En fait, non seulement **IJ & TTOD** contient plus d'éléments fantastiques que **Raiders** mais Indiana Jones y est également plus crédible. Il est, par exemple, moins enclin, cette fois-ci, à ricaner en face de l'occulte comme il le faisait (anachroniquement) dans **Raiders** quand le Dr Marcus soupçonnait l'arche d'avoir des pouvoirs extraordinaires. Il n'en est tout de même pas devenu un rationaliste mystique à la Van Helsing mais il ajoute sans nul doute de nouvelles dimensions à son personnage, même si, cette fois, il fait preuve d'un intérêt limité pour les femmes. Il faut dire que la notion que se fait Willie du drame ultime est se casser un ongle ou monter sur un éléphant qui pue. On est loin de Marion Ravenswood. Eléphants, idoles, danseuses en sari, bref toute la panoplie des splendeurs exotiques de l'Etrême-Orient se retrouve dans **IJ & TTOD.** A cela il faut ajouter d'interminables couloirs miniers où des enfants enchaînés (le film est signé Spielberg, ne l'oublions pas) travaillent dur à la recherche de 2 pierres nécessaires à la restauration du culte meurtrier, un temple immense baigné de lumières rouges et jaunes, une salle de banquet impressionnante où le maharadjah sert à ses invités des mets allant de franchement dégoûtant à carrément à dégueuler, et enfin un village hindou (construit de carton-pâte par l'équipe du film) qui, de terre désolée, devient un hameau prospère et heureux en attente des photographes de Géo.

Le générique est impressionnant. Il comprend quelques 350 noms dont presque 100 se sont occupés des effets spéciaux toute catégorie. Dennis Muren, (auteur d'un film **Equinox** avec Fritz Leiber et une pléïade de monstres à la Harryhausen) a supervisé les effets visuels. Il avait déjà travaillé sur les 3 **Star wars, E.T.,** et **Rencontres du troisième type**. George Gibbs (**Superman, Conan, Flash Gordon**) s'est chargé des effets mécaniques avec l'aide des 34 cascadeurs nécessaires à l'exécution des acrobaties sophistiquées que Jones, Willie, Short et leurs adversaires sont censés vivre au gré de leurs péripéties. D'une course folle en wagons miniers jusqu'au passage d'un ravin sur un peu rassurant pont de corde en passant par tout ce qui peut donner lieu à une cascade. Quant à Industrial Light & Magic, la compagnie d'effets spéciaux de Lucas, elle a fourni un ensemble varié de maquettes, de mattes et même d'animations image par image. Et si le résultat de tout ce travail est un film finalement moins profond que, disons,



Blade runner, ça n'en reste pas moins plus que spectaculaire pour faire suffisamment honneur à ses propres ambitions.

Raiders était le numéro clichéesque à suivre. Il redonnait vie au traditionnel film d'actions évoluant autour d'un héros moral et relativement simple et le faisait même marcher à une époque plus cynique que celle qui a vu naître le prototype. De paire avec un succès phénoménal au box-office – 115 millions de dollars rien qu'en exploitation théâtrale aux USA et au Canada. Or, alors que la série des **Star Wars** prouve combien des suites peuvent remplir les promesses d'un original, les séquelles du **Jaws** de Spielberg illustrent au contraire comment l'échec peut remplacer le succès. **Indiana jones and the temple of doom** se réfère avec bonheur à son prédécesseur mais aussi le surpasse à tous les niveaux. Nul ne doute un seul instant qu'Indiana Jones et son cynisme grincheux vont accepter le défi du palais de Pankot au lieu de descendre dans un hôtel luxueux de Delhi, simplement parce qu'il est Jones. Et, une fois dans l'antre, il n'a d'autre alternative que vaincre le feu, l'eau et le culte de Kali car, comme celui de James Bond, le monde d'Indiana Jones est fondamentalement juste.

C'est aussi un monde potentiellement riche en aventures et si **IJ & TTOD** séduit l'âme des cinéphiles comme l'avait fait **Raiders of the lost ark**, il y a fort à parier que Jones nous reviendra et que c'est le genre d'évènement à attendre avec impatience.

Maitland McDonagh
(Traduit de l'anglais par
Yves-Marie Le Bescond)





Ci-dessus : LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE.





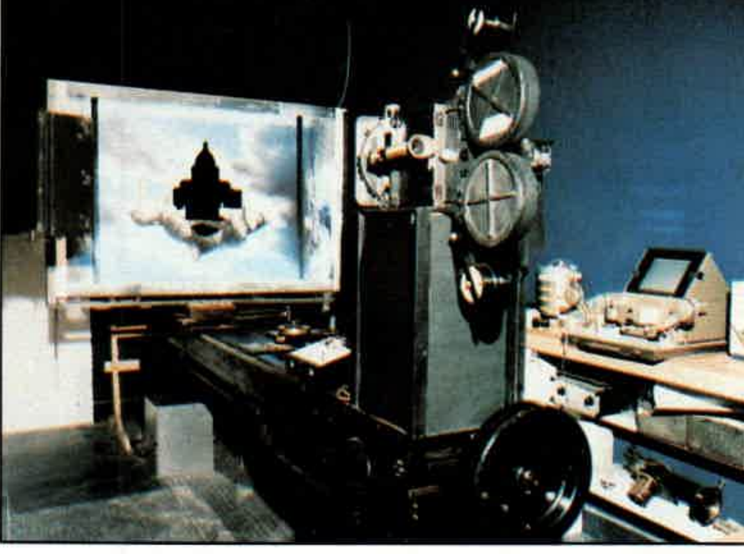
INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM

Mis en scène par Steven Spielberg.
Produit par Robert Watts. Histoire de George Lucas. Scénario de Willard Huyck & Gloria Katz. Producteurs exécutifs George Lucas & Frank Marshall. Musique de John Williams. Monteur Michael Kahn. Directeur de la photographie Douglas Slocombe. Directeur artistique Elliot Scott. Directeur effets visuels Dennis Muren. Directeur effets mécaniques George Gibbs.
Indiana Jones : Harrison Ford. Willie Scott : Kate Capshaw. Short Round : Ke Huy Quan. Mola Ram : Amrish Puri. Chattar Lal : Roshan Seth. Captain Blumburtt : Philip Stone. Weber : Dan Ayckroyd.
Un film Paramount, 1984.





EFFETS SPECIAUX MADE IN FRANCE



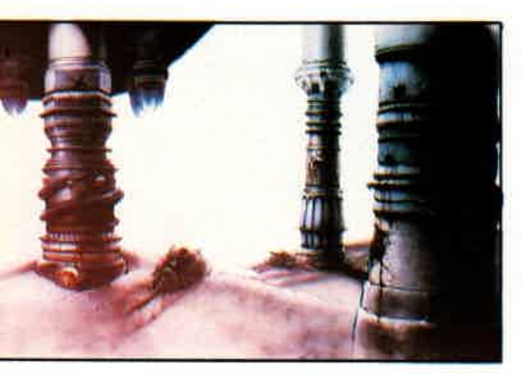
Atelier de prises de vues de matte painting (qui sont des peintures combinées à l'aide d'un système de cache/contre-cache).

Vous tombez un jour sur un producteur français. Aussitôt vous le bloquez dans un coin et vous lui hurlez dans le creux de l'oreille la question fondamentale : Pourquoi ne fait-on pas de films fantastiques en France???
Sournois, il vous répondra que personne dans l'hexagone n'est capable de réaliser les effets spéciaux que ce genre de films requiert.
Et bien, c'est faux!!!
De tels oiseaux rares existent, nous les avons rencontrés, leur perchoir a pour nom : ACME FILMS.

Lumière et magie industrielles

Acmé films, c'est donc un studio français d'effets spéciaux. Si, si, vous avez bien lu : français! Notre ILM national est situé en plein sud de Paris, et ses quelques 900 m2 de superficie sont loin d'être vides. Qu'on en juge : on y trouve aussi bien des systèmes caméras-projecteurs permettant prises de vues truquées et combinaisons de plans, qu'un plateau de prises de vues de 140 m2, une salle de montage dernier modèle, une salle de dessin, un atelier de bricolage, ou même une salle de projection cinéma et vidéo.

A travers cette autonomie quasi-totale, toutes les conditions sont réunies pour permettre la réalisation d'un plan truqué de A jusqu'à Z. Depuis la fabrication de modèles réduits jusqu'à la modification d'un appareil de banc-titrage pour le rendre plus performant, les techniciens d'Acmé doivent tout faire, peuvent tout faire. Ici, pas de départements spécialisés comme chez Dykstra ou Trumbull. Pas non plus d'effectif de plusieurs centaines de personnes. Le personnel d'Acmé films n'atteint même pas la dizaine; la débrouillardise et l'imagination y remplacent les moyens financiers démesurés. Et puis, de toute façon, à ce jour aucune production française n'a encore nécessité la réalisation de 365 plans d'effets spéciaux. **Star Wars** made in France, c'est pas pour demain!



LA VIE EST UN ROMAN (un glass painting), celui-ci est alors combiné avec les personnages.



Les fils de Méliès

Aussi bizarre que ça puisse paraître, depuis juin 1978, date de sa fondation, Acmé films n'a cessé d'être en activité. Il faut dire que les concurrents ne se bousculent pas au portillon... Et puis, même sur notre territoire, il existe une demande dans le domaine des trucages optiques. En fait, elle vient principalement de la publicité qui fait abondamment appel, sinon au fantastique, du moins à des effets spectaculaires et très visuels. Dans ce domaine, parmi les travaux récents d'Acmé, on peut citer le spot pour les téléphones Matra; il exploite (plus ou moins) astucieusement l'engouement suscité par un petit personnage aux grands yeux bleus et à la peau ridée, tout droit sorti de l'imagination de Steven Spielberg. Ici, c'est Olivier Gillon qui s'est substitué à Carlo Rambaldi pour construire et animer image par image la main de la nouvelle coqueluche des tout-petits. Gillon (l'auteur d'un mythique **Barbe-Bleue** en animation) est par ailleurs responsable en tant que réalisateur de 2 autres publicités, faites par Acmé; dans celles-ci, il a eu successivement un oiseau et un lapin en peluche à animer... Mais tenez-vous bien, il semblerait que le cinéma français de long métrage se soit rendu compte de l'intérêt que peut présenter une boîte comme Acmé films. Evidemment, jusqu'à présent, les offres faites ont été plutôt timides, mais il faut bien un début à tout : c'est d'ailleurs essentiellement des débuts de films qui ont eu l'honneur d'être agrémentés de trucages Acmé, puisque la plupart des travaux concernaient des génériques. Des génériques assez « spéciaux », et donc plus que dignes d'attention. La grande aventure du long métrage commence donc en 1982; il s'agit du très (trop) controversé film de Jean-Jacques Beineix, **La Lune Dans le Caniveau**. Sur la suggestion du chef-opérateur Philippe Rousselot, Acmé films est désignée pour la réalisation de l'effet du générique : une pleine lune que viennent masquer des nuages de sang. Défi relevé, pari gagné. Défi relevé? La lune est une diapo projetée derrière un récipient transparent qui contient un liquide à l'aspect « nuageux », en suspension dans de la glycérine. Pari gagné? Regardez les premières minutes du film...

Deuxième jalon : **La vie est un roman**, d'Alain Resnais. Le film comporte une partie « conte de fées ». Les décors de cette séquence doivent s'inspirer du style d'un dessinateur de BD plus qu'illustre, j'ai nommé Enki Bilal (**La foire aux immortels**, pour ne citer qu'un de ses bouquins). Là encore, on contacte les magiciens d'Acmé. Ils sortent illico de leur chapeau la solution du problème : les glass-paintings. Le procédé consiste à peindre sur une plaque de verre un élément de décor qu'on ne veut pas construire en dur; on le dispose ensuite devant la caméra de façon à donner l'illusion qu'il a relief et taille réels. L'exemple le plus célèbre de son utilisation se trouve dans le **King-kong** de 1933. Donc, Acmé commence par



LA VIE EST UN ROMAN. Jean-Marie Vives exécute un glass painting.

effectuer un plan d'essai : un cosmonaute filmé sur un plateau vide est intégré à un vaisseau spatial peint sur verre. Le résultat est concluant. Jean-Marie Vivès réalise alors les glass-paintings d'après les dessins de Bilal. Ils sont placés devant le décor réel à la prise de vues. Et le tour est joué!

L'étape suivante se situe en été 83, période pendant laquelle est conçu, dans les locaux d'Acmé films, le générique du film de Lam Lé, **Poussière d'Empire** : un idéogramme



l'endroit. Un travelling avant nous conduit alors jusqu'à une fenêtre. Celle de la chambre du petit Némo. Et l'histoire commence... L'explication du trucage? Tss, tss, c'est la magie du cinéma...

When you wish upon a star...

Et maintenant? Maintenant, pour Acmé films, tout ne fait que commencer. Le studio devrait prochainement réaliser les effets spéciaux d'une série TV française de S.F. Par ailleurs, les techniciens d'Acmé viennent de faire breveter un nouveau procédé de trucage. Quant à l'ordinateur, sa prochaine utilisation permettra un contrôle plus aisé et plus performant des appareils de combinaisons optiques.
Tout ceci en attendant qu'un Kubrick français fasse un jour appel à Acmé films pour réaliser son 2001...
Qui sait, en 2001, peut-être?...

Jean-Michel LONGO

s'y tranforme en météorite, que nous suivons dans son approche vers la terre où elle va s'écraser. Pour cet effet, la terre est (bien évidemment) une image sur banc-titre et la météorite est une pierre de 5 cm de diamètre (!) animée image par image sur un montant, pour créer le mouvement de rotation sur elle-même. Au bout du compte, ce générique s'avère être une des meilleures réussites du studio. Mais pas question d'en rester là...

Le rêve numéro un

1983, pour Acmé films, c'est aussi l'année-**Nemo**.

Nemo, c'est tout simplement une superproduction réalisée par un jeune français de 27 ans, Arnaud Sélignac, produite par John Boorman (on fait pas les présentations), photographiée par Philippe Rousselot, et inspirée d'une BD américaine géniale du début du siècle, « little nemo in slumberland »; son auteur Winsor Mac Cay y racontait les rêves délirants d'un petit garçon. Dans le film, les songes de l'enfant le placent dans un ascenseur qui décolle, oublie de s'arrêter et quitte la terre pour atterrir sur une autre planète, peuplée de princesses, de créatures bizarres et de personnages hors du commun. De l'aventure en perspective. Des effets spéciaux aussi; Acmé films s'est chargée des trucages optiques, tandis que les effets mécaniques (explosions, décors spéciaux etc.) étaient confiés à d'autres. Outre la séquence de l'ascenseur (réalisée avec un modèle réduit), et l'explosion de 2 comètes qui se heurtent, on retiendra certainement la très poétique séquence du générique (décidément!) : elle débute par une vue tête en bas des gratte-ciel du New York des années 30. L'image se retourne et des flocons se mettent à tomber, comme ces boules de verre dans lesquelles il neige lorsqu'on les remet à

Glass painting de LA VIE EST UN ROMAN. Ci-dessous : NEMO, la vue sur New York (image anamorphosée).



AVANT-PREMIÈRE

MONSTER DOG

Réal. : Clyde Anderson. Scén. : Claudio Fracasso. Eff. Spéc. : Carlos de Marchis. Int. : Alice Cooper, Victoria Vera. Prod. : Clark Tyrrel.

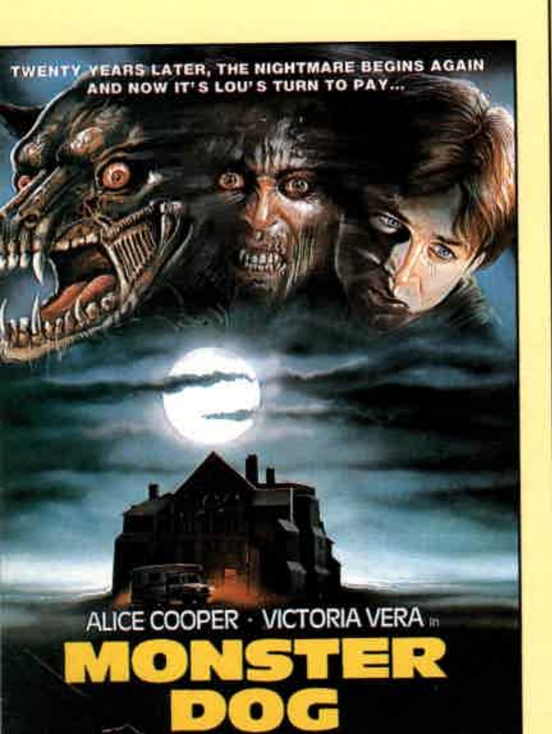
Alice Cooper vient apporter une pierre de plus à la galerie des monstres du cinéma fantastique avec ce **Monster dog** qui semble bien flirter quelque peu avec le mythe du loup garou. Encore une fois une sombre malédiction va être la cause d'une série de meurtres atroces au sein d'un village de campagne...

Pour fêter le succès de son spectacle, Lou, un chorégraphe, invite toute son équipe de danseurs à passer un week end dans sa maison de campagne, une vieille demeure où il n'est pas retourné depuis une vingtaine d'années.

Dès leur arrivée dans la localité, le shériff les met en garde contre des attaques de chiens dont déjà quelques personnes ont été victimes. Mais le représentant de la loi ne survivra pas bien longtemps, tout comme le gardien de la maison dont Lou découvre le corps mutilé. Pendant que le groupe s'installe dans la maison, Lou inspecte les environs et rencontre un vieille homme un peu fou qui lui prédit une mort certaine. Bientôt la meute de chiens féroces conduite par un homme-chien commence à exterminer le groupe de danseurs. A cela s'ajoute sans tarder la colère des villageois qui portent sur Lou la responsabilité de tous ces massacres ; En effet ils avaient déjà vingt ans auparavant mis à mort le père de Lou, qu'ils soupçonnaient d'être le monster dog. Finalement Lou et sa compagne Sandra sont les seuls survivants et Lou doit affronter le monstre en une lutte à mort.

Lou parvient à tuer l'homme-chien qui retrouve alors forme humaine, dévoilant les traits du vieil homme du début. Mais Lou porte de graves blessures et se transforme soudain en un nouveau monster dog. Sandra le tue avant qu'il ne puisse nuire à son tour alors que la meute des chiens s'éloigne au loin.

San HELVING



SCARED TO DEATH II

Réal. : William Malone. Scén. : William Malone et Robert Short. Musique : Jean Luc Ardant. Eff. Spéc. : Hans V. Plummer. Int. : Joe Spencer, Jill Elliot. Prod. : Ben Mancuso.

Syngenor est le doux nom d'un monstre avide de chair humaine et dont le physique particulièrement soigné pourrait nous faire croire qu'il s'agit du petit cousin d'Alien. Ce bio-killer (!) est le résultat d'expériences scientifiques désastreuses qui avait élu domicile dans les égouts, terrorisé une ville entière, décimé nombre d'égoutiers et d'amateurs de catacombes, tout cela avant de périr écrasé sous une presse géante. Cette première saga de Syngenor, réalisée par William Malone en 1980, intitulée **Scared to Death,** ne brillait pas spécialement par son originalité. Pourtant la lourdeur du scénario et de la réalisation étaient compensées par certaines séquences dignes d'intérêt qui portaient le film au niveau correct d'une série B respectable. Le film ayant été primé, William Malone a décidé d'en faire une suite ; Syngenor, le bio-killer va donc de nouveau sévir ! Les restes du monstre ont été mis à l'abri dans des containers que l'armée a placés en lieu sûr ; Croyant avoir affaire à une arme secrète, une puissance étrangère organise un commando pour s'emparer des containers. Ils kidnappent de même Helen, une charmante scientifique du département de recherche de l'armée, dont ils espèrent tirer des renseignements. Quand le premier container est ouvert, il n'en sort, à la surprise générale, qu'une substance visqueuse qui prend bientôt la forme d'un nouveau Syngenor dont la durée de vie ne peut excéder six heures.

L'ouverture d'un second container ne fait qu'empirer les choses ; Les bio-killers font leurs ravages habituels avant d'être abattus par trois hommes armés venus à la rescousse, Mike et Dan, deux agents américains et Ivan du K.G.B.

Helen persuade Mike et Dan de ramener le dernier container à Los Angeles pour faire une expertise dans les meilleures conditions de sécurité. Les deux américains tentent en vain de semer Ivan qui les suit malgré tout dans l'avion à destination de Los Angeles.

Mais un violent orage secoue l'avion et le container disposé dans la cale s'ouvre par accident. Syngenor III commence par décimer des chevaux de course dans la cale avant de s'occuper des passagers ; La panique est à son comble. Dan tire à plusieurs reprises sur le monstre, le blessant affreusement mais il semble se régénérer instantanément. Dans le massacre général, Mike est blessé à mort. Le tir répété de Dan finit par causer une dépression par l'endommagement de la coque de l'avion ; Syngenor est violemment précipité dans le vide.

Après un atterrissage en catastrophe, Dan et Helen se retrouvent au sol, sains et saufs.

San HELVING



« ICEMAN »

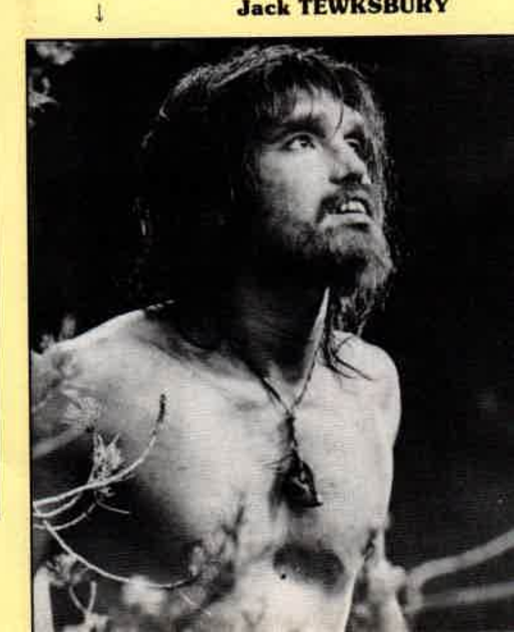
Un film de : Fred Schepisi. Avec : Timothy Hutton, Lindsay Crouse, John Lone, Josef Sommer,. Scénario de : Chip Proser et John Drimmer. Musique de : Bruce Smeaton. Produit par : Patrick Palmer et Norman Jewison. Durée : 101 minutes.

Dans une glaciale toundra où même la plus misérable crotte de mouche est transformée en glaçon avant d'avoir touché la terre, une expédition scientifique (menant des fouilles au milieu d'une glace préhistorique) tombe nez à nez avec le cousin de l'homme de Cro-Magnon congelé.

Pour des raisons inconnues (plus de place dans le réfrigérateur ?) nos scientifiques décident de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour ramener notre ancêtre à la vie. Celui-ci se réveille donc pour la plus grande joie de ses sauveurs qui pourront ainsi, en l'observant, mieux connaître, l'homme de ces temps reculés...

Ce film, Oh combien original, pose une grave question : ET SI TOUS LES ESQUIMAUX GLACÉS SE DÉCONGELAIENT, QUE DEVIENDRAIENT NOS CINÉMAS ????

Jack TEWKSBURY



« THE LAST STARFIGHTER »

Un film de : Nick Castle. Avec : Lance Guest, Dan O'Herlihy, Catherine Mary Stewart, Robert Preston. Ecrit par : Jonathan Betuel. Musique de : Craig Safan. Produit par : Gary Andelson et Edward O'Denault.

Imaginez que certains jeux vidéos basés sur les guerres de l'espace soient en fait placés sur terre par des extra-terrestres (vous allez voir, ils sont futés) dans le but de sélectionner les meilleurs joueurs pour les faire se battre sur leur planète en guerre.

En effet, dans un autre système solaire une immense frontière avait été construite dans l'univers pour se protéger des méchants KOTAN.

Or, celle-ci est maintenant inutilisable et de très bons combattants, recrutés dans tous l'univers, sont nécessaires pour défendre la paix.

C'est ainsi qu'Alex (un jeune homme de 18 ans) est plongé parmi tant d'autres dans une guerre spatiale à des millions d'années lumières de chez lui.

Pourvu qu'il n'ait pas oublié d'emporter sa brosse à dent et de fermer le gaz avant de partir.

San HELVING

↓





THE ICE PIRATES

The ice pirates, (Les pirates de la glace), est une histoire complètement folle dans une galaxie lointaine ou personne n'a eu la chance de boire un verre d'eau depuis près de 10 000 ans ! Le méchant empire qui règne sur cette planète contrôle l'unique source d'eau fraîche existante, envoyant ainsi à ses colonies mondiales des gros bloques de glace à l'aide de réfrigérateurs interstellaires.

Bien entendu, la seule force qui peut défier les vilains méchants et permettre au monde de boire de l'eau convenablement est... vous l'avez deviné : Les Pirates de la glace.

Il s'agit d'un groupe hétérogène d'individus tels une méchante femme, un voleur meurtrier mais sympathique, un technocrate très terre à terre et un groupe de robots éreintés tous commandés par le courageux capitaine Jason (Robert Urich) accompagné de la princesse Karina (Mary Crosby) qui, de leur base secrète vont engager le grand combat dans un but unique : celui de boire enfin !

Ecrit par Stewart Raffill et Stanford Sherman, ce film est produit par John Foreman et présenté par Metro-Goldwyn-Mayer. L'histoire est vraiment dingue, mais je vous assure que je n'ai rien bu ! →

San HELVING

« THE BLACK MOON RISING »

Réal. : Harley Cokliss. Scén. : John Carpenter. Prod. : Joël B. Michaels et Douglas Curtis. Prod. exéc. : John Carpenter. U.S.A. 1984.

« **Black Moon** » est le nom d'une voiture construite à partir de l'imagination de trois fous de la route.

Or, lors d'une conduite, ceux-ci assistent à un accident de voiture spectaculaire. Ils recueillent le chauffeur (Mac Queen) qui secrètement cache à l'intérieur de leur voiture une clef dont la valeur est inestimable.

Hélas, quelques temps plus tard, la « lune noire » est volée ; Mac Queen, apprenant cela, s'associe avec nos trois pilotes pour retrouver le bolide. La voiture est cachée dans un immeuble pratiquement impénétrable appartenant à Reich (Grand escroc de vol de voiture).

Le film continue donc sur une expédition acharnée mais non moins dangereuse dans cette immense forteresse : nos trois héros n'étant armés qu'un peu plus que leurs poings.

Jack TEWKSBURY

FIRESTARTER

Producteur exécutif, Frank Capra Jr. Scénario de Stanley Mann d'après le roman de Stephen King. Photographie, Guiseppe Ruzzolini. Musique de Tangerine Dream. Effets spéciaux, Mike Wood et Jeff Jarvis. Mis en scène par Mark L. Lester.
David Keith (Andrew Mc Gee), Drew Barrymore (Charlie McGee), Freddie Jones (Dr Joseph Wanless), Heather Locklear (Vicky McGee), Martin Sheen (Captain Hollister), George C. Scott (john Rainbird), Art Carney (Irv Manders), Louise Fletcher (Norma Manders).
Une production Dino de Laurentis distribuée par Universal. 115 minutes.

Conséquemment à l'absorbtion expérimentale d'une drogue hallucinogène par ses parents, Charlène (« Charlie ») McGee possède un pouvoir inquiétant : celui de créer le feu par la seule force de sa volonté. Cet héritage rend la jeune fille l'objet d'un intérêt particulier de la part d'une sinistre agence gouvernementale, dont le seul nom connu est « la boutique », et dont les responsables espèrent utiliser les pouvoirs pyrotechniques de Charlie à des fins militaires. La poursuite de la jeune Charlie et de son père, qui a également quelques pouvoirs mentaux hors du commun, entraîne une série de catastrophes incendiaires dont personne n'aurait pu imaginer l'ampleur. Quoiqu'un lecteur assidu de Stephen King devrait être capable de voir la chose arriver dès le début.



Auteur de quelques 15 ouvrages (dont 11 romans), Stephen King a été jusqu'à maintenant une riche source d'inspiration pour les cinéastes du genre, et **Firestarter** est la cinquième adaptation de l'une de ses œuvres à passer à l'écran en à peine plus d'un an, suivant ainsi **Cujo, The dead Zone, Christine et Children of the Corn.**

Quoique tous les gens concernés par la création du film aient affirmé que **Firestarter** « n'est pas un film d'horreur », une meilleure définition vient difficilement à l'esprit. Charlie n'est certes pas un monstre ordinaire, mais elle brûle assez de bâtiments, de voitures et d'agents du gouvernement pour se placer dans la même catégorie que celle comprenant plusieurs générations de sympathiques reptiles géants, de loup-garous culpabilisateurs ou d'astronautes mutants, aucun d'entre eux ne désirant réellement commettre les atrocités qu'ils signent.

La distribution plus qu'ordinaire de **Firestarter** donne au film un avantage immédiat



sur la plupart des productions fantastiques, quoique la majorité des rôles soient exagérément écrits – trop de dialogues se voient en effet consacrés à expliquer les émotions des personnages. Dans le rôle d'Andrew McGee, David Keith fait passer avec sincérité un sentiment d'amour paternel obsessif, mais le flash-back maladroit du début du film réduit la portée de ce sentiment de panique nécessaire à la compréhension de ce personnage hystérique, pâle et torturé. D'ailleurs le flash-back consacré à l'essai de la drogue est maniéré et simplet comme sortant d'un teenage-movie des années 60 (grand angulaire, bande son trafiquée et tout le tremblement). De plus la scène où Vicky et Andrew essayent d'apprendre à Charlie comment contrôler son pouvoir ne réussit même pas à suggérer combien une situation pareille aurait du s'avérer éprouvante. Aussi, bien que tous prétendent avoir peur de la boutique, ils n'expliquent jamais pourquoi, se contentant justifier la soudaine panique d'Andrew le jour ou il revient chez lui et ne trouve ni Vicky ni Charlie. Les quelques signes de désordre (une salière renversée, une chaise retournée) sont bien trop légers pour rattraper le coup. C'est ainsi que sa soudaine hystérie étonne alors que la suite (Vicky torturée à mort et Charlie sur le point d'être kidnappée) la justifie pleinement.

Néanmoins les apparitions de George C. Scott et Martin Sheen redressent considérablement l'équilibre. Dans le rôle de « Cap » Hollister, le chef exécutif de la Boutique, Sheen représente un bureaucrate amoral dont la fausseté commence par ce visage d'enfant quatrogénaire, déjà sciemment utilisé dans **The dead zone.** Scott joue le rôle de son associé et adversaire, John Rainbird, l'assassin le plus efficace de la Boutique (toujours engager quelqu'un qui **aime** son boulot) dont les longs cheveux gris, si éloignés de la coupe militaire, inspirent plus que de la méfiance (l'armée n'ose même pas lui demander de se couper les cheveux). Certes les deux personnages manquent de subtilité ; néanmoins personne n'aurait idée de leur confier sa fille de 8 ans.

Les amateurs de sang seront déçus par **Firestarter.** Car mis à part quelques cadavres carbonisés, Mark Lester **(Class of 1984, Truck stop women)** et son scénariste, Stanley Mann, ont respecté un point important du roman : l'horreur se développe autour d'une sorte de naïve paranoïa politique, et non de quelques manifestations physiques que ce soit. En réalité le ton général du film se rapproche plus de celui d'un petit budget des années 60 que d'une grosse production des années 80. Les assassins psychopathes envoyés par le gouvernement, les amoraux tests de drogue et les sbires anonymes derrière leurs lunettes à mercure et leurs voitures noires, le tout généré par la mystérieuse Boutique, sont bien les produits d'une sorte de pensée vieux-jeu en désaccord avec les tendances amorales des productions d'aujourd'hui. A côté de cela, quand Charlie raconte son histoire à la presse elle s'adresse, à contrario du livre, au conservateur New York Times plutôt qu'au liberal Rolling Stone comme l'avait conçu King. Sorte de demi-concession aux tendances réactionnaires de la pensée américaine de nos jours. Quoique le dynamisme de **Christine** ou de **Carrie** lui fasse défaut, **Firestarter** s'ajoute sans trop de déplaisir à la pleiade d'adaptations des romans de King, pavant ainsi la voie à la production de Roméro, **The Stand,** dont Laurel Entertainment continue à reporter la préparation. →

Maitland MC Donagh

SILENT MADNESS

Howard Johns, muet de naissance, fut interné à l'hôpital psychiatrique de Crest Haven pour ses horribles meurtres commis sur des filles d'un collège de Barrington, New York.

Aujourd'hui, 20 ans ont passé lorsque la ravissante Dr Joan Gilmore constate la libération accidentelle de Johns.

Pour elle, c'est un coup monté par la direction de l'hôpital afin d'éviter une enquête susceptible de découvrir l'existence d'une partie de l'établissement, spécialisée dans d'abominables expérimentations humaines.

Menacée par deux médecins, le Dr Gilmore présente ses preuves au Dr Kruger (Roderick Cook) qui va aussitôt semer un doute sérieux sur la libération accidentelle de Johns et falsifier des documents afin de faire croire qu'il est bien mort lors de son internement. Mais cela ne suffit pas à convaincre Joan qui part à Barrington dans le but de retrouver le malade, sans se douter un instant que celui-ci est déjà dans le campus et massacre à nouveau des filles appartenant à un cercle féminin appelé : le Delta Omega.

Avec l'aide d'un éditeur de presse, Mark McGowan (David Greenan), Joan se fait passer pour une ancienne élève de ce cercle féminin pour mieux connaître les détails des événements passés.

Les sœurs Omega, élèves du collège, s'initiaient à des expériences plus ou moins diaboliques qui devinrent rapidement aguichantes à l'esprit du jeune Howard Johns, gardien de l'école.

Sa folie éclata alors brusquement et dans une fureur extrême, massacra toutes les filles de ce cercle.

Mais pendant que Joan mène son enquête, les docteurs de Crest Haven réussissent à faire croire qu'elle est folle, et font envoyer deux hommes pour la ramener de force.

Les scènes finales vont être d'infernales poursuites dans les sous-sols du collège entre d'une part, Howard Johns qui veut tuer Joan, et d'autre part, les deux hommes qui veulent l'attraper et l'interner avec les « morts vivants » cachés dans la partie mystérieuse de l'hopital car son enquête risquerait de graves répercussions sur la direction de l'établissement de santé.

Ainsi, alors que la ravissante Belinda Montgomery lutte pour sa survie, nous allons être amené à une fin surprenante qui nous fera découvrir l'horrible vérité sur les meurtres sanglants de Barrington.

Silent Madness, réalisé par Simon Nuchtern, a été tourné en 3.D par Gérald Feil (Vendredi 13 part. 3), dans lequel on reconnaîtra Belinda Montgomery, partenaire de Patrick Duffy dans « L'homme de l'Atlantide ».

← **San HELVING**

« THE POWER »

Un film réalisé et produit par : Jeffrey Obrow. Avec : Susan Stokey, Warren Lincoln, Lisa Erickson, Chad



Christian. Scénario de : Stephen Carpenter et Jeffrey Obron. Musique de : Chris Young.

Dans la série « la cusiosité est un vilain défaut... » ; ce film nous conte les méfaits d'une statuette aztèque qui renferme les pouvoirs d'un diable peu recommandable (genre Putters, c'est vous dire !).

Tous ceux qui entrent en contact avec cette statuette se font posséder par le démon qui les pousse à un comportement destructif.

Et c'est chez un groupe d'étudiants que celle-ci se retrouve. L'un d'eux se fait donc posséder alors que les autres essayent de comprendre ce qui se passe en se renseignant auprès d'une journaliste plus que jolie (à côté d'elle Christine Ockrent c'est de la gnognotte) qui avait justement écrit un papier lié au même phénomène.

L'enquête se poursuit (ainsi que le triste état de leur camarade) tout au long du film nous montrant les déchainement de leur pauvre ami dont la mort sera la seule issue.
MAIS TROIS ANS PLUS TARD...

Jack TEWKSBURY

↓



TROLL
GHOULIES
THE PRIMEVALS

TROLL
Réal. : John Buechler. Scén. : Ed. Naha. Musique : Richard Band et Shirley Walker. Eff. Spéc. : John Buechler. Prod. : Charles Band.
GHOULIES
Réal. : Luca Bercovici. Scén. : Jefery Levy et Luca Ber-

couici. Musique : Richard Band et Shirley Walker. Eff. Spéc. : John Buechler. Prod. : Charles Band.
THE PRIMEVALS
Réal. : Charles Band et David Allen. Scén. : David Allen et Randall Cook. Eff. Spéc. : AVATAR et David Allen. Prod. : Charles Band et David Allen.

Les productions Charles Band sont connues de l'amateur de cinéma fantastique comme des petits films de série B le plus souvent fort inégaux ; Un seul film ayant à ce jour frôler l'appellation de chef-d'œuvre : **Tourist trap.**

Or, voici que nous arrive avec **the Primevals** annoncé depuis longtemps deux autres films à l'apparence bien sympathique : **Troll** et **Ghoulies.** C'est ici l'occasion pour John Buechler de démontrer ses talents en matière d'effets spéciaux ; il a en effet créé sa propre compagnie au début de l'année 84, ceci après avoir travaillé pour la télévision sur le film **Forbidden World** pour la New World Pictures. De même, il a été responsable des effets spéciaux de **Sorceress, Android, Death Stalker, Hard Rock Zombies, Love Letters** et **Mausoleum.**

John Buechler qui a réalisé **Troll** a donc conçu pour ce film mais aussi pour **Ghoulies** de nombreuses petites créatures au physique fantaisiste et repoussant qui semblent être l'attraction principale du spectacle. Les photos du matériel publicitaire attisent notre impatience de voir toute cette faune en action ; Du Troll issu du folklore scandinave et de tout le petit monde qui l'accompagne, les hommes-araignées, les nymphes et les géants, aux deux lutins aux bonnes intentions de **Ghoulies.**

Le Troll est une petite créature maléfique qui dans ce film demeure dans un appartement neuf où viennent d'aménager Harry et Anne Porter et leurs deux enfants Wendy-Anne, six ans et Harry Jr, onze ans. Le Troll épie les nouveaux arrivants et finit par kidnapper Wendy dont il prend l'apparence, précipitant celle-ci dans un monde inconnu. C'est alors que les occupants de l'immeuble sont agressés par le Troll qui les transforme avec fantaisie à l'image de créatures d'un monde féérique dont l'aspect n'est pas toujours des plus gracieux. Avant que le Troll ait complètement dépeuplé l'immeuble, Harry Jr va prendre les choses en mains, aidé en cela par une étrange vieille femme Eunice St Clair qui va se révéler être une ancienne sorcière ayant lutté depuis des siècles contre le Troll.

Eunice renseigne Harry Jr sur l'origine du Troll ; Il s'agit d'un magicien, Torok, qui aux temps anciens s'était allié avec les créatures pour dominer le monde et les humains. Torok échoua, on lui jeta un sort le transformant en Troll alors que les créatures furent repoussées au royaume des rêves. Aujourd'hui, Torok essaie à nouveau d'imposer sa loi sur la terre mais Eunice et Harry Jr vont lui livrer bataille...





De son côté, **Ghoulies** prête à ses créatures des intentions beaucoup moins alarmantes. Tout commence avec l'anniversaire de Jonathan Grave qui hérite d'une demeure ancienne et fort étrange. Jonathan et sa girlfriend Rebecca prennent possession des lieux et découvrent peu à peu tous les mystères cachés et les puissances insoupçonnées qui hantent la maison. Plongé dans l'ambiance fantastique qui l'entoure, Jonathan parvient à libérer deux lutins prisonniers d'une malédiction.

Les deux lutins, Grizzel et Greedigut deviennent les serviteurs et conseillers attentionnés de Jonathan. Cette amitié tombe à point pour le jeune couple qui va devoir affonter six créatures monstrueuses vouées malgré elles au mal, toujours à cause d'un sort maléfique lancé par le propre père de Jonathan. L'action et le suspense menés tambour battant vont se conclure par la libération des Ghoulies et l'on se doute que tout rentrera dans l'ordre jusqu'à ce que le prochain sort ne tombe sur une nouvelle victime !

The Primevals quant à lui renoue avec les mondes perdus où de téméraires explorateurs découvrent des êtres venus directement de la préhistoire ou quelque variétés de mutants. Ici c'est la découverte d'un yéti sur les hauteurs de l'himalaya qui va inciter un groupe de scientifiques à monter une expédition afin d'en savoir un peu plus sur cette étrange créature. Pris dans une avalanche, ils vont être précipités à l'intérieur d'un cratère et vont faire la rencontre d'hommes-lézard pratiquement indestructibles issus des expériences tragiques d'extra-terrestres voici plusieurs siècles. Si le scénario ne force par l'attention par son originalité, c'est au niveau des séquences d'effets spéciaux et d'animation que se situe une grande part de l'intérêt du film.

Jack TEWKSBURY

PRISON SHIP 2005

Petit film sympa nous venant des U.S.A. nous semble être ce **Prison ship 2005** aux photos et aux couleurs prometteuses. Reste à voir si l'originalité sera au rendez-vous. Jugez plutôt :

Au 21e siècle la criminalité a atteint des proportions plus qu'alarmantes et les prisons sont surpeuplées. Pour résoudre ce grave problème les prisonniers sont envoyés sur le vaisseau intergalactique Prison Ship, réputé comme la prison de l'espace où sont incarcérés les pires assassins. Le chef de la prison se livre à des expériences mortelles sur les détenus jusqu'au jour où Rogue organise une mutinerie. Le vaisseau-prison est repris en mains mais l'arrivée d'une flotte de guerre étrangère va marquer le début d'une nouvelle bataille de l'espace.

Avec Aldo Ray (photo de gauche, ci-dessus) Sandy Brooke, Susan Stokey, Maria Grant et Robert Pinnell.

San HELVING.

Haut : PRISON SHIP 2005, à gauche : THE PRIMEVALS. Ci-dessous : TROLL.





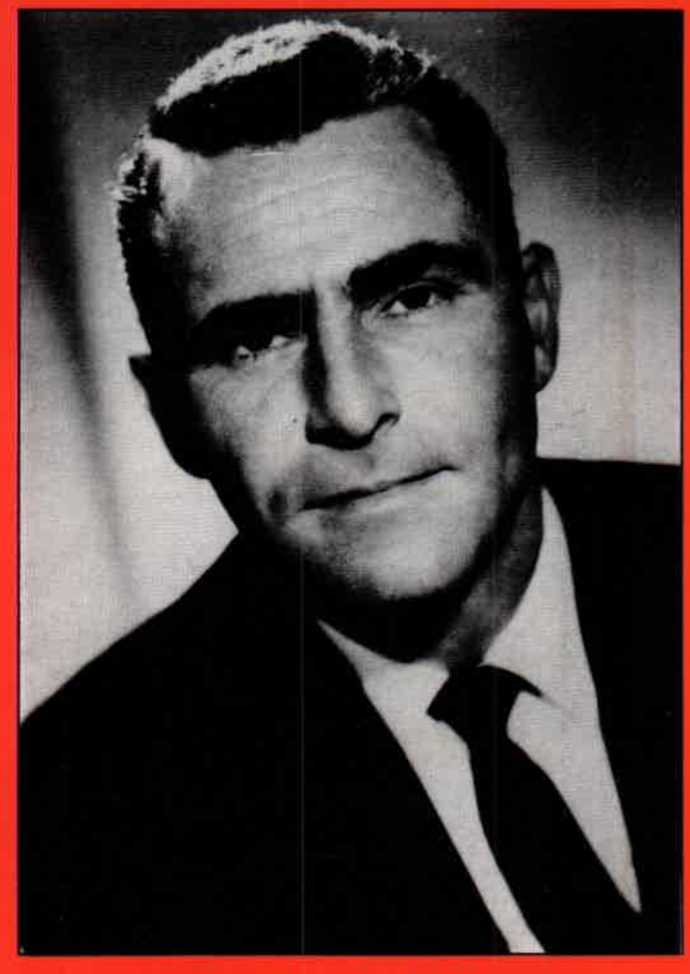
LA QUATRIÈME DIMENSION

THE TWILIGHT ZONE

Le 10 février 1959, plusieurs millions d'américains médusés lâchèrent leur hamburger pour mieux se concentrer sur leur petit écran. Un monsieur à la voix suave leur formulait une invitation au voyage qu'ils acceptèrent avec le plus grand enthousiasme; aucun ne s'en plaint jamais par la suite. Le monsieur en question s'appelait Rod Serling et est aussi connu outre-Altlantique que Jean Nohain chez nous. Et pour cause : pendant cinq ans il emmena des cohortes de fidèles dans « Une dimension faite non seulement de paysages et de sons mais surtout d'ESPRIT. »

Aujourd'hui, grâce aux robotiques frères Bogdanoff, ce bon vieux Rod revient et nous emmène « dans un pays dont les seules frontières sont... notre imagination. Au bout des ténèbres, une seule destination : la quatrième dimension ».

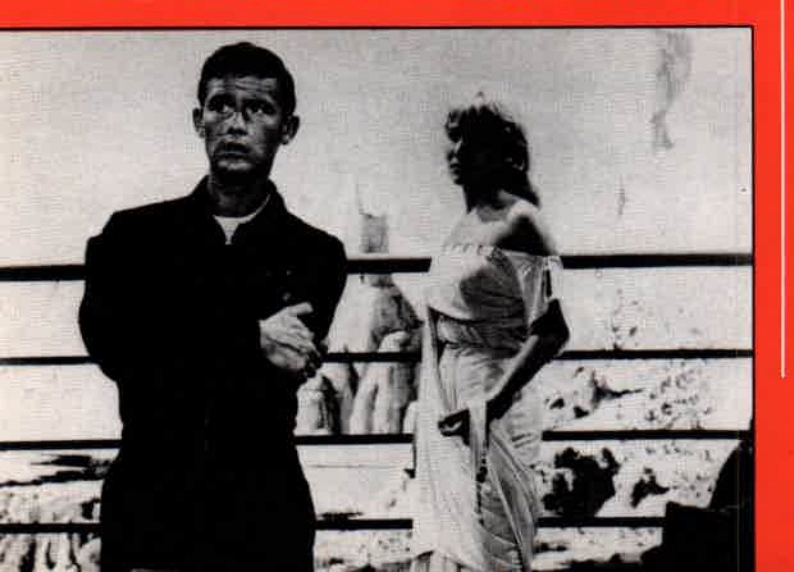
Les chaînes de télévision sont parfois longues à la détente; CBS ne fit pas exception à la règle en refusant à Serling « **The Time Element** », script intelligent et osé pour l'époque qui dépeignait les difficultés d'un homme doué de double vue face aux autorités lorsqu'il annonçait à celles-ci... Pearl Harbor! L'histoire fut acceptée par Desilu **(« Les Incorruptibles »)** et ce fut un succès. La diffusion de « **The Time Element** » déclencha une avalanche de courrier enthousiaste. Les Moguls de CBS réfléchirent et demandèrent à Serling un « pilote » d'une demi-heure. Ce fut « **Where is Everybody** », histoire bizarre où un homme déambule dans une ville totalement déserte avant de s'écrouler nerveusement devant un feu rouge et d'appuyer frénétiquement sur le bouton WALK. Seulement voilà... L'homme en question est un pilote en entraînement dans un caisson et en fait de bouton WALK, il appuie sur le « Panic Button », en proie à un choc nerveux. Mais que fait ce ticket de cinéma enfoncé dans sa poche?!



Rod SERLING, créateur de la série.

C'était le premier volet de **The Twilight Zone**, et déjà les ingrédients principaux de la série s'y trouvaient. En effet, tout au long des 151 épisodes suivis avec frénésie par des hordes de fans, le postulat de base est le même : une situation banale ou du moins COMPREHENSIBLE qui dérape en un instant pour devenir démente ou horrible. C'était là la force des scripts : des personnages ordinaires, vous ou moi, glissent sur une peau de banane imaginaire et ne retombent jamais sur terre. Pourtant, il faut comprendre une chose importante pour apprécier la TZ. C'est une suite d'histoires sans points communs, et on peut très bien tomber d'une planète étrange pour se retrouver la semaine d'après face à Buster Keaton muni d'un casque à voyager dans le temps, comme c'est le cas dans « **Once upon a Time** », épisode déroutant et rigolo bourré de références cinématographiques et romanesques. Le script étant de Richard Matheson, ceci nous amène tout naturellement à nous attarder un peu sur les tireurs de ficelles, les malades de la Remington créateurs de cauchemars pour petit écran. Les auteurs.

Serling écrivit plus de la moitié des scripts lui-même, soit en les inventant de toutes pièces soit en les adaptant d'histoires préexistantes, comme « **The Hitch-Hiker** » par exemple, tiré d'une émission de radio des années 40 narrée par le gros Orson (Welles) in the flesh. La transposition télé en souffre d'ailleurs un peu, le sexe du héros se trouvant brutalement changé de mâle en femelle. Mais qu'importe. Les grands de la Fantasy ont collaboré à la TZ; Matheson créa nombre de chefs d'œuvre de la série, un des summums étant « **The Invaders** ». Découvrez-le lors de son prochain passage à la TV, sachant toutefois que la pauvre Agnès Moorehead se retrouve affublée d'une soucoupe volante dans son grenier et poursuit ses habitants avec couteaux et tapettes... Le macabre et le comique sont étroitement liés, c'est admis. « **To Serve Man** », d'après une nouvelle de Damon Knight, en est une brillante illustration : le point de départ n'est pas sans rappeler « **Le Jour où la Terre s'Arrêta** »; de sympathiques extraterrestres au crâne d'œuf font un crochet par la Terre pour proposer leur immense savoir à notre peuple stupide. Un savant malin découvre aux Nations-Unies un livre, « To serve Man », oublié là par un des aliens. Traduit en français, le titre peut se changer en « Comment servir l'homme ». En l'occurence, le gentil savant niais réalisera une fois embarqué dans une soucoupe volante que les crânes d'œuf servent l'homme... dans une assiette, aux petits oignons. Amusant. Les experts qui verront cet épisode noteront que la production utilisa de nombreux stock-shots de « **The Day the Earth Stood Still** ». Cela passe comme dans du beurre, rassurez-vous. C'est là l'un des atouts majeurs de la TZ : Les effets spéciaux, assez rares, sont toujours réussis; et pour cause! Ils sont souvent repiqués sur de « grands » films. Exemple : « **The Invaders** », où la soucoupe vient en ligne directe de « **Planète Interdite** »; pour les



Roddy Mc Dowall in PEOPLE ARE ALIKE ALL OVER.

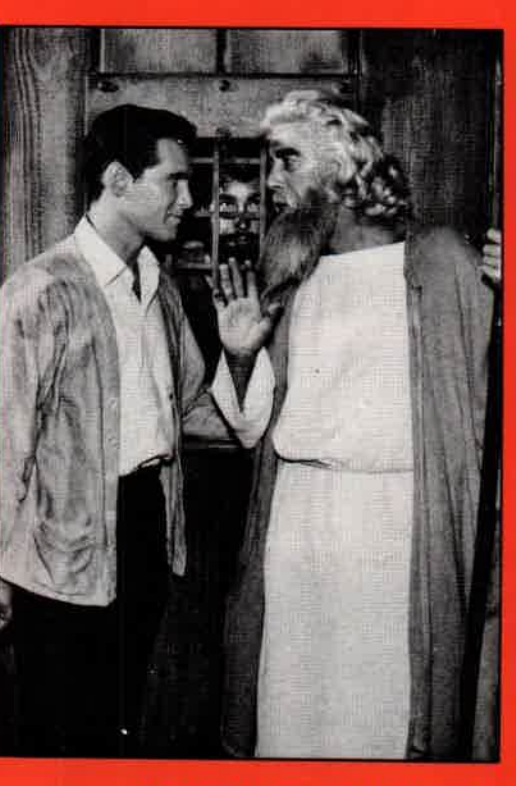
décors, idem. L'équipe tournait souvent sur des plateaux ayant servi à de « grandes » productions pour le cinéma. Dans « **The After Hours** », le grand magasin est en fait un plateau qui représentait quelques jours plus tôt la rédaction d'un journal. Comme quoi avec du goût on peut tout faire... Le script de cet épisode est de M. Serling en personne et il n'a rien à envier à ceux de Matheson, par exemple ou de Bradbury, pourtant responsable de « **I Sing the Body Electric** », superbe. Les scénarios de Charles Beaumont (« **Shadow Play** », « **The Jungle** » entre autres) ne sont pas à négliger. On y retrouvait fréquemment l'esprit qui anima « Alfred Hitchock présente... », un mélange subtil de mort et d'humour. Réalisé par John Brahm « **The Lodger** », « **Shadow Play** » nous montre Fritz Weaver pris dans un tourbillon perpétuel : sa condamnation à mort et son exécution sur la chaise. Mais ce n'est qu'un rêve... qui recommencera à tout jamais...!

Les metteurs en scène dès 80 devraient regarder un peu plus la TV, et ils se rendraient alors compte avec horreur que l'épouvante ou le macabre ne sont pas obligatoirement fonction d'effets spéciaux ruineux et informatisés. « **22** », par exemple, relate les rêves horribles d'une actrice hospitalisée ; chaque nuit, elle se réveille en proie à la soif et fait tomber le verre d'eau qu'elle cherche à atteindre. Des pas résonnent dans le couloir, elle les suit pour se retrouver au sous-sol, devant la porte 22 : celle de la Morgue. Un crissement de gonds, et une infirmière excitante et vaguement démoniaque fixe notre actrice au bord de la syncope et lui dit : « Room for one more, honey... » (Il reste une place...). Bourrée de sédatifs, l'héroïne guérit et sort de l'hôpital : son manager l'envoie en vacances, et elle se rend à l'aéroport, direction Miami. L'embarquement s'effectue par la porte 22. Alors l'avion explose, à peine vient-il de décoller. Mais la belle actrice n'était pas à bord : elle avait compris en voyant l'hôtesse l'accueillir d'un joyeux « Room for one more, Honey ».

Jacques Tourneur réalisa « **Night Call** », un superbe conte macabre et gothique à souhaits, où une vieille infirme reçoit des coups de fil la nuit... alors que sa ligne est coupée. L'épisode doit passer à la TV prochainement (pas dans Temps-X, mais au ciné-club, cycle Tourneur. Bonheur : en VO).

En attendant donc la création d'une chaîne utopique où **Outer Limits** suivrait **The Twilight Zone** et, pourquoi pas **Time Tunnel**, suivons attentivement la rediffusion le vendredi soir à 22 h 30 (TF1) à partir du 6 juillet des 12 épisodes déjà passés le mercredi AM. A la rentrée, 20 épisodes supplémentaires prévus, plus d'autres si tout baigne... (Liste des épisodes ci-dessous). Ouvrons donc la porte de la Quatrième Dimension et plongeons-y gaiement, avides de noir et blanc, de belles histoires et de Fantaisie que nous sommes. Good evening.

Bernard LEHOUX
Remerciements à Alain CARRAZE







De gauche à droite : H.M. Wynant, Robin Hughs et John Carradine in THE HOWLING MAN. Agnes Morehead in THE INVADERS. James Milhollin et Anne Francis in THE AFTER HOURS.

LISTE DES EPISODES DE LA SERIE LA QUATRIEME DIMENSION (the Twilight Zone)

Dans l'ordre de diffusion

1 Tout les gens sont partout semblabes - People are alike all over
2 Image dans un miroir - Mirror Image
3 Pour les anges - One for the Angels
4 Le solitaire - The Lonely
5 L'homme qui hurle - The Howling man
6 9ᵉ étage - The After Hours
7 C'est une belle vie - It's a good life
8 La flèche dans le ciel - I shoot an arrow in the air
9 L'auto stoppeur - The Hitchhiker
10 L'œil de l'admirateur - Eye of the Beholder
11 Un monde différent - A world of difference
12 Les prédictions - Nick of time
13 Les Envahisseurs - The Invaders
14 Cauchemar à 20 000 pieds - Nightmare at 20 000 feet
15 Peine capitale - Shadow play
16 Y a t'il un martien dans la salle? - Will the real martian please stand up?
17 Question de temps - Time enought at last
18 L'arrivée - The Arrival
19 Le soleil de minuit - The Midnight sun
20 Rien à craindre - Nothing in the dark
21 Servir l'homme - To serve Man
22 La marionnette - The Dummy
23 Le fugitif - The Fugitive
24 4 d'entre moi sont mourants - 4 of us are dying
25 Les monstres de Mapple Street - Monsters are due on Mapple Street
26 Un univers à soi - A world of his own
27 Deux - Two
28 Requiem - Elegy
29 Le petit peuple - The little people
30 L'esprit et la matière - The mind and the Matter
31 Etape dans une petite ville - Stopover in a quiet town
32 Petite fille perdue - Little girl lost (émission de secours). Cette liste ne concerne que la diffusion française.

FESTIVAL DU SUPER 8 FANTASTIQUE



Depuis le temps que nous étions heureux de vous l'annoncer, on peut maintenant vous confirmer la naissance du :

« 1er FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE SUPER 8 DE PARIS » !

Cela va se dérouler au cinéma
ESPACE GAITÉ
35, rue de la Gaité
75014 PARIS (Métro : Gaité)
les 22, 23, 24 juillet 1984, à partir de 20 heures.

En plus des films déjà cités dans notre précédent numéro, vous pourrez voir :

« **LA REVANCHE** » de Philippe Loranchet, 15 minutes.
Thriller/S.F. Le groupe d'intervention « ALPHA » est chargé d'intercepter deux extra-terrestres, dotés de super-pouvoirs, qui se sont réfugiés dans un lycée désert. Ça bouge et ça flingue à souhait.

« **MODELAGE** » de Vincent Delrue, 3 minutes.
La triste aventure d'un homme qui a très chaud et très soif. Petit film brillamment réalisé en pâte à modeler animée image par image.

« **ALLO !** » d'Yves-Marie Le Bescond, 10 minutes.
L'angoisse d'un homme, traqué dans une maison isolée (Gasp), la nuit (Gloups), qui cherche le réconfort, par téléphone, auprès d'interlocuteurs qui ne répondent pas... Hitchcokien et efficace (BRRR...).

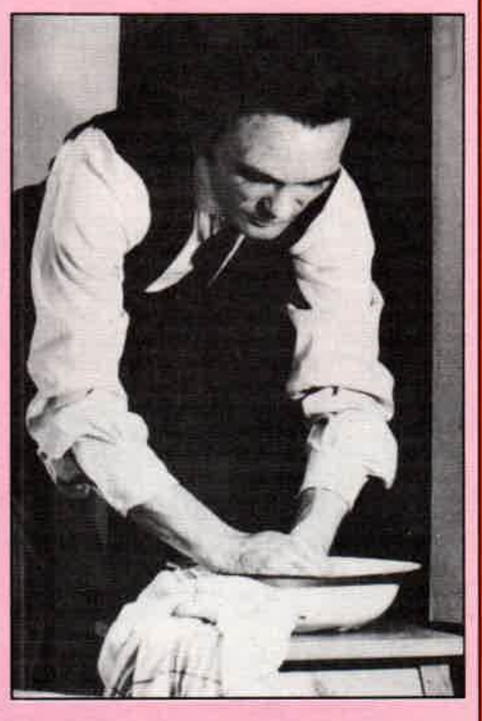
« **PACKAJEAN** » de Jean-Marc Toussaint, 4 minutes.
Une descente aux Enfers « new-look », à mi-chemin entre un vidéo-clip et une publicité. Quand l'Enfer est une usine, le cerbère : un chariot élévateur, Orphée : un mime en quête du Jean absolu. (Prix de la création de l'Ecole Supérieure de Publicité 1984).

« **LES RINGARDS DE LA LUNETTE PERDUE** »
(Ringards of the lost lunette)
Une production Gnomus (cf. Notules in Mad. n° 29), 15 minutes.
La parodie officielle du film de Spielberg. On est prié de réviser l'original, pour comprendre toutes les finesses (hum), et toutes les subtilités (hum, hum) de ce pastiche qui reste, tout de même, un hommage.

« **LES FORCES DU MAL** » de Marc et Pierre Broca, 25 minutes.
Effets spéciaux en tous genres (optiques, maquillages...) pour cette lutte entre un journaliste et des puissances maléfiques qui « s'abattent » sur un petit village... Un générique terrifiant, digne de celui de « **La Malédiction** », une ambiance qui rappelle très judicieusement celle de « **Evil Dead** », et puis du rouge partout... un cocktail de choix...

Le festival sera doté de prix (réalisation, son, effets spéciaux, public, etc.) décernés par un jury incorruptible. A savoir bon d'achat de 1000 et 500 F de matériel de maquillage (Adam) et autres prix en pellicules super 8 et 16.
Vous êtes tous instamment conviés à venir et à être accompagnés de vos amis, petites amies, belles mères, cousins germains, grands-parents, frères (et sœurs) de sang.
Votre présence décidera si une telle expérience est positive pour pouvoir recommencer l'an prochain.
Bref, et selon la formule consacrée : venez nombreux !

PEPERE 8



Haut à gauche : PACKAJEAN. En dessous : SANGUINE. Haut à droite : LE DERNIER CRIME DE JACK L'EVENTREUR.





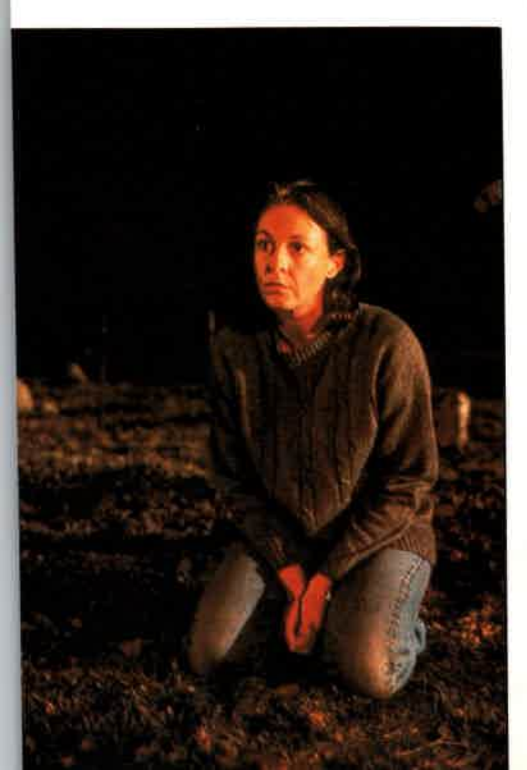
DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

LE DERNIER TESTAMENT

Réalisation : Lynne Littman. Scénario : John S. Young et Lynne Littman d'après « The last testament » de Carol Amen. Directeur de la photographie : Steven Poster. Musique : James Horner. Production : Jonathan Bernstein et Lynne Littman pour Paramount. Distribution : C.I.C. Avec : Jane Alexander, Ross Harris, William Devane, Roxana Zal, Lukas Haas, Lilia Skala... U.S.A. 1983.

Générique austère : caractères blancs sur fond noir, musique mélancolique. Des images limpides lui succèdent, jolies et ensoleillées, une Californie de cartes postales, celle de « L'American Way of Life » représentée par une attachante famille. Puis survient le grand Boum (La Bombe) qui n'est guère bruyant d'ailleurs. Une clarté jaunâtre noie le décor. C'est tout. Les retombées radioactives seront bien là, marquant les visages de lassitude, affadissant les traits. Malgré tout, la survie s'organise. A l'appréhension moite des premières séquences se substitue une torpeur glauque que rien ne vient troubler, même pas la mort des jeunes protagonistes. Peu à peu, l'environnement se dégrade : accumulation de détritus, façades dépareillées des maisons... Rien à voir avec les décors apocalyptiques du « **Jour d'après** ». Là où Nicholas Meyer fonçait tête baissée visant l'effet choc, lynne Littman décrit pudiquement, sans céder à la sensiblerie, une situation d'autant plus insupportable : insupportable par son observation minutieuse et épisodique, insupportable aussi par l'innocence et la naïveté de nombreux enfants. « **Le dernier testament** » tire tout son impact de cette atmosphère paisible contrastant singulièrement avec l'horreur, la détresse engendrées par une situation irréversible sur laquelle l'auteur ne disserte pas. Le pourquoi, le comment ne sont même pas ébauchés : terroristes, soviétiques, américains... Qu'importe ! C'est arrivé. Un point c'est tout. La traditionnelle condamnation de la prolifération des armes atomiques serait bien déplacée au lendemain d'une guerre nucléaire ! Les dernières minutes se conforment également à ce refus de tout parti pris, sinon humaniste, et ne précipitent en rien la lenteur du récit. Après une tentative de suicide, avorté par manque de courage, les survivants optent définitivement pour une fin d'existence dont la proche issue leur sera fatale. Cruel dilemme : le choix entre deux morts, l'une, peut-être, restant encore vaguement incertaine. Le message d'espoir tant attendu ne vient pourtant pas rassurer. Ils sont trois à demeurer vivants mais au-delà du point final, leur salut ne pourrait être que le fruit d'un optimisme béat. Admis d'avance, le néant se profile, en douceur presque. De la résignation que cela s'appelle. Comme ironise un humoriste célèbre, « vivons heureux en attendant la mort »... Lisez Mad Movies par exemple !

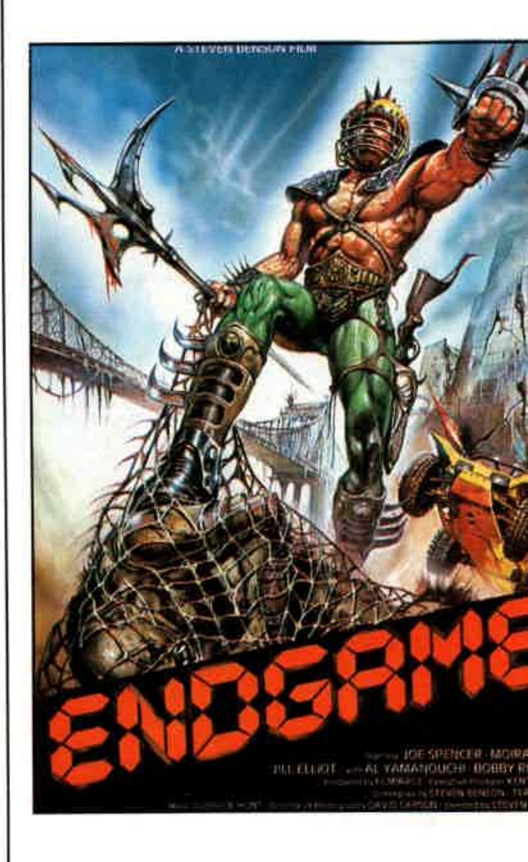
Marc TOULLEC



LE GLADIATEUR DU FUTUR

*(**Endgame**) de Steven Benson (Alias Joe d'Amato). Scénario : Terry Hall et Steven Benson. Images : David Carson. Musique : Max Barry. Production : Filmirage. Distribué par les Films Jacques Leitienne. Avec : Joe Spencer, Moira Chen (alias Laura Gemser), George Eastman, Gordon Mitchell et Al Yamanouchi. Italie 1983.*

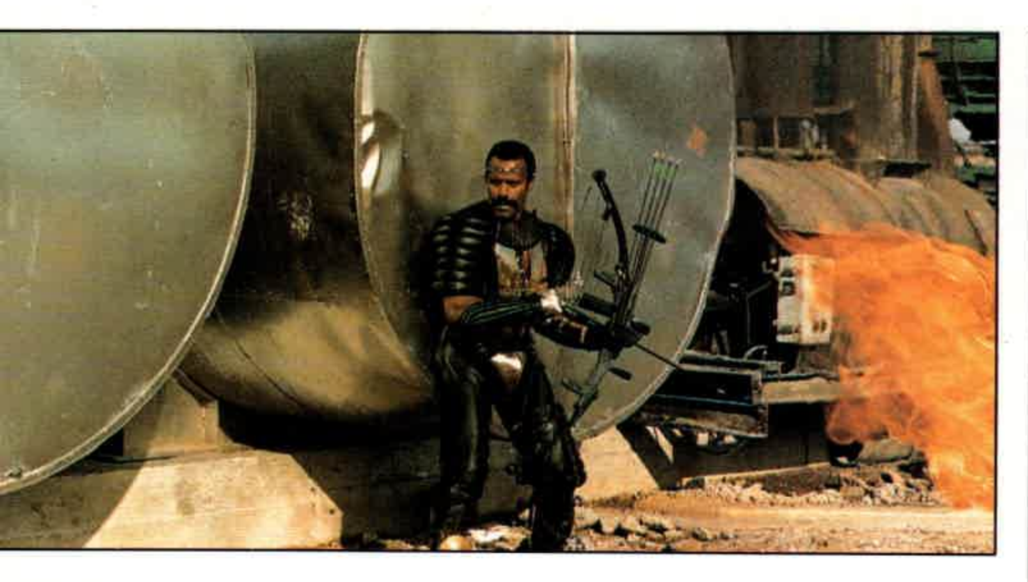
Si John Carpenter n'avait pas réalisé « **New-York 1997** » et George Miller « **Mad Max 2** », gageons sans risque que « **Le gladiateur du futur** » n'aurait jamais vu le jour. Au lendemain d'un cataclysme nucléaire, un baroudeur taciturne, vainqueur d'un tournoi mortel diffusé par les télévisions du monde entier, accepte une périlleuse mission qui consiste à convoyer des mutants jusqu'à un point de rendez-vous situé hors de la cité. Pour ce faire, il devra s'entourer de quelques mercenaires et affronter, outre les sbires du pouvoir en place désireux d'éliminer les fugitifs, des moines aveugles contrôlés par un télépathe, des dégénérés mi-hommes mi-bactériens un rien libidineux... Ce n'est pas le retour de la Grande Aventure ni encore moins « **Mad Max 3** » mais comme le rythme est loin de faire défaut ainsi que les péripéties nombreuses et variées, il est permis d'y trouver son compte sans jamais s'ennuyer. Trouvailles cocasses, embuscades, créatures aussi hideuses qu'irradiées... Autant de ficelles scénaristiques faites pour plaire et qui ont d'ailleurs prouvé leur efficacité dans d'autres productions du même genre. De Joe d'Amato, on ne pouvait s'attendre à autre chose. Pas à une superproduction quoiqu'il en soit, ni à une suite de noms glorieux au générique : John Alcott à la photographie, Jerry Goldsmith à la musique par exemple. Rien que d'habiles artisans promus à toutes les difficultés de tournage, aux budgets impossibles, pas exactement synonymes de dollars par millions ! Prenez les décors : des carcasses de voitures, des tas de gravats diposés là où il faut dans un environnement quotidien parfaitement décelable... Et les véhicules, parés de défenses, de monceaux de ferraille, tâchez de les identifier ! Rien de vraiment ringard dans ces collages invraisemblables pourtant. A vrai dire, la combine fonctionne plutôt bien, à condition d'en accepter le principe bien sûr. Système D('Amato) et manque de moyen, imagination féconde pour dissimuler le conventionnel des scénarios... Les séries B du temps jadis fonctionnent sur ces mêmes bases. Comme « **le gladiateur du futur** » est originaire d'Italie et date de 1983, on lui prête plus volontiers le cachet « série Z », qualificatif infamant par excellence. Ce qui était admis dans la série B (modicité du budget et des ambitions) se trouve être totalement rejeté ici. Curieux paradoxe. Il reste à attendre quelques années pour que « **Le gladiateur du futur** » et ses semblables soient réhabilités de la même façon que la série B l'est en ce moment. Des lendemains qui chantent en perspective. Aujourd'hui, le mépris et l'ignorance donnent à ce petit film des allures de martyr... sacrifié à la gloire du cinéma Bis. Du cinoche populaire autrement dit.



Marc TOULLEC

LES NOUVEAUX BARBARES

Réalisation : Enzo G. Castellari. Scénario : E. G. Castellari. Int. : Fred Williamson, Thimothy Bren, George Eastman, Anna Kanakis, Thomas Moore. Production : Medusa Film. Distribution Française : Commodore Films. Durée : 1 h 25. Italie 1984.



Il devient ardu d'arriver à critiquer les derniers produits du fantastique italien, leur originalité ne reposant plus sur des critères qualitatifs mais bien plutôt sur la servilité misérable avec laquelle leurs réalisateurs s'ingénient à plagier les grosses productions d'outre-atlantique. Cette fois-ci ce n'est pas le « **New York 1997** » de Carpenter qui a servi de modèle (style « **2019, Après la chute de N. Y.** »), mais à nouveau le pauvre George Miller. Si ce malheureux avait pu prévoir l'impact qu'auraient ses deux « **Mad Max** » sur les producteurs en mal d'imagination, il aurait immédiatement refusé la diffusion de ses œuvres en Italie... Ce petit préambule explicatif achevé, attaquons-nous gaillardement au produit « original » dont il doit être question ici; première remarque : la matière proposée par le scénario n'offre pas grand-chose à se mettre sous la dent sur le plan analytique. Tout, mais vraiment strictement tout, fait figure de cliché grossier; le décor : l'immuable désert, résultat de la troisième guerre mondiale atomique et gnagnagna; l'action : des hordes sauvages, derniers survivants de l'holocauste et patati et patata, qui n'arrêtent pas de se taper dessus; les protagonistes : ces mêmes sauvages, divisés en deux camps distincts; d'un côté les méchants, affreux, moches et mal rasés, de l'autre les bons (qui ne sont que deux, horreur!) moins affreux, moins moches mais tout aussi mal rasés! Le manichéisme en vigueur dans ces films est tel qu'on est positivement sûr et certain de la victoire finale des bons dès la fin du générique d'ouverture... A ce niveau de copie conforme d'une platitude si consternante, on n'en accueillerait qu'avec plus de chaleur quelques originalités scénaristiques; peine perdue : les terribles péripéties accumulées dans l'intrigue ne tireraient même pas une marmotte de son sommeil léthargique; Nos héros protègent un complexe pétrolifère des attaques aussi acharnées que répétitives d'une espèce de punk monté sur une tondeuse à gazon transformée en AMX 30 pour l'occasion (ah, les prodiges des accessoiristes!). A part cela, il ne se passe rien de transcendant; le film fonctionne sur un schéma régulier type qui décourage le plus téméraire des spectateurs au bout d'un quart d'heure... Uniquement s'il a cru se trouver en présence d'une œuvre sérieuse, à apprécier au premier degré. Voilà la condition sine qua non pour pouvoir goûter en toute quiétude à l'attrait de ce film : posséder un certain humour, doublé d'une bonne dose de patience qui permettent de mettre une bonne distance entre le spectateur et le film. Je ne le répèterai jamais assez dans mes colonnes : impossible d'apprécier un film de fantastique alimentaire comme celui-là sans avoir décidé auparavant de n'y voir avant tout qu'une aimable parodie, parfois réussie pour certaines séquences, mais le plus souvent assez lamentable tant sur le fond que sur la forme. Loin de moi l'idée de descendre impitoyablement toute tentative cinématographique de ce genre, mais il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle tous ces sous-produits tendent à se confondre en un seul et même film furieusement indigeste ce qui ne rend pas la vie du critique facile : pour un peu, on dirait que j'ai fait celle du « **Gladiateur de la mort** » ici... Comment? Fallait que je parle des « **Guerriers du Bronx** »? Quand on parle de copie conforme...

Bertrand COLLETTE

MARCHANDS DE MORTS...
TERMINATEURS
21ème SIÈCLE...

LES NOUVEAUX BARBARES

un film de ENZO G. CASTELLARI
FRED WILLIAMSON · TIMOTHY BRENT · GEORGE EASTMAN

CHILDREN OF THE CORN

Réal. : Fritz Kiersch/Scé. : G. Goldsmith, d'après une histoire de Stephen King/Photo : Raoul Lomas/Musique : J. Elias/Effets spéciaux : E. Rumsey/Int. : P. Horton (Dr. B. Stanton), L. Hamilton (V. Baxter), R.G. Armstrong (Diehl), J. Franklin, C. Gains, R. Kigger... USA 93 minutes 1984.

Le phénomène Stephen King frappe encore ! Avec la présente adaptation, bien remaniée soulignons-le, d'une des nouvelles du maître publiée à l'origine dans l'anthologie intitulée « Night Shift » (et ici, fort curieusement, « Danse Macabre »... ce qui n'est autre que le titre américain d'un essai de King !), le nombre de films inspirés par l'œuvre prolifique de cet ex-professeur se monte maintenant à sept, et le filon n'est pas prêt de se tarir puisque vont suivre incessamment le « **Firestarter** » de Mark Lester, le « **The Stand** » de Romero ainsi qu'un « **Creepshow II** ». C'est bien simple, jamais un auteur fantastique contemporain n'aura été aussi furieusement sollicité en aussi peu de temps par le cinéma : pour un peu, on en viendrait presque à espérer qu'une de ces adaptations se casse une fois franchement la figure, histoire de démonter un tant soi peu cette mécanique bien huilée... Pas de chance, ce ne sont pas ces « **Enfants du Maïs** » qui feront chuter la cote de King, bien au contraire ! Car malgré un sérieux travail de « restructuration » des éléments fournis par la nouvelle (principalement au niveau des personnages et pour certains ressorts dramatiques, comme nous le verrons plus bas), l'amateur des œuvres littéraires de King y trouvera son bonheur au même titre que le simple cinéphile ; Même si l'effet de suspense développé dans la nouvelle se trouve ici complètement désamorçé par l'approche du récit qu'a choisi d'en faire le réalisateur, préférant plutôt mettre l'accent sur une progression dramatique plus spectaculaire que sur le subtil climat de terreur instauré par touches progressives dans la nouvelle. Parti-pris dicté par l'écriture cinématographiqqe plus linéaire, donc intentionnellement plus simple à saisir pour le spectateur moyen amateur de fantastique (qui n'est qu'un sous-developpé intellectuel aux yeux des producteurs...) qui nous prive pourtant de bien beaux moments de terreur pure propres à cette nouvelle, enfin c'est quand même plus fidèle que le « **Shining** » du père Kubrick. Le film s'ouvre ici avec un prologue original qui sert de support explicatif à la situation qu'affronteront ensuite les héros du film : je n'ose en dire plus de peur de déflorer le suspense, ceux qui ont lu la nouvelle me comprendront... Trois ans plus tard, nous faisons la connaissance d'un sympathique jeune couple d'américains qui se rendent en voiture à Seattle en coupant par le Nebraska (détail intéressant : la nouvelle présentait un couple en instance de rupture, une des constantes entretenues dans l'œuvre de King) ; Notre jeune couple ne va pas tarder à s'égarer en pleine campagne paumée, perdu au milieu des champs de maïs s'étendant à perte de vue, sans croiser un seul être humain au fil des kilomètres égrenés en voiture... Burt et Vicky décident de s'arrêter à Gatlin, petit patelin qu'un panneau leur a opportunément indiqué, soudain, le drame : un jeune garçon se jette sous les roues de leur voiture ! Quelle n'est pourtant pas leur surprise de constater avec effroi que le malheureux a eu auparavant la gorge tranchée d'une oreille à l'autre... Malgré le pressentiment de Vicky, Burt choisi de s'arrêter à Gatlin pour prévenir le shériff, sourd aux conseils de prudence prodigué par le vieux Diehl, propriétaire d'une station-service, qui les engage à se rendre directement au chef-lieu de la région sans passer par Gatlin. Le bourg en effet leur réserve un accueil des plus sinistres : ses habitants, dont la moyenne d'âge ne dépasse pas dix-huit ans, sont des fanatiques religieux, qui, pour rester fidèle à « Celui Qui Marche Entre Les Sillons » n'hésitent pas à offrir en sacrifice sanglant quiconque à dépassé la fatale limite d'âge ! point n'est besoin d'aller plus loin dans le récit, qu'il vous suffise d'apprendre que la monstreuse déité adorée par les charmants chérubins n'est PAS le produit de leur imagination, et vous vous précipiterez voir le



tement dans le monde électronique dont il devient un élément à part entière. C'est en fait l'antithèse d'un film comme **Tron,** puisqu'ici les composantes du jeu sortent de la machine pour s'intégrer dans notre dimension, avant que d'emporter l'imprudent joueur dans les entrailles de son mécanisme. Dénouement prévisible mais rondement mené.

La Bénédiction va confronter dans le désert un prêtre en pleine crise de foi et de conscience avec la matérialisation du Diable sous la forme d'une camionnette agressivement démoniaque. Mais lorsqu'il lancera sa gourde d'eau bénite sur le véhicule enragé, celui-ci se volatilisera. Dieu et Satan existent bel et bien en conclut notre ecclésiastique qui s'en retourne bien vite à sa paroisse ! Autant par son thème que par l'incertitude dans laquelle nous laisse son déroulement, ce troisième sketche est le plus intéressant.

Le quatrième et dernier chapitre intitulé assez comiquement **La Nuit du Rat** met aux prises une famille avec une espèce de rongeur peu commun surnommé « **Le Diable Rôdeur** », venu récupérer sa progéniture prise au piège. Là, disons-le franchement, on sombre dans le grotesque absolu, tant au niveau de la légende inventée qu'à celui du trucage utilisé pour visualiser cette surnaturelle créature (la superposition maladroite d'un rat grossi démesurément).

Ce qui relie les quatres parties du film entre elles, outre le fait qu'il s'agit de contes de terreur, c'est en fait la morale dont elles sont affublées : la gourmandise est un vilain défaut (ou le tabac est un sale vice) dans **Terreur à Topanga ;** il ne faut pas parier sa tête avec le Diable (et passer son temps à traîner et gaspiller l'argent de ses parents) dans **L'Evêque des Batailles ;** tu ne mettras point en doute l'existence du Seigneur (au risque de te faire salement amocher) dans **La Bénédiction ;** enfin, tu ne tueras point et ne resteras pas sourd aux conseils d'autrui dans **La Nuit du Rat.** Voilà qui va plaire à l'Office Catholique du Cinéma !

Denis TREHIN

film. Film qui, s'il n'a pas la démesure d'un « **Carrie au bal du diable** » ou la froide beauté d'une « **Christine** » comptera à coup sûr dans les « bonnes » adaptations de l'œuvre de King au cinéma, malgré le remaniement certain intervenu au niveau de l'intrigue (voir à ce sujet l'intervention classique d'un personnage très typé dans ce genre de production : le vieux-qui-sais-mais-qui-n'ose-rien-dire-et qu'on-prend-pour-un-gâteux-débile...). Rien à faire c'est pas encore cette fois-ci qu'on aura droit à un infâme navet, ah la la vivement que Fulci s'essaye à tourner du King! (quoique je lui souhaite pas un sort aussi atroce). Faut s'y faire : tout ce qui vient de Stephen King, c'est de l'or en barre. Point à la ligne.

Bertrand COLLETTE

EN PLEIN CAUCHEMAR

(Nightmares)/USA-1983/Prod. : Christopher Crowe ; Réal. : Joseph Sargent ; Scén. : Christopher Crowe (épisodes 1, 2 et 3), Jeffrey Bloom (épisode 4) ; Ph. : Gerald Perry Finnerman (ép. 1 et 2), Mario Dileo (ép. 3 et 4) ; Dir. Art. : Jack Taylor ; Architecte-déc. : Dean Edward Mitzner ; Mont. : Rod Stephens, Michael Brown ; Mus. : Craig Safan ; Maqu. : James Scribner ; Int. : **Terreur à Topanga,** *avec Cristina Raines, Joe Lambles, Anthony James, Clare Nono, Raleigh Bono.* **L'Evêque des Batailles,** *avec Emilio Estevez, Mariclare Costello, Louis Giambalvo, Moon Zappa.* **La Bénédiction,** *avec Lance Henriksen, Tony Plana, Timothy Scott.* **La Nuit du Rat,** *avec Richard Masur, Veronica Cartwright, Bridgette Andersen, Albert Hague. Distribué par C.I.C. 99 mn. Technicolor. Panavision.*

C'était à prévoir ; après les succès remportés par **Creepshow** et **The Twilight Zone** (La Quatrième Dimension), allons-nous assister à une production intensive de rejetons adoptant la formule des sketches ? **Nightmares** s'inspire en fait directement de la célébrissime série créée par Rod Serling de par le contexte quotidien dans lequel se déroule chaque histoire et à partir duquel les personnages dérapent dans la dimension de l'inconnu.

Dans le premier volet, un fou en cavale s'amuse à trucider les demoiselles ; ce danger n'est toutefois pas suffisant pour empêcher Lisa (Cristina Raines, l'héroïne de **La Sentinelle des Maudits)** de sortir à tout prix afin de combler son manque de cigarettes... Assez bien mené puisque reposant sur un suspense mis en branle dès le début, **Terreur à Topanga** nous réserve une chute surprenante (quoique déjà vue en d'autres occasions) et se distingue par son climat réussi de paranoïa croissante vis-à-vis des individus rencontrés : voisin au chien menaçant, épicier patibulaire, pompiste à l'allure plus que louche, ceci afin de nous aiguiller évidemment sur de faux soupçons et de préserver l'impact de la scène finale.

L'Évêque des Batailles nous entraîne dans l'univers des jeux vidéo par l'entremise d'un de ses plus ardents champions, J.J. Cooney, dont la force n'est remise en question que par le jeu qui donne au sketche son titre, et dont la progression s'effectue en douze stades. Le douzième franchi, on peut ainsi accéder comme vous l'avez judicieusement deviné, au treizième niveau, d'un réalisme étonnant... Ce second sketche concrétise d'une certaine façon le rêve ultime de tout amateur de jeux vidéo en le plongeant direc-

En haut : CHILDREN OF THE CORN.
Ci-dessous : EN PLEIN CAUCHEMAR.





L'ETOFFE DES HÉROS

Réal. : et Scén. : Philip Kaufman d'après le livre de Tom Wolfe. Musique : Bill Conti. Resp. Eff. Spéc. : Gary Gutierrez. Int. : Sam Shepard (Chuck Yeager), Barbara Hershey (Gennis), Scott Glenn (Alan Shepard), Ed. Harris (John Glenn), Dennis Quaid (Gordon Cooper), Fred Ward (Gus Grissom). Prod. Irwin Windler et Robert Chartoff.

Le cinéma américain a toujours eu une tendance prononcée pour exalter les valeurs traditionnelles et tout ce qui fait la fierté de son pays ; Toutefois on peut remarquer qu'il est aussi un des rares à remettre en question certains problèmes d'actualité. S'ils se permettent à tort de vouloir faire le ménage chez les autres, les américains savent parfois très bien le faire chez eux.



Le dernier film de Philip Kaufman, bien connu par l'amateur de fantastique, laissait présumer un hymne aux valeureux astronautes des débuts de la conquête spatiale. Or il n'en est rien puisque le ton du film s'avère rapidement mis au diapason de l'objectivité et de la nuance. De plus, le film nous présente un épisode crucial du progrès scientifique et de l'orientation de la recherche en matière d'industrie aérospatiale. Ainsi en un peu plus de trois heures, Philip Kaufman dépeint l'importante transition au niveau technologique et principalement au niveau humain qui marque le passage de l'aéronautique à l'astronautique. Le récit nous entraîne dans une multitude de situations, de l'émotion à la peur, du tragique au comique, de la séduction de la légende au sordide respect de l'image publique. A de nombreuses reprises le film nous amène à la réflexion ; Dans sa première partie, c'est la vocation du pilote d'essai qui est présentée et il semble bien que Kaufman y attache le plus d'importance. La description de ces hommes et notamment de Yeager est assez significative ; Ces hommes aiment à s'entourer d'une sorte de folklore en fréquentant le même bar, en ayant les mêmes vêtements mais aussi le même regard et la même détermination. C'est ce dernier élément qui les caractérise le plus précidément et que l'on retrouvera, mais détourné, ches les futurs astronautes. La farouche détermination de Yeager s'exprime lors de ces promenades à cheval en de longues et très belles séquences qui évoquent un combat incessant, celui de l'homme contre la machine. Pourtant une ombre reste présente ; le résultat en vaut-il bien la peine ? Quand la détermination laisse place à la témérité, la fascination se transforme vite en la peur et le doute. On ne peut se tromper ; pour Yeager et ses semblables, la conquête du ciel et le passage du mur du son est un problème personnel et peu leur importe le progrès aéronautique. Ce qui ne gêne nullement les savants, trop contents de trouver des pilotes pour leurs prototypes.

On en vient donc inéluctablement à l'utilisation de l'homme, à sa mise au service de la science. Avec l'astronautique, il s'agit de se déplacer librement dans l'espace, mais on n'en est pas là et l'on se contente d'envoyer un être vivant enfermé dans une capsule. Le pilote perd son statut, il devient passif, le combat contre la machine et contre les éléments a disparu. C'est pourquoi Yeager refuse de devenir astronaute, ce n'est plus l'homme face à la science et à la nature, c'est la science contre la nature avec l'homme pour témoin et pour... victime possible. La conquête spatiale met à jour également l'enjeu politique et économique et quelquefois même la raison d'état. Fort heureusement ces conséquences très liées au programme spatial ne peuvent étouffer l'astronaute à qui il est très vite demandé d'avoir un rôle actif lors d'une mission.

On ne peut évoquer ici toutes les idées, les dénonciations mais aussi les hommages présents dans **L'étoffe des héros**, film particulièrement riche qui apporte une pierre de plus à la carrière brillante de Philip Kaufman.

Michel PRATI



LIQUID SKY

USA 1983. Réal. : Slava Tsukerman. Photos et effets spéciaux : Yuri Neyman. Scénario et dialogue : Slava Tsukerman, Anne Carlisle, Nina V. Kerova. Musique : S. Tsukerman, Brenda I. Hutchinson, Clive Smith. Montage : Sharyn Leslie Ross. Costumes : Nina V. Kerova. Makeup : Lenna Kaleva. Dec. : Gennadi Osmerkin. Int. : Anne Carlisle, Paula E. Shephard, Susan Doukas, Otto Von Wernherr, Bob Brady, Elaine C. Grove. Durée : 1 h 45 mm. Distribution : S.N. Planfilm.

Voici une bien curieuse tentative de concilier la SF à l'univers musical et vestimentaire de la New-Wave, avec comme élément de raccord un dénominateur commun constitué par la drogue, dont tirent leur subsistance quelques minuscules E.T. d'une part, et à laquelle sont accrochés un groupe de « junkies » d'autre part. On y apprend que les orgasmes psychiques atteints grâce aux prises de drogues dures et ceux procurés lors des accouplements sexuels stimulent les mêmes cellules cérébrales et c'est de cette activité dont se repaissent nos « aliens » arrivés en soucoupe.

Cette association entre un réalisateur russe de 43 ans (immigré aux USA) et d'une jeune actrice de 23 ans, a donné ce qu'on appelle un « cult-movie », faisant un tabac à New-York et dans les villes américaines; il s'y trouve dépeint un milieu très « branché » côté sexe et came et pourtant Slava Tsukerman se défend d'avoir dressé un tableau négatif de la jeunesse, désireux de traiter avant tout de problèmes humains, et notamment ceux de l'héroïne androgyne interprétant le double rôle principal (Margaret et son sosie Jimmy). Toutefois, le film expose la mise en branle d'une justice expéditive par l'entremise des extra-terrestres flaireurs de drogue qui se feront les alliés involontaires de la jeune femme, et il est permis d'y voir là une condamnation camouflée des personnages mis en scène. Etude de mœurs ambigüe, peinture assez raccoleuse d'une génération pour qui le « no future » est une réalité, SF au rôle expiatoire, Liquid Sky c'est tout cela, fait avec un but parfois assez difficile à cerner, mais qui opère une certaine fascination par son étrange cocktail aux images somptueuses et au goût d'inédit.

Denis TREHIN

Photos de cette page : LIQUID SKY.
Ci-contre : L'ETOFFE DES HEROS.

SI J'AVAIS 1000 ANS

ET VOGUE LA TENDRESSE...

Réalisation et Scénario : Monique Enckel. Images : Etienne Szabo. Musique : Alan Stivell. Production : Babylone Films. Interprètes : Daniel Olbrychski, Marie Dubois, Jean Bouise, Dominique Pinon, Aïna Walle, Agnès Chateau, Max Doria. France 1984

« Trois histoires parallèles se superposent dans le film. L'île où se déroule cette histoire est frappée par une malédiction. Il y a mille ans, des pêcheurs ont refusé de livrer au Maître du village une femme condamnée à mourir. La légende dit qu'elle restera éternellement vivante sur la mer. Depuis, aux jours sombres de novembre, cinq chevaliers reviennent hanter l'île. Chaque fois, une femme périt noyée. Il y a vingt ans, une jeune femme s'est en effet noyée à la falaise sur l'île. Le mari, voyageur de commerce, revient un soir sur l'île, à la veille de la Toussaint. Il se recueille à la falaise, au cimetière, et cherche à retrouver ses souvenirs dans la lande et le château-fort où il logeait au moment de l'évènement tragique. En 1983, un matin peu avant la Toussaint, des chevaliers du Moyen âge surgissent et galopent dans la lande. Des pêcheurs découvrent une jeune femme presque noyée sur la grève. Un incendie éclate au château-fort, l'île semble secouée par un mal étrange. L'île est-elle vraiment maudite, comme le dit la légende? » (Synopsis).

Jean Cocteau, Georges Franju, Jean Rollin et... Monique Enckel. Ouais, sans aucun doute, nous pouvons célébrer la naissance d'un formidable auteur du cinoche poétique à caractère fantastique. Monique Enckel est, à l'évidence, une femme qui a de belles choses à dire, et qui le dit bien. Pétrie de sensibilité et de tendresse, d'humour et d'amour,

son œuvre cinématographique nous plonge avec un bonheur rarement égalé dans les racines de l'imaginaire ancestral.
Le film de Monique Enckel aborde deux thématiques confluentes et c'est bien évidemment de la fusion des deux idées motrices que naît cette indéfinissable impression de chaleur communicative. La première idée dépeint avec une extraordinaire beauté plastique, l'amour d'une terre, la Bretagne. Magnifiée par l'extraordinaire photographie d'Etienne Szabo (qui fait immédiatement penser aux travaux de Jean-François Robin sur **Lèvres de sang** et Bruno Nuytten sur « **Tchao Pantin** »), cette terre de légendes moyenâgeuses épouse la dimension d'un véritable personnage vivant. Ce ne sont que flux et reflux, jour lumineux et nuit scintillante, inspiration et expiration. Bref, bercée par l'attachante composition musicale de Alan Stivell, la terre bretonne respire sous les regards complices de la caméra de l'auteur. Malgré la lenteur apparente du déroulement des images, le film vit intensément un rythme obsédant et lancinant, ponctué en cela par les fugitives apparitions spectrales des chevaliers. Dès lors, l'incendie final du château demeure l'aboutissement logique d'une intrigue remarquablement construite. La deuxième Idée tombe proprement amoureuse de ses personnages. Monique Enckel, de par sa tendresse naturelle, imprime à ses comédiens une pureté teintée d'humour. Dominique Pinon, l'extraordinaire alcoolo de « **La Lune dans le Caniveau** », nous livre ici une composition d'une sensibilité à fleur de peau, Olbrychski imprime au film un caractère grave et angoissé et Marie Dubois, dont le sourire en demie teinte ferait craquer bien des romantiques, insuffle à son personnage une formidable naïveté amoureuse. Mais le moteur de l'œuvre reste malgré tout le génial Jean Bouise, Pierrot lunaire égaré sur la terre, dont une seule mimique vaut tous les plaisirs du monde. Bref, Monique Enckel éprouve autant de tendresse pour ses acteurs que Jean Rollin pour ses actrices, et croyez-moi, ce n'est pas peu dire...
« **Si j'avais 1000 ans** » reste un film indispensable, un peu perdu comme la merveilleuse jeune femme qui erre sur les landes, mais demeurera sans aucun doute une des plus belles créations fantastiques de ces années 80.

Pierre PATTIN

ENTRETIEN MONIQUE HENCKELL

– Comment est née l'idée de **Si j'avais 1000 ans ?**
– Si j'avais seulement fait le film j'aurais une réponse simple, mais j'ai écrit le scénario alors c'est plus compliqué. Disons que j'avais envie de quitter la ville ; à Paris, je ne voyais que des films se passant à Paris, ça me surprenait que personne n'ait l'idée de s'aventurer en dehors de la ville, et puis progressivement je me suis dit : pourquoi pas la Bretagne ? puisque c'est un lieu que je connais, j'ai moi-même des racines en Bretagne. Et après j'ai pensé : pourquoi pas une île ? Parce qu'une île on est loin de tout, on est un peu en retard sur le littoral. Je m'écartais le plus possible de la civilisation et du rythme de la ville. Ensuite, et en ce qui concerne le fantastique, je trouvais que les films étaient trop rationnels, j'avais envie d'aller plus loin.
– Il y a là-dedans une déclaration d'amour à la nature, non ?
Il existe un lien total entre le personnage principal, Guillaume, et la mer. C'est un gosse qui est né au bord de la mer et ne veut pas quitter l'île, qui tient à ses racines. La question du film est : Est-ce que les légendes intéressent encore les gens en 1984, est-ce que ça sert encore ?
– Le scénario de **Si j'avais 1000 ans** *a été primé à Avoriaz, avant sa réalisation en tant que film ; est-ce que d'une manière ou d'une autre, cela a aidé, financièrement parlant ?*
– Je crois que oui, les critiques ont été très sympathiques à Avoriaz. Il m'ont senti très motivée et je pense qu'ils étaient heureux de constater qu'il pouvait exister des scénarios français d'une certaine qualité.
– Et ce financement il s'est obtenu de quelle manière ? Quel était le budget du film ?
– Eh bien d'abord il y a l'avance sur recettes, qui est diabolique, il faut l'obtenir et ce n'est pas facile. A moins de trois millions la réalisation ne me paraissait pas possible. Nous avons obtenu deux millions d'avance sur recettes et le reste je l'ai trouvé en Bretagne. Ils nous ont également prêté des bureaux, une secrétaire, des éléments de décor, des costumes, etc. on nous a même prêté les chevaux sur place. Mais le complément d'argent a été fourni par le crédit agricole, Alan Stivell et moi nous étant chargés des diverses tractations.
– Cela sous-entend que vous aviez pensé à Alan Stivell dès le départ.
– Tout à fait, je peux dire que le film n'était pas concevable sans lui. J'ai eu la chance qu'il marche tout de suite, il a pensé que n'importe qui pouvait rendre un hommage poétique à la Bretagne et a été très touché par le projet.
– Pour revenir au sujet, vous êtes-vous inspirés de légendes bretonnes authentiques ?
– C'est très compliqué, ou je dis la vérité ou je mens (rires fournis...). En fait j'ai inventé l'histoire toute seule mais très étrangement, lorsque Stivell m'a donné un recueil des légendes les plus connues de l'univers celtique, j'ai découvert presque avec angoisse que cette histoire existait réellement. Ça m'a même fait peur parce que ça allait plus loin. Le film se déroule finalement, en tout, jours et nuits, en neuf. Stivell m'a expliqué que cette structure du neuf était complètement celtique. J'ai découvert aussi que j'avais traité toute ma légende autour de la nuit de la Toussaint, qui lest le 1er janvier pour les celtes, la nuit du Samain, et que c'est une nuit fantastique par définition puisque c'est la nuit où les morts et les vivants se rencontrent. Puis j'ai découvert que l'île c'était le lieu sacré par excellence, que le tonneau était une invention celte. Dans mon film le tonneau c'est l'objet de torture puisque c'est là qu'on enfermera la femme qui est condamnée à mort et qui sera lancée à la mer. J'ai touché à tout cela sans le savoir mais les bretons qui voient le film sont extrêmement touchés par ces hommages, involontaires en fait.
– Comment s'est déroulé le tournage ?
– Lorsqu'on n'a pas beaucoup d'argent et qu'on se trouve isolé, les conditions de tournage ne peuvent qu'être difficiles. On a commencé le 1er novembre, il faisait très froid, mais les gens de là-bas nous ont aidés, nous ont prêtés les chevaux, etc. Nous avons été plutôt des artisans, parce que sans argent c'est très dur, pour la lumière, les décors, la pluie.
– Il y a une scène absolument prodigieuse où le personnage principal essaie de téléphoner dans une cabine et voit apparaître sous la pluie les chevaliers, c'est la plus belle scène du film à mon avis.
– Oui, mais nous l'avons faite sous la flotte avec les pompiers, il s'agit d'effets fabriqués avec des bouts de ficelle mais qui fonctionnent quand même.
– Aviez-vous connaissance d'une série de films espagnols tournée dans les années soixante-dix qui avait comme personnages principaux des templiers revenant régulièrement assouvir leur soif de vengeance ?
– Non, je ne suis pas très cinéphile, j'ai vu beaucoup de films mais le cinéma fantastique je ne le connais pas plus que le reste. J'en vois de temps en temps. Pour moi **La nuit des morts-vivants**, par exemple, est quelque chose que j'adore, c'est un immense film. Ça a été une de mes première interrogations, je me suis dit pourquoi ce film n'est pas classé comme un très grand film, comme une œuvre de Polanski ? C'est là que j'ai compris que l'on faisait des catégories. Ceci dit, je n'ai pas été influencé spécialement par le cinéma fantastique.
– Vous dites que vous n'êtes pas trop attirée par le fantastique, mais, enfin bon, un premier film fantastique et puis il existe un second projet qui peut quand même se rattacher également au genre, non ?
– Je ne veux pas me sentir enfermée dans le genre fantastique. Pour moi le fantastique est quotidien et il s'agit plutôt d'un regard sur le monde et les choses qui nous entourent. Je ne pourrais pas écrire une histoire sociale, carrée, rationnelle, etc. Je sens que c'est évident pour moi de traiter des films où le fantastique a une dimension essentielle. Ce n'est pas un choix de ma part, c'est évident.
– Quel est le sujet du prochain film ?
– C'est une comédie d'humour noir fantastique. En quelques mots disons que les locataires de tout un immeuble meurent ou disparaissent l'un après l'autre et l'immeuble s'écroule. Déjà, il n'y a plus de personnages et plus de décors, le film est compromis... Et puis les alentours ne sont pas plus agréables puisque ce sont d'immenses chantiers de démolition hantés par des tribus de gosses affamés. Interviennent là-dedans un comique et puis tout un aspect politique qu'il n'y a pas généralement dans le cinéma fantastique, disons assez anachiste. C'est un sujet auquel je tiens énormément et que je ferai envers et contre tout.
– On peut parler du casting de **Si j'avais 1000 ans,** *particulièrement de Daniel Olbrychsky, cet acteur polonais, qui est tout à fait excellent ?*
– J'avais présenté le scénario à plusieurs comédiens, et déjà à Gérard Depardieu qui avait dit oui et qui m'a aidé pendant six mois à tenter de monter mon film, mais nous n'avons pas trouvé les fonds et il n'y a pas eu de suites. Lorsque j'ai trouvé de l'argent il n'était plus libre et j'ai contacté d'autres personnes. Daniel Olbrychsky a répondu tout de suite : « Oui, je suis partant, à n'importe quelles conditions ». Jean Bouise a été immédiatement d'accord, c'est quelqu'un qui soutient tout ce qui se fait et qui adore le fantastique. J'aime aussi tout particulièrement Dominique Pinon, qui joue dans les films de Beineix. D'ailleurs nous avons un contrat amical entre nous et je ne tourne plus rien sans lui. Il y a aussi Marie Dubois qui a accepté de camper une paysanne bretonne et qui est extraordinaire.
– Quand pourrons-nous voir le film et qui va le distribuer ?
– La Gaumont a demandé à le voir, la Fox aussi, mais pour l'instant je viens d'apprendre qu'il a été pré-sélectionné pour le festival de Venise et c'est quelque chose dont je n'aurais jamais osé rêver. Mais en principe il devrait sortir cet été sur nos écrans.

Entretien : Alain Petit et Jean-Pierre Putters





LE FILM DÉCRYPTÉ

FRIDAY THE 13TH - The Final Chapter



Tom Savini prépare ses effets sur une future victime !

Dans de nombreuses villes des Etats-Unis (dont New York et Los Angeles) les changements de programme des cinémas ne s'effectuent pas le mercredi, comme chez nous, mais le vendredi. Et évidemment il fallait bien qu'un 13 du mois tombe un jour sur un vendredi. Imaginons maintenant un producteur moyennement scrupuleux qui voit arriver un vendredi 13 avril. N'est-ce pas la date rêvée pour le premier jour de sortie d'un psycho-killer movie?

Surtout si le titre de ce dernier fait aussi peu discrètement allusion à une date maléfique. La tentation est trop forte.

Et le dit-producteur, de mettre en chantier un **Vendredi 13 n° 4** malgré les conseils avisés de notre rédacteur en chef bien-aimé (Cf Mad Movies n° 26 page 35). Mais problème! A la fin du numéro 3 Jason est bel et bien mort, si on oublie le twist foireux de la fin. En vérité il est mort depuis le 1er, si ce n'est avant, et conséquemment on aurait tort de se gêner pour le ressusciter une quatrième fois. En fait le véritable problème est l'intérêt d'une telle entreprise, comme le posait si brillamment notre rédac-chef bien-aimé. Excluons du débat l'intérêt pécuniaire bien entendu. Et bien, il me coûte de le dire, le jugement percutant de notre Red bien-aimé a failli. Car l'intérêt existe.

Il faut comprendre que **Vendredi 13** c'est comme une tarte au citron. Si c'est bon il n'y a pas de raisons pour qu'on n'en fasse pas une autre. On peut même la meringuer comme pour lui donner du relief. Et, dans ces conditions, à quoi cela sert-il de lui donner un autre nom? C'est toujours le même produit.

Quelle est la différence entre **Carnage** et **Vendredi 13**, entre **Massacres à la Saint Valentin** et **Cauchemars à Daytona Beach**? Aucune. A tel niveau esthétique, si tant est que l'esthétisme ait encore sont mot à dire, il est inutile de changer de titre. Et il se trouve qu'aux USA (je soupçonne d'ailleurs quelques français d'y prendre goût) beaucoup de gens trouvent ça bon. D'accord ce sont des gamins, ou des adultes un peu simples, mais après tout ils ont bien le droit de s'amuser, eux aussi.

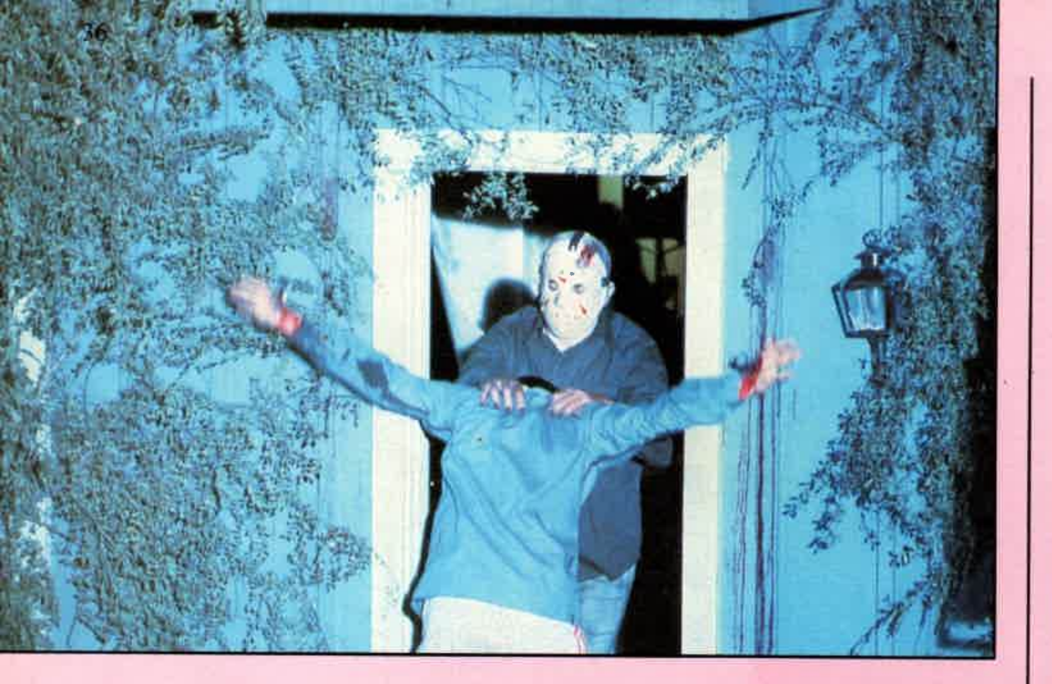
Et, trêve de plaisanteries, je peux vous assurer que la moyenne d'âge des spectateurs américains de **Vendredi 13** est au delà de l'imagination la plus perverse. Le film est classé R (Restricted). c'est-à-dire que les moins de 17 ans sont priés d'être accompagnés d'un adulte. Eh bien, believe it or not, j'ai vu le film dans une salle dont l'âge des spectateurs allait de 7 à 15 ans. Vous pouvez imaginer comment, quand vous êtes le seul adulte à ne pas être accompagné par un enfant, vous pouvez avoir l'air ridicule. Jusqu'à quel degré d'humiliation les journalistes de MM n'iront-ils pas pour divertir leur lectorat? En tout cas, c'est ainsi : aux USA tonton Disney a été remplacé par Lucas, Spielberg et Jason.

A bien réfléchir il doit même être plus intéressant (plus profitable) de sortir un film sous le titre de **Vendredi 13 n° x** que sous un autre titre. Car, comme disent les sorciers du marketing, le produit est ciblé et il est préférable de faire comprendre au public potentiel ce à quoi il a affaire. Pour reprendre notre allégorie culinaire, qui aurait envie de goûter une quiche limoneuse? Rien de moins suspect qu'une bonne vieille tarte au citron.

Il est intéressant de constater que l'audience des 10 - 20 ans de **Vendredi 13** est la même que celle à laquelle s'adresse maintenant une bonne partie de la production américaine.

C'est bien connu, les jeunes sont ceux qui vont le plus au cinéma et les créateurs d'aujourd'hui orientent leurs productions en conséquence. Or, quand on pourrait s'attendre à ce que les films paraissent sortis du même moule, il n'en est rien. De l'émerveillement magique de **Gremlins**, à la science fictionnalisation des nouveaux comiques de **Ghostbusters** en passant par la parodie d'aventure d'**Indiana Jones and the temple of doom**, par la fantaisie romantique de **Splash** ou par le ravalement de façade des vieilles séries TV à la **Star Trek**, on trouve, dans la production, un choix varié dont les





seules constantes semblent être point trop de réflexion et une certaine dose de fantastique. **Vendredi 13 n° 4** n'échappe pas à la règle.

C'est même conçu pour passer à la TV sans avoir à subir trop de coupures. La seule scène qui finira probablement entre deux lames de ciseaux est celle où un crâne, qui vient de se voir décoré d'une machette, glisse le long de la lame tranchante du dit-outil jusqu'à s'ouvrir en deux.

Accessoirement les pires cauchemars concernant la vision du film, ce ne sont pas les exactions de notre débile préféré mais les manifestations des spectateurs qui fument, sifflotent, crunchent des pop-corns (il paraît que cette activité vulgaire et irrespectueuse arrive en France; au secours!) ou encore éructent des « Oh God! », « Ah! », « Aaaaaah! » et « argh! ». Ça va bien si vous avez les mêmes phobies que vos voisins et si vous restez à l'unisson. Mais ça devient franchement pénible quand une scène « croustillante » extirpe un râle sauvage du dit-voisin alors qu'elle vous laisse complètement froid.

On aura compris que **Vendredi 13** est plus une affaire sociologique qu'un morceau de cinématographie. **Vendredi 13 - 3 D** a par exemple provoqué une véritable émeute, avec intervention de la riot police, à New York le soir de sa sortie. C'est un culte, une complicité, une inside joke (sauf que c'est moyennement marrant).

A part ça c'est bien filmé. Joseph Zito a déjà fait ses armes sur **The prowler**, connu également sous le titre de **Rosemary's killer**. Le directeur de la photographie connaît son boulot. Les effets spéciaux de maquillage (discrets mais nombreux) ont été supervisés par Tom Savini qui, apparamment, a besoin de nourir sa famille. Et Harry Manfredini continue à pomper les violons de **Psychose** (Cf **De si gentils petits... monstres**).
Le film a deux débuts (est-ce que ça peut exister ça, deux débuts?) les scénaristes n'ayant pas dû savoir se décider. Avant le générique on a droit à une rétrospective des **Vendredi 13** 1, 2 et 3, puis après le générique on



reprend là où **Vendredi 13 - 3 D (Meurtres en trois dimensions)** s'est arrêté : la police arrive au camp de Crystal Lake pour ramasser les corps, dont bien entendu, celui de Jason.

Le pauvre vieux est emmené en dépôt à l'hôpital où personne ne s'occupe de lui. Ah les effrontés!! Il se retrouve donc sur une table roulante, dans le noir, quasiment à l'abandon quand, soudain, un couple d'infirmiers, en quête d'un coin tranquille pour réviser ses leçons d'anatomie, vient lui tenir compagnie. Il ne lui en faut pas plus pour ressusciter et recommencer une série d'exactions qui, comme par hasard, font l'objet des 90 minutes et 12 meurtres qui s'ensuivent. Il n'a d'ailleurs pas perdu la main (pas encore!) puisqu'il commence en coupant la gorge de l'infirmier avec une scie à métaux (le genre d'instruments qui pullulent dans les hôpitaux) puis en faisant exécuter à la tête de l'heureux élu un demi-tour droite. De quoi s'échauffer avant de reprendre le chemin du camp de Crystal Lake où, coïncidentellement, une bande de jeunes vient s'installer. C'est quand même marrant, on ne penserait pas à y mettre un commando de marines. Il s'agit toujours d'adolescents impuissants dont les seuls talents sont draguer et fumer un pétard. On aurait envie de dire que ces gens-là ont un rôle un peu court, mais ce serait oublier qu'avec ce genre de film on a un rôle intéressant quand on passe à la casserole. Même que, d'après le dossier de presse, la vedette du film est celle que Jason met 15 minutes à tuer (du moins essaye-t-il) au lieu de la 1 minute 15 standard. Il est tout de même curieux que notre increvable psycho-killer ait toujours autant de facilités à éliminer sa première douzaine puis, quand vient le dernier morceau, soit obligé de courir après pendant 1/4 d'heure.



Arrive alors le seul moment intéressant du film, qui, rappelons-le, s'intitule **The final chapter**. Ne nous y trompons pas : il s'agit peut-être du tombé de rideau (ou de masque) pour Jason mais les scénaristes, probablement énervés d'avoir eu à chercher un moyen de le ressusciter (sans le trouver d'ailleurs), se sont arrangés pour permettre une suite, que dis-je, des suites faciles. Et il faut reconnaître que c'est relativement bien planté quoique c'eut pû être encore plus subtil. Ça rappelle un peu le bouclage de boucle de **Psycho 2**.

Ne dévoilons pas le truc. Vous saurez toutefois que la porte est ouverte aux n°s 5, 6, 7... Vous pouvez envoyer vos propositions de titre à Paramount, c'est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir.

Jason fait des études peut-être?

Yves-Marie LE BESCOND

Scénario : Barney Cohen. Musique : Harry Manfredini. Histoire originale : Bruce Hidemi Sakow. Production : Frank Mancuso Jr. Mise en scène : Joseph Zito.
Kimberley Beck (Trish), Corey Feldman (Tommy), Erich Anderson (Rob), Peter Barton (Doug), Barbara Howard (Sara), Crispin Glover (Jimmy), Lawrence Monoson (Ted), Camilla et Carey More (jumelles), Ted White (Jason).
Un film Paramount, 1984 (U.S.A.).



L'HEROÏC-FANTASY

Imaginez un monde, une civilisation intemporelle située quelque part dans le temps, une planète qui pourrait être la terre avant l'arrivée de l'homme ou postérieur à sa disparition... Imaginez encore de vaillants guerriers brandissant des épées alourdies par de multiples interprétations symboliques, de bons magiciens et des sorciers ricanants, des créatures hideuses mi-hommes mi-serpents... Imaginez encore le bien, le mal, des démons, des merveilles... Maintenant, mêlez au hasard tous ces éléments. Après la fin du monde, sur terre, il y a des millénaires, ailleurs dans le cosmos... : peu importe si ces associations paraissent anachroniques ou déplacées, peu importe si cela transgresse les lois de la logique. Sur cet incroyable imbroglio temporel, brodez à loisir des histoires de souverains déchus sur le retour, de vengeances prophétiques, d'êtres maléfiques, en prenant bien soin de schématiser à l'extrême l'éternel antagonisme bien-mal. Surtout ne vous souciez pas de sagesse dans le déroulement du récit, encore moins de vérité historique. Et voilà, vous avez découvert le genre cinématographique idéal, celui où l'on peut tout se permettre, celui où l'aventure et le fantastique se confondent : l'héroïc-fantasy, une autre quatrième dimension carrefour de l'espace et du temps dont le cinéma ne s'empara qu'au début des années quatre-vingts, seulement bien après la littérature. Il est vrai que des noms aussi illustres que ceux de Robert Howard, Clark Ashton Smith et J.R.R. Tolkien l'avaient déjà propulsé au pinacle des best-sellers. Illustrateurs bien connus, Frazetta, Boris et Richard Corben ont pour leur part largement contribué à la popularité du genfe. Restait le cinéma...

Avant « Conan », les origines

S'il fallait trouver des origines à la vogue actuelle des films d'héroïc-fantasy, il faudrait remonter jusqu'en 1924 époque à laquelle Fritz Lang tourna en Allemagne **Les Niebelungen (Die Niebelungen),** inspiré de la légende de Siegfried. Déjà dans ce classique du cinéma muet, on retrouve ce qui allait devenir la composante majeure de la mythologie du genre : l'épée magique qui tuera le dragon. D'autres versions du film furent tournées par la suite, celle du cinéaste teuton Harald Reinl **la vengeance de Siegfried (Die Niebelungen – 1967)** demeure de loin la meilleure. Puis vint en 1961 **l'épée enchantée (The magic sword)** de Bert I Gordon dont l'action se situe au moyen-âge. Nanti d'une épée enchantée qui ramènera à la vie des chevaliers morts depuis des siècles, le jeune héros devra pour libérer sa Tendre et Chère prisonnière d'un sorcier (Basil Rathbone) affronter un ogre géant, une femme-vampire, un dragon à deux têtes et quelques autres maléfices. Film de chevalerie dans la grande tradition hollywoodienne et fantastique se complètent merveilleusement dans cette œuvre réputée être la meilleure de son auteur, par ailleurs spécialiste des effets-spéciaux. De la même manière, les peplums italiens des années soixante mirent côte à côte le demi-dieu Hercule, Maciste et des créatures monstreuses (cyclope, minotaure) dans des productions aussi fameuses que **Hercule à la conquête de l'Atlantide** (1961-Vittorio Cottafavi) et **Hercule contre les vampires** (1961 – Mario Bava)...

Plus près de nous, **le cercle de fer (The silent flute)** réalisé en 1978 par Richard Moore fusionne film de kung-fu, fan-





méchant Sauron de Mordor et de gentils elfes, les hobbits, dans la quête d'un anneau magique et corrupteur.
Malgré une certaine confusion dans la progression dramatique, des longueurs intempestives, le film recèle suffisamment de points positifs (dont les flamboyantes séquences d'assaut de la forteresse) pour faire figure de chef-d'œuvre comparé à **Tygra, la glace et le feu, (Fire and Ice,** 1982) toujours signé Ralph Bakshi, qui accumule les bavures : graphisme sommaire, péripéties répétitives, emploi trop systématique du rotoscope... Le dernier sketch du très éclectique **Métal hurlant (Heavy metal,** 1980) de Gérald Potterton est infiniment meilleur à tous les niveaux y compris celui de l'animation. En une vingtaine de minutes, un univers irréaliste y est décrit à travers la lutte que mène Taarna, ultime guerrière d'une race éteinte contre le Loch Narch, entité diabolique représentation même du mal. Rapide, beau, violent, bénéficiant d'une partition musicale envoûtante, ce véritable film dans le film aurait mérité à lui seul l'ampleur et la durée d'un long-métrage.
D'origine britannique, **Hawk the slayer** (1980) de Terry Marcel ne peut prétendre à la même réussite. Fauché, le film se déroule dans un décor unique où le bon Hawk lutte contre son perfide frère Voltan (Jack Palance) tout de noir vêtu. Aidé d'un arc et d'une épée, tous deux magiques, de quelques pittoresques compagnons, il viendra finalement à bout de son ténébreux parent. A l'origine, **Hawk the slayer** devait être le premier épisode d'une saga d'heroïc-fantasy dont **Hawk the hunter** aurait constitué le second volet. Vu le ratage manifeste de cet opus one, ses auteurs n'ont pas persévéré. Distribué en salles partout en Europe, **L'archer et la sorcière (The archer and the sorceress,** 1980) de Nicholas Corea est en fait un téléfilm américain guère plus fortuné que **Hawk the slayer.** Vingt figurants, dix chevaux, des effets-spéciaux économiques (tremblement de l'image, filtre rouge...), des masques caoutchouteux (hommes-serpents)... : voilà pour les moyens matériels mis en œuvre. Les talents déployés sont du même niveau : un scénario rachitique (Le jeune prince Toran injustement accusé du meurtre de son père



En haut : LES NIEBELUNGEN (F. Lang). Au dessous : CONAN. Ci-dessus : L'EPEE ENCHANTEE. Ci-contre et ci-dessous : DRAGONSLAYER.

tastique et aventures pour alimenter les péripéties d'un scénario qui narre la quête initiatique de Cord (David Carradine) à la recherche du livre renfermant le secret de la sagesse. Il devra afin de se l'approprier combattre le roi des hommes-singes ; des hommes-panthères ; Changsha, le seigneur du désert.

Les sorciers de la guerre (Wizards, 1977) dessin-animé de Ralph Bakshi décrit l'affrontement trois mille ans après un conflit nucléaire de deux frères, le premier, Avatar, personnifie le bien, l'autre, Blackwolf un mutant hideux, le mal. Dans le but de conquérir le pouvoir ce dernier utilisera une arme redoutable : un projecteur qui diffuse des bandes d'actualité du troisième reich !. Baroque, délirant, cauchemardesque et féérique, **Les sorciers de la guerre** est une réussite éclatante du cinéma d'animation. Du même Ralph Bakshi **Le seigneur des anneaux (Lord of the rings,** 1979) adapté du célèbre roman de J.R.R. Tolkien ne renouvelle pas, loin s'en faut, la performance artistique du précédent film. En bref, ce dessin-animé fleuve de plus de deux heures conte la rivalité entre le



et patati... et patata...), une mise-en-scène molle et impersonnelle... Un (télé)film qui se contente de peu pour un piètre résultat.

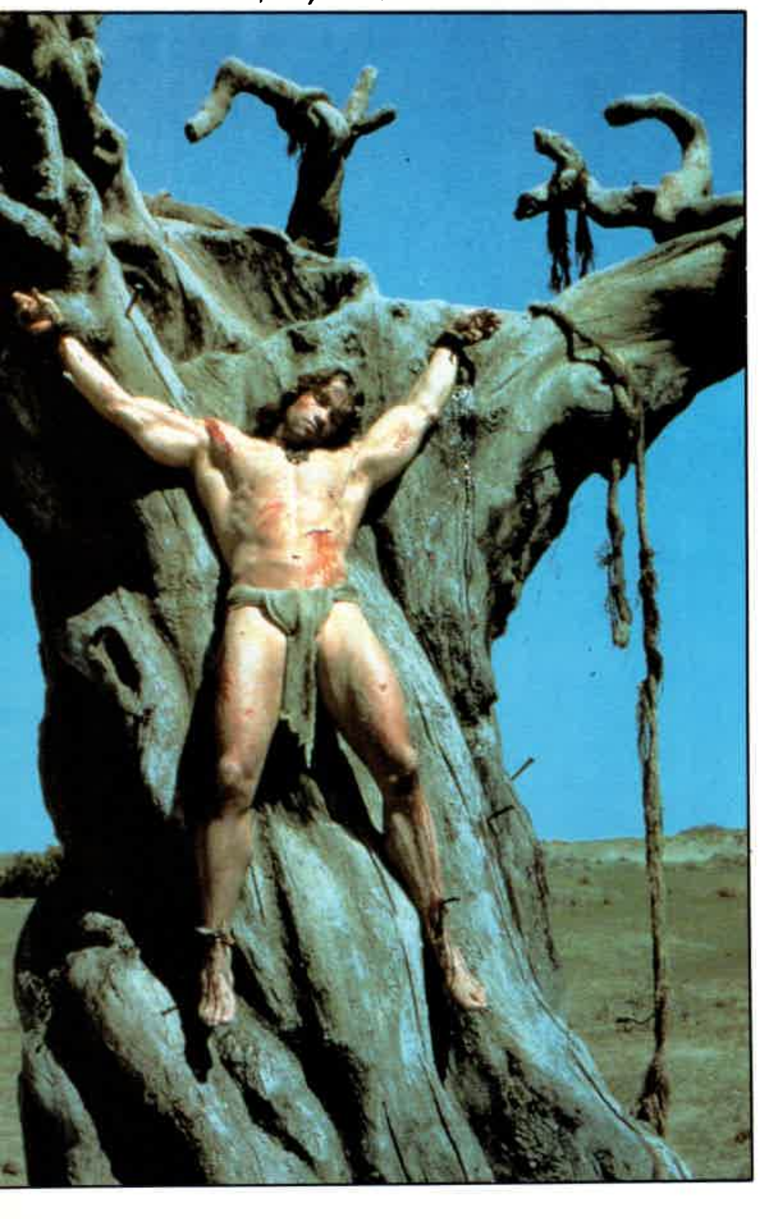
CONAN & Cie

Douze mille ans avant notre ère, le jeune conan est réduit à l'esclavage après le massacre des siens par le redoutable Thulsa Doom, grand prête du culte du serpent. Le désir de vengeance poursuivra le captif par-delà les ans.

Ce **Conan le barbare (Conan the barbarian)** s'était fait attendre. On espérait une épopée grandiose, haute en couleurs, bourrée de scènes d'action inédites. En un mot, un film barbare ! Autant dire que la déception fut amère pour certains inconditionnels des bouquins d'Howard, et surtout pour les lecteurs des bandes-dessinées ayant familiarisé le personnage. Hormis une première demi-heure conforme à l'attente, aucun souffle épique ne vient parcourir cette imposante production détournée de ses visées spectaculaires par un John Milius qui déclare s'être désintéressé de l'aspect purement fantastique du film pour se consacrer pleinement à un discours nietzchéen latent (apologie des gros bras, symbolique de l'épée). Seuls les décors de Ron Cobb et la musique de Basil Poledouris revigorent quelque peu ce pensum un rien laborieux. **Conan 2 the destroyer** (ex-**Conan the king of thieves)** mis en scène par Richard Fleischer toujours sous la férule de Dino De Laurentiis devrait se montrer plus conforme à nos aspirations.

L'épée sauvage (The sword and the sorceress, 1982) est thématiquement moins ambitieux mais infiniment plus réjouissant. Se déroulant à une époque incertaine qui emprunte ça et là des parcelles de décors, cette œuvre pertétue dans un cadre à peine rénové la traditionnelle histoire du souverain dépossédé, du félon usurpateur, du beau héros... Viennent se greffer sur ces archétypes de toujours, des composants moins conventionnels : Xusia, le sorcier, une épée pourvue de trois lames éjectables et des scènes quasiment horrifiques ! Compensant par un rythme vif et quelques éllipses un manque de moyens, le réalisateur, Albert Puyn privilégie l'humour et l'aventure sans autre alibi que de faire du cinéma pour le spectacle. Il a parfaitement réussi. Malgré les beaux scores de **L'épée sauvage** au box-office, sa suite **Tales of the ancient empire** n'a pas dépassé le stade de projet.





De haut en bas : le sorcier de L'EPEE SAUVAGE, CONAN LE BARBARE, Tanya Roberts dans DAR L'INVINCIBLE.

Dar l'invincible (The beastmaster, 1982) de Don **Phantasm** Coscarelli s'inscrit dans la même veine, aventure et humour basés sur un scénario poussiéreux (La vengeance d'un jeune guerrier, Dar, doué de pouvoirs surnaturels, il communique avec les animaux, dont les proches ont été exterminés...). Des femmes aux corps superbes et aux visages repoussants, des vampires aux physiques embryonnaires sont quelques-unes des créatures monstrueuses qui peuplent le monde de Dar dans lequel on peut déceler des emprunts décoratifs au **Conan** de Milius. **Dar l'invincible** n'est pas un plagiat pour autant, allez chercher par exemple une séquence finale comparable dans la production De Laurentiis. Là où Milius déçoit, Coscarelli étonne. En matière de grand spectacle, les scènes ultimes de bataille dans les flammes d'où se détachent les silhouettes de cavaliers resteront pour longtemps inscrites dans les annales du genre.

Paradoxalement, la coproduction hispano-américaine **Hundra** (1983) de Matt Cimber débute comme **Dar l'invincible** se terminait, par un superbe morceau d'anthologie. Le reste du film s'égare dans les méandres d'un humour épais à la Trinita. De plus, pour bien gâcher les choses, aucune touche fantastique ne vient pimenter un scénario reprenant une fois de plus un itinéraire vengeresque. Fait à signaler, c'est pour une fois une femme qui tient le haut de l'affiche (laurene Landon très à l'aise dans les combats mais nettement moins convaincante lorsqu'elle se met à parler). **Krull** (1983) de Peter Yates, en comparaison, paraît insuffler au genre un sang neuf en se réclamant ouvertement film de science-fiction.

Planète lointaine, Krull voit se poser sur son sol une forteresse organique renfermant des créatures entièrement dévouées à la cause du mal. Un petit groupe de résistants commandé par le prince Coldwynn défiera les envahisseurs. A la fois film de chevalerie et de science-fiction **Krull** a les moyens de concrétiser à l'écran de fastueux décors (celui des marais en particulier), des effets-spéciaux parfois étonnants (ah cette gigantesque araignée de cristal !). Même si le rythme est le plus souvent déficiant, le spectacle demeure constamment de qualité, les millions de dollars investis n'y étant pas pour rien on s'en doute !

Dark crystal (1982) ne saurait se contenter d'être simplement un spectacle de qualité puisqu'il est avec **Excalibur** le meilleur film d'heroïc-fantasy à ce jour. Mieux qu'un livre illustré de belles images, ce chef-d'œuvre signé par les créateurs du Muppet Show, Jim Henson et Frank Oz, est un véritable enchantement, dépassant de loin le cadre du film de marionnettes (de taille humaine toutefois). Rien dans **Dark crystal** n'a été vu à l'écran auparavant que ce soit les décors, costumes, aspects des











De haut en bas : EXCALIBUR, KRULL et L'ARCHER ET LA SORCIERE.

protagonistes, d'ailleurs entièrement conçus par les auteurs et quelques autres techniciens de génie. Il en résulte un dépaysement complet, incomparable. Au-delà de cette réussite esthétique **Dark crystal** parvient à transcender l'apanage de l'heroïc-fantasy et du fantastique en général : le manichéisme. Symboles du mal, les perfides Skekses ne sont en effet que la face négative d'une entité dont les Mystiques constituent la face positive. Finalement Skekses et Mystiques se confrondront pour former un être commun, humain en quelque sorte. Ce message correspond curieusement à celui émis dans **La forteresse noire (The keep)** de Michaël Mann où il est repris point par point. **The warrior and the sorceress** (1983) de John Broderick n'a tiré aucune leçon humaniste de **Dark crystal.** Venant de nulle part, le héros du film (David Carradine) entretient la rivalité entre deux clans se disputant la possession d'un point d'eau. Un pied dans chaque camp, il récolte de part et d'autre des sommes rondelettes... à la manière de Clint Eastwood dans **Pour une poignée de dollars** dont **The warrior and the sorceress** est l'inattendu remake. Hormis cette transposition qui se permet de citer Sergio Leone à diverses reprises (le passage à tabac, David Carradine émergeant de la fumée...), le film se différencie des autres œuvres d'heroïc-fantasy par l'incursion massive de l'érotisme dans le genre. On aperçoit ainsi une danseuse pourvue de quatre seins et l'héroïne se ballade quasiment nue durant tout le film pour le plus grand plaisir des érotomanes. **Deathstalker** (1983) de John Watson ne semble guère avare en nudités également. Dans cette production Roger Corman, un vaillant guerrier cherche à réunir trois objets magiques qui lui assureront l'invicibilité face à l'infâme sorcier Munkar menaçant de faire main basse sur le royaume de Tulak. Egalement produit par la New World de Roger Corman **Sorceress** (1982) de Jack Hill supplante **Hundra** en matière de féminisme puisque les principales protagonistes sont deux sœurs jumelles ! Assassin de son épouse, leur sorcier de père subira un juste courroux. Des hommes-singes et des zombies hantant les catacombes constituent la faune fantastique du film.

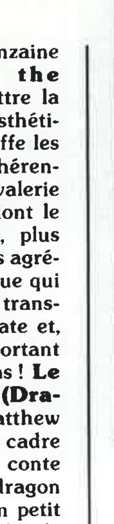
Vengeance, créatures démoniaques, usurpation de pouvoir, épée magique, sorcier, manichéisme... on a vite fait le tour des archétypes resservis d'un film à l'autre. Pour un genre se voulant ouvert à tous les délires, l'heroïc-fantasy se montre bien sage, condamnée qu'elle est à exploiter des sources d'inspiration loin d'être originales. Reste les variantes !

Excalibur & Cie

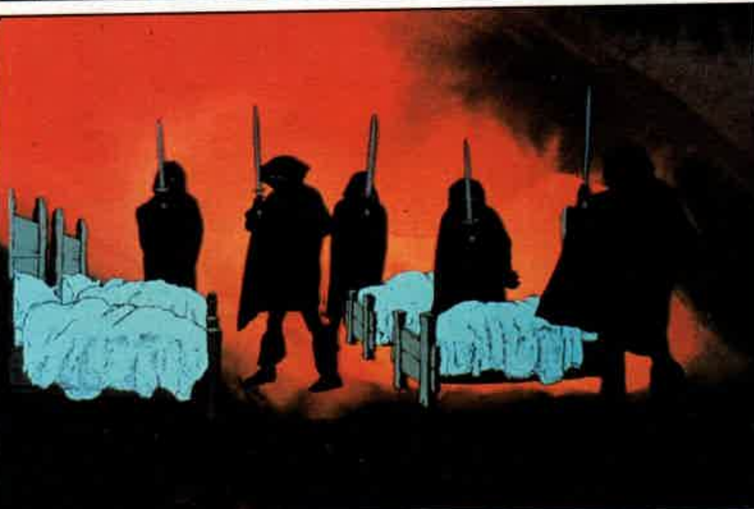
Excalibur l'épée magique, le roi Arthur, Merlin l'enchanteur, la quête du Saint Graal, les chevaliers de la Table Ronde... La légende est célèbre , d'une grande richesse, chacun de ses personnages pouvant à lui seul fournir matière à approvisionner de nombreux scénarios. Rien d'étonnant donc à ce que cet **Excalibur** (1981) de John Boorman foisonne ainsi de possibilités propres à inspirer d'autres cinéastes. Par le passé, Richard Thorpe **Les chevaliers de la table Ronde,** Robert Bresson **Lancelot du Lac,** Eric Rohmer **Perceval le Galois** sur le mode réaliste et Walt Disney **Merlin l'Enchanteur,** les Monty Python **Sacré Graal** sur un ton plus fantaisiste avaient partiellement adapté à l'écran le mythe. A l'instar de ses prédécesseurs, John Boorman opte sans équivoque pour le merveilleux, le légendaire, laissant volontairement dans l'ombre la période historique décrite qui, contrairement à celle de **Conan** et ses descendants se déroulant à une période historique décrite qui, contrairement à celle de **Conan** et ses descendants se déroulant à une période hypothétique, s'ancre dans un moyen-âge incertain où magie, envoûtement font autant partie du folklore que les joutes et les guerres seigneuriales. Dans cet environnement propice, en de superbes images sublimées par des emprunts musicaux à Carl Off et Richard Wagner, John Boorman cristallise des affronte-

ments épiques sur fond de soleil couchant dans lesquels un sang vermeille souille de rutilantes armures. De telles scènes sont légion dans **Excalibur :** une main surgissant des flots pour saisir une épée, la découverte de l'arbre où sont pendus des dizaines de cadavres... et les apparitions de Merlin à la fois témoin et pivot essentiel d'une histoire qui est aussi une fable sur le pouvoir. **Merlin and the sword** (1983) de Clive Donner reprend quelques uns des épisodes de la légende du roi Arthur (Malcolm McDowell dans le rôle) et des chevaliers de la Table Ronde et y introduit une jeune femme contemporaine du vingtième siècle égarée dans le temps.

Sword of the valiant (1982) de Stephen Weeks se rattache à ce courant historico-mythologique. Preux chevaliers, gentes dames et éléments surnaturels se cotoient sans heurt. Jeune page, Gauvin (l'ex-Tarzan Miles O'Keefe) défie le Chevalier Vert (Sean Connery !) qui, en retour, le fait sacrer chevalier et lui soumet une énigme qu'il a une année pour résoudre. A travers une contrée magique, Gauvin cherchera la réponse et découvrira l'amour en la personne de la française Cyrielle Claire. Remake du très onirique film que le même Stephen Weeks réalisa il y a une quinzaine d'année, **Sword of the valiant** respecte à la lettre la leçon de **Excalibur.** Esthétiquement beau, le film étoffe les habituelles aventures inhérentes aux œuvres de chevalerie d'un voyage initiatique dont le héros sortira plus sage, plus fort... Quelques trouvailles agrémentent le récit : une bague qui rend invisible, une femme transformée en crapaud écarlate et, bien sûr, Sean Connery portant sa propre tête sous le bras ! **Le dragon du lac de feu (Dragonslayer,** 1981) de Matthew Robbins perpétue dans un cadre plus médiéval et rude le conte pour enfants qui voit un dragon mettre à feu et à sang un petit royaume. Seule l'offrande de quelques vierges peut calmer la fureur du monstre. Galen, bénéficiaire des pouvoirs surnaturels de Ulrich, combattra Vermithrax, le dragon volant et cracheur de feu. Produit par les studios Disney qui semblent ici avoir abandonné ce sui a fait leur image de marque (sucrerie et bons sentiments), **Le dragon du lac de feu** s'avère plus réaliste que **Excalibur** dans la description d'une époque nébuleuse, ce qui n'empêche pas le film d'être remarquablement photographié. Autre qualité de cette œuvre mésestimée : les effets-spéciaux. Le dragon Vermithrax est certainement le monstre le mieux animé de toute l'histoire du cinéma et se trouve même être aussi plausible que n'importe quel autre animal vu sur un écran ! Malgré cet atout de taille le film n'a pas eu le retentissement qu'il méritait.







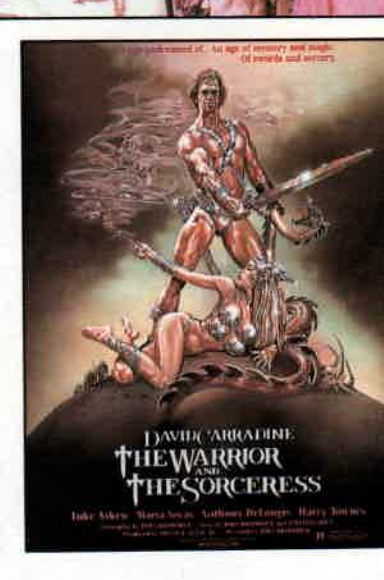


De haut en bas : THE DARK CRYSTAL, LE CHOIX DES SEIGNEURS, LE SEIGNEUR DES ANNEAUX.



Héroïc-Italy

Un gros succès populaire entraîne toujours dans son sillage bon nombre d'œuvres visant à exploiter le filon jusqu'au ras-le-bol du public. Ainsi vit-on après le tabac que **Conan le barbare** fit dans le monde entier proliférer sur les écrans de pâles contrefaçons originaires d'Italie. Tournées dans des décors fleurant bon les parcs naturels du nord de la péninsule avec des budgets étriqués, ces productions ne tiennent que rarement les promesses d'affiches somptueuses. La pire de toutes est certainement **Thor le guerrier (Thor il conquistadore,** 1982) signé Anthony Richmond (alias Teodoro Ricci), nul à en être pitoyable. Imaginez ce que **Conan** aurait été sans budget, sans metteur-en-scène digne de ce nom, sans acteur (bien que Arnold Schwazenegger déjà...) et vous aurez une idée on ne peut plus nette de l'étendu des dégâts. Les deux Ator de David Hills (alias Joe d'Amato), **Ator the fighting eagle** et **Ator the invincible,** repiquent avec soin ce qui a déjà été fait dans le genre **(Conan...)** mais demeurent relativement honorables sauvés qu'ils sont par le savoir-faire bien rodé de leur auteur, capable de se tirer sans honte des pires conditions de travail (Budget et temps de tournage minimum). Par contre dans le rôle d'Ator, Miles O'Keefe est passablement insignifiant. **Gunan, king of the barbarians** (devenu à la suite d'un procès **The invincible barbarian,** on comprend pourquoi) de Frank Shannon (Franco Prosperi en vérité) œuvre également dans le plagiat (avec un titre pareil, on ne peut quant même demander quelque chose d'original !) A signaler toutefois que les éléments fantastiques obligatoires y brillent... par leur absence (fait sans doute occasionné par un manque d'argent). Comme le premier Ator, **Gunan...** a connu une suite, histoire d'amortir les coûts de production. **Sangraal (The sword of the barbarians** (1982) et **The throne of fire** (1982), tous deux de Michaël E. Lemick (en réalité Michele Massimo Tarentini spécialiste des comédies style **La toubib du régiment** ne semblent guère émerger du lot. **Conquest** (1982) de Lucio Fulci n'est pas un bon film à proprement parler. En dépit d'une photographie laide et d'une mise-en-scène bâclée, il intéresse par son atmosphère malsaine bien éloignée du ton souvent badin des bandes de gabarit identique. Des zom-







Haut : DRAGONSLAYER. Dessous : THE DEATHSTALKER, à droite : Barbi Benton. Page précédente : WIZARDS (haut), LE SEIGNEUR DES ANNEAUX (bas).

bies, une femme déchirée en deux, des cendres humaines répandues sur un corps,... Le film d'horreur n'est pas loin. De plus **Conquest** ne plagie pas **Conan,** les scénaristes reprennent la trame qui voit un étranger venant de nulle part rétablir bon ordre dans une contrée soumise aux débordements d'un tyran. **Le choix des seigneurs (Hearts in amor,** 1983) de Giacomo Battiato est trop décousu, trop incohérent pour démarquer qui que ce soit. Inspiré du poème « Orlando furioso » de Ludovico Ariosto, cette production ambitieuse joliment mise en images divise en tableaux plus ou moins réussis une guerre entre Maures et Chrétiens réduite à quelques duels où s'affrontent, bardés de luisantes armures, de jeunes chevaliers aux machoires carrés. Un rien de fantastique en la personne d'un magicien altlante, également promu comparse comique, un soupçon d'érotisme frelaté (Tanya Roberts oblige !), beaucoup de fracas d'armes et finalement un double mariage... Les ingrédients du **Choix des seigneurs** n'ont rien de désagréable à vrai dire mais pour une production se situant dans la lignée de **Excalibur,** ils semblent bien vains, soutenus qu'ils sont par un discours à la limite du feuilleton pour midinettes.



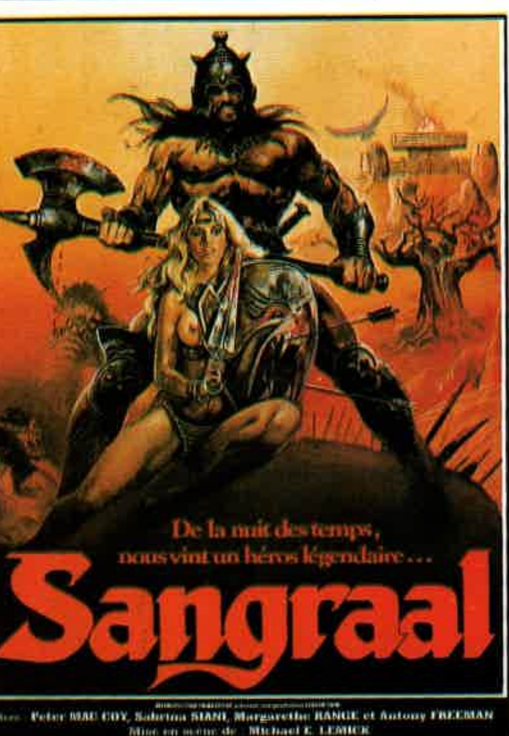
A la rigueur, on peut classer **She** (1983 de Avi Nesher) dans le genre Heroïc-fantasy, surtout grâce à la présence de Sandahl Bergman qui renouvelle sa prestation de **Conan.** Après la fin du monde, dans quelques dépotoirs, sous-sols et usines aménagés She affronte des momies armées de tronçonneuses, des moines musclés, des apollons qui, la nuit venue, se métamorphosent en lycanthropes, un savant fou... Un petit clin d'œil à **Excalibur** vient tout de même flatter l'amateur fourvoyé. Gardien d'un pont, un marin questionne les passants, leur interdisant l'accès si ceux-ci ne fournissent pas de réponses. Irrités, un guerrier soulage le planton d'un bras, de la tête... Peine perdue, les membres sectionnées se transforment aussitôt en nouveau gardien ! On a beaucoup ri, reste à savoir si **She** est une parodie !

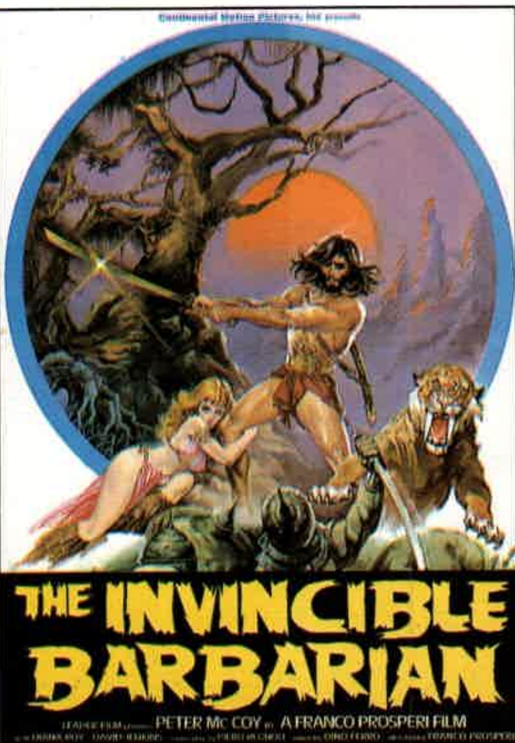
Voilà terminé ce compte-rendu historique d'un genre encore trop jeune pour pouvoir dresser un bilan analytique définitif. Deux catégories de films sont néanmoins à détacher : la première conduite par **Conan le barbare** prend totalement racine dans un imaginaire qui façonne décors et costumes, mœurs, sans aucune attache temporelle et culturelle ; la seconde en s'inspirant d'un folklore légendaire connu se rattache à une réalité historique passablement gommée tout en prenant le mot légende au pied de la lettre. D'autres point de divergence marquent bien la différence entre les deux groupes. D'un côté **Conan** se fait le chantre de la force brutale, de l'autre **Excalibur** prêche une certaine sagesse. Au niveau esthétique, les décors du film de John Milius correspondent à l'ère barbare décrite (Statues gigantesques représentant des divinités animales...) tandis que ceux du chef d'œuvre de John Boorman se conforment à une imagerie médiévale plus traditionnelle (tentures précieuses...) Le mot « fantastique » se charge de faire le trait d'union entre les deux catégories.

Les prochains films du genre à sortir sur les écrans enrichiront sans doute considérablement sa mythologie. Outre le **Conan 2** de Richard Fleischer, mentionnons **the black cauldron** dessin-animé produit par les studios Disney, **Legend** de Ridley Scott, **Lady Hawke** de Richard Donner, **Lionheart** coproduit par Francis Coppola... Décidement, l'Aventure n'avait fait que commencer !

Marc TOULLEC





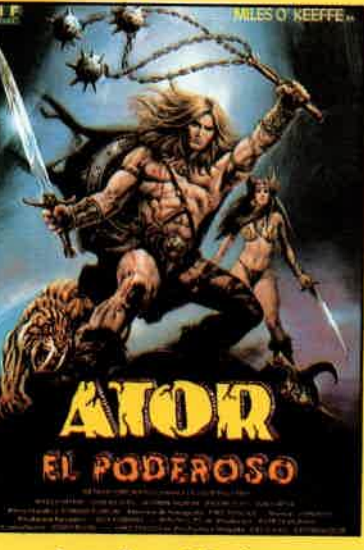




VIDÉO ET DEBATS

Le Sword and Sorcery est à l'honneur, ce trimestre, puisque cinq cassettes relevant du genre sont apparues sur le marché ces temps derniers.

Violemment contesté par les plus ardents défenseurs du maître du gore italien, **Conquest** de Lucio Fulci désarçonne par son esthétisme forcené. C'est un festival de flous artistiques, de contre-jours, une orgie de brume et de fumigènes. Au delà de ces artifices primaires, se dégage une poésie sauvage, une splendeur formelle de l'image. Avant-gardiste et parfaitement maître de son art, Fulci nous offre avec cette fable initiatique l'une de ses œuvres les plus élaborées. La musique, signée Simonetti (fondateur du groupe Goblin), ajoute au caractère planant du film. C'est sans doute ce que l'Italie a produit de mieux, à ce jour, dans le genre.



Issu d'une B.D. fameuse en Espagne (les lecteurs français de « Karacal » s'en souviennent) **Yor, chasseur du futur** ne tient pas tout à fait ses promesses, malgré un budget que l'on sent confortable. Peut être le malaise vient-il d'un mariage mal consommé entre la préhistoire et le space opéra. Demeurent à l'actif du film quelques beaux combats contre des animaux antédiluviens et le savoir faire du vétéran Antonio Margheriti.

Dans le même registre, mais bénéficiant de bien moindres moyens, **Sangraal** se savoure au premier comme au second degré. Sous un déluge de dialogues du plus haut comique, les héros ont bien du mal à y croire, prisonniers qu'ils sont d'un scénario classique à l'excès. Les décors se limitent à un carré de verdure, une caverne qui abrita jadis les exploits des « gros bras » des sixteens, la figuration à une poignée de pelés qui changent dix fois de costumes en 90 minutes. Et pourtant, le charme opère! C'est sans doute cela la magie du cinéma...

Les mêmes remarques s'appliquent au **Ator** que nous propose Atlas Vidéo. Jo d'Amato nous livre ici l'une de ses œuvres les plus agréables, malgré le sérieux handicap budgétaire qui le caractérise. Tous les poncifs s'y retrouvent, pour la plus grande joie des afficionados dont, rassurez vous, je suis. La production, qui ne recule devant aucun sacrifice, nous gratifie même, en prime, d'un combat final contre une araignée géante anémique, mais fort bien venue.

Avec **Tygra, la glace et le feu**, Ralph Bakshi s'essaie au genre et s'assure, pour la circonstance, la collaboration du grand Frank Frazetta. La déception n'en est que plus grande, tant ce dessin animé apparaît nu, dépouillé, tant le graphisme paraît bâclé. Dans l'ensemble, **Tygra** échappe quand même à l'ennui (trop souvent lot des films de Bakshi) de par les prouesses de son scénario.

Afin de nous permettre de patienter agréablement en attendant la sortie cinéma prochaine de **Indiana Jones and the temple of doom**, 3M vient de lancer sur le marché **Les aventuriers de l'arche perdue.** Née de la fébrile complicité Spielberg-Lucas, cette œuvre mythique apporte à chaque nouvelle vision sa ration de rêve et d'évasion. Ne vous en privez pas! L'aventure fantastique est à l'honneur chez RCV qui vient de commercialiser 3 perles du genre. **Le capitaine Nemo et la cité sous marine**, tout d'abord, assez agréable démarquage des bouquins de Jules Verne, bande au caractère infantile qui devrait séduire petits et grands. Robert Ryan y incarne un Nemo inattendu, très différent de ceux composés par James Mason ou Herbert Lom. Directement issu de l'imagination fertile du papa de Tarzan et séquelle immédiate du **Sixième continent** du même Kevin Connor, **Le continent oublié** possède tous les charmes des grands films d'aventures du passé. Quelques beaux dinosauriens, un combat aérien entre biplan et ptérodactyle, un final superbe avec eruption volcanique, et le décolleté, tout aussi volcanique de Dana Gillespie, justifient le détour. Enfin, pour les nostalgiques du peplum, une rareté fait surface : **Le géant de Thessalie**, dont certains chantaient les louanges depuis belle lurette et qui n'est qu'un pétard mouillé. Le film de Riccardo Freda a, en effet, bien mal vieilli et ses maigres enchantements sont loin de le valoriser. Comparé à ses contemporains **Ulysse** ou **Jason et les argonautes**, ce géant ne tient pas la route. A voir pourtant pour un hilarant ballet exécuté par des émules des Peter Sisters.

Côté comédie, nous ne saurions trop recommander la vision du réjouissant **Le frère le plus futé de Sherlock Holmes**. Réalisé par Gene Wilder et le gang Mel Brooks, ce film est peut être en regard du personnage de Holmes ce que **Frankenstein Junior** est au mythe frankensteinien; un hommage délirant, dévastateur mais cependant toujours respectueux et tendre.

C'est en 1969 que l'espagnol Jesus Franco se vit confier la direction d'un Dracula qui se voulait le plus fidèle au texte original jamais réalisé. Franco tint le pari malgré des moyens limités à l'extrême et nous offrit **Les nuits de Dracula**. Cette étroitesse de budget se ressent hélas à bien des égards et c'est là grande pitié que de voir une si louable entreprise gâchée par une mise en scène jouant, par force, le jeu de l'économie (ô, les

De haut en bas : ATOR, DAMIEN, LA MALEDICTION 2, LA MALEDICTION (G. Peck et D. Warner).



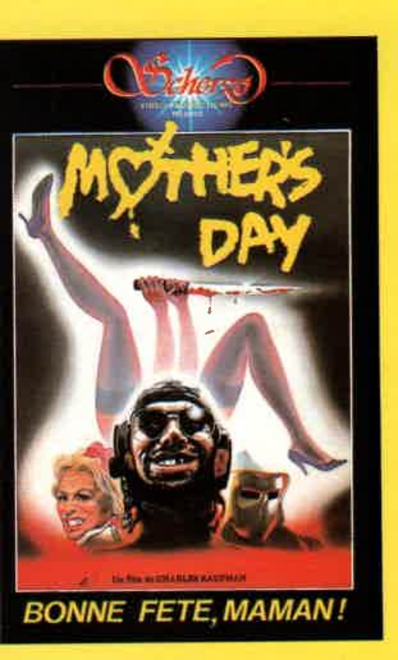




zooms incessants...). A voir surtout pour son casting des plus intéressants.

Spiritisme, hantise et phénomènes para normaux sont au rendez-vous de l'intéressant **Surnaturel** de l'ibérique Eugenio Martin. Cette petite bande, sans prétention ni exceptionnelle qualité, recèle une ou deux scènes propres à faire dresser les cheveux sur la tête?

Wes Craven est sans doute l'une des personnalités les plus inégales du fantastique américain. Capable du pire **(Hills have eyes 2)** ou du meilleur **(La ferme de la terreur)**, il signe



avec **L'été de la peur** un téléfilm de qualité, exploitant la veine sorcellerie – exorcisme - et - autres envoûtements et la popularité de Linda Blair, ici employée à contre sens, puisque ce n'est pas elle la possédée du récit. Nous ne saurions trop recommander à votre appréciation la demie heure finale, époustouflante de punch, de dynamisme.



INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT. Ci-dessous : TERREUR A L'HOPITAL CENTRAL.

Toujours victime la même Linda qui, peut se vanter d'en avoir vu des vertes et des pas mûres dans sa déjà longue carrière, passe une nuit d'enfer dans un palace hanté dans l'attachant **Hell night** de Tom De Simone que Media a le bon goût de nous proposer dans une V.O. hélas pas facile à dénicher en vidéo club.

En son temps, **La malédiction** connut les justes faveurs d'une large audience. Succès ô combien mérité, car il s'agit là d'une œuvre forte, envoûtante, dotée d'un scénario en béton et admirablement interprétée par un Gregory Peck qui faisait, en la circonstance, ses premières armes dans le genre fantastique. Un grand film qui donna naissance à deux autres produits tout aussi estimables. A l'heure où les présentes lignes seront publiées, **Damien, la malediction 2** devrait d'ailleurs être disponible à l'étalage de votre vidéo club habituel.

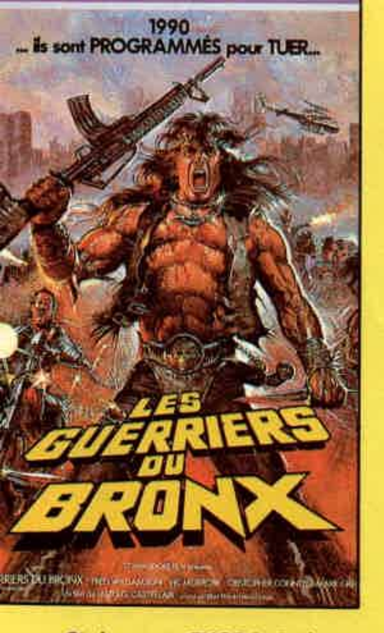
Les psycho killers et autres fêlés n'ont pas chômé ce trimestre sur nos petits écrans! Sous le titre **Le cri du cobra** et une jaquette aussi abusive que mensongère, Farrah Film dissimule mal la sortie du **Sadique à la tronçonneuse** de Juan Piquer, petite production hispano américaine plutôt jouissive, gore en diable, d'une puérilité renversante.

Excellente initiative chez UGC Vidéo qui prend le risque d'éditer le remarquable film de Robert Hossein **Le vampire de Düsseldorf**, bande invisible depuis bien longtemps qui illustrait avec tact et pudeur les sanglants exploits d'un monstre qui sévissait à l'orée des années vingt, en plein cœur de la crise économique allemande. Hossein a su donner à son personnage tout le caractère humain qu'il requérait. Toute la détresse du monde se dissimule derrière le masque figé de ce clown triste.

Terreur sur la ligne relève beaucoup plus du genre policier que de l'épouvante pure. Légitimement couvert de lauriers au festival d'Avoriaz le film de Fred Walton brosse lui aussi le tableau d'un tueur pitoyable et met l'accent sur sa faiblesse et son humanité. Faut-il tuer les fous? Telle est la question que semble poser l'auteur, sans la moindre ambiguïté.

Notre grand favori du trimestre, côté cinglés, c'est sans conteste le **Mother's day** de Charles Kaufman, délirant petit chef d'œuvre d'humour noir dans la lignée des travaux de Tobe Hooper ou Wes Craven. Trois jeunes femmes « libérées » s'enfoncent dans la forêt pour y goûter les





Ci-dessous : TYGRA. En bas : TERREUR A L'HOPITAL CENTRAL.

joies de l'écologie. Elles y seront persécutées par la plus belle famille de tarés criminels qu'il nous ait été donné de voir depuis les mémorables **Massacre à la tronçonneuse** et **La colline a des yeux.**

Toujours au chapitre tueurs de dames, FM Vidéo vient de commercialiser le classique autant que somptueux **6 femmes pour l'assassin** de Mario Bava, film phare des années soixante, ancêtre du giallo, pièce maîtresse dans l'œuvre du grand cinéaste italien.

Liberty Vidéo nous offre avec **Breaking point** une œuvre singulière, dérangeante du suédois Bo Vibenius, déjà auteur d'un très cruel **Thriller**. Ce très curieux film X, injustement passé inaperçu lors de son exploitation en salle sous le titre **Elles lui ont tout appris,** narre les exploits sexuels et criminels d'un brave citoyen, bon époux, bon père de famille, pendant l'absence de sa femme.

Tout aussi passionnant est le **Terreur à l'hôpital central** de Jean Claude Lord qui nous permet de retrouver Michael Ironside dans un rôle de tueur psychopathe taillé sur mesure, parfaitement adapté à sa violente personnalité. Un suspense constant et un scénario diaboliquement bien ficelé font de ce film, lui aussi sorti en salle dans l'indifférence totale, une très évidente réussite du genre.

Dans le genre policier, toujours, mais suffisamment insolite et grotesque pour justifier l'engouement de nos lecteurs, signalons également la parution, toujours chez Fox CBS qui décidément met le paquet dans la qualité, du **Carnage** de Michael Ritchie, véritable petit chef d'œuvre d'humour noir qui fit en son temps quelque scandale.

Au rayon S.F., nous vous proposons **Le secret de la vie**, œuvre unique de Alexandre Whitelaw, film grave, envoûtant, à la brillante distribution. Au travers de la quête désespérée des héros de cette histoire, (un remède au vieillissement, la vie éternelle) Whitelaw nous fait partager ses hantises, ses obsessions. Dommage qu'il n'ait, à ce jour, guère eu l'occasion de récidiver.



Le vroom vroom est représenté ce trimestre par deux films italiens tous deux édités chez UGC Vidéo. Le premier, signé Enzo Castellari, pourtant habile faiseur, se révèle d'une grande médiocrité. Pas un instant nous ne pouvons croire à ces **Guerriers du Bronx**. Le second, par contre, constitue sans doute la plus belle réussite du cinéma transalpin en regard des sous **Mad Max** et autres **New York 1997**. C'est l'œuvre de l'habile Sergio Martino et cela s'appelle **2019, après la chute de New York**.

RCA Columbia nous livre un plaisant **L'humanoïde**, space opera ringard mais sentant bon le bon vieux sérial des années trente. Richard Kiel donne la réplique à l'ensorceleuse Barbara Bach et à notre Corine Cléry nationale, sous la direction du singulier Aldo Lado.
Pour clôturer en beauté ce petit tour d'horizon de l'actualité vidéo mentionnons la parution chez 3m du très attendu chef d'œuvre de Steven Spielberg **Les dents de la mer**. Cent fois imité mais jamais égalé, il nous est offert dans une copie superbe mais hélas pan and scanée.

Alain PETIT



EDITEURS DES CASSETTES CITEES :

ATLAS : Ator.
FARRAH FILMS : Le cri du cobra.
F.M. VIDEO : Les nuits de Dracula, 6 femmes pour l'assassin.
CANAL VIDEO : Sangraal.
FOX CBS : Le frère le plus futé de Sherlock Holmes, La malédiction, Damien, Terreur à l'hôpital central, Carnage.
HOLLYWOOD : Conquest.
LIBERTY : Breaking point.
MERCURY : Surnaturel.
MEDIA : Hell night.
R.C.V. : Le capitaine Nemo et la cité sous marine, Le continent oublié, Le géant de Thessalie.
RCA COLUMBIA : L'humanoïde.
SCHERZO : Mother's day.
THORN EMI : L'été de la peur.
SUNSET VIDEO : Yor, chasseur du futur.
3M CIC : Les aventuriers de l'arche perdue, Les dents de la mer.
UGC VIDEO : Le vampire de Düsseldorf, Les guerriers du Bronx, 2019 après la chute de New York.
V.I.P. : Tygra, la glace et le feu, Terreur sur la ligne, Le secret de la vie.



CRAYON-BIS

HARD AMERICAIN ET CINEMA FANTASTIQUE

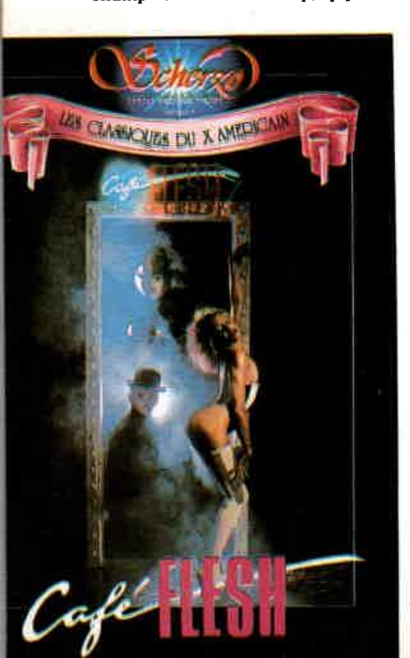
LE TRIOMPHE DU SOURIRE VERTICAL

Jean-Pierre Bouyxou, journaliste et cinéaste bien connu, haranguait de rigolote manière le public du Congrès annuel 1984 des Psychiatres de l'IRAE, en amorçant sa conférence sur l'Erotisme par ces termes : « Dans une très belle lettre inédite à Paul Bourget, Freud a écrit : *Dans la vie, il n'y a pas que le sexe.* Ce à quoi Jacques Lacan, bien plus tard, a apporté, au cours d'une interview accordée au bulletin paroissial de Barbezieux (Charentes), le commentaire suivant : *C'est vrai. Il y a aussi du cul.*»

On pourrait bien également appliquer cette philosophique boutade au domaine fort controversé du Hard américain, qui n'en finit plus de remettre en question les tabous de la fantasmatique sexuelle. Hormis le porno classique de l'Oncle Sam qui n'est ma foi rien moins qu'une transposition plus luxueuse (because, bonjour les capitaux...) de ses homologues français et allemands, à savoir, la mise en scène chiante et classique d'une succession imbécile de saynètes pisseuses et sans invention, il existe heureusement un domaine particulier où la sexualité bouleverse toutes les barrières réactionnaires pour métamorphoser ses structures subversives et enfin s'épanouir : imaginez une chenille, puis le papillon. Et c'est bien du papillon du Hard Fantastique américain dont il est question ici.

-1 LE GRAND DECLIC : GORGE PROFONDE et PORTE VERTE

En 1972, le débutant Gérard Damiano (qui s'affirmera comme l'un des plus grands réalisateurs de Hard) décidait de filmer en macroplan le clitoris de Linda Lovelace. Seul problème, futile il va sans dire, qui fit d'ailleurs basculer le film dans le domaine du fantastique, le petit bijou en question se situait au fond de la gorge de l'héroïne. Résultat : champ et contre-champ, pipe et contre-pipe, ou comment déguster une merguez en prenant son pied. Pas de quoi fouetter un chat, mais ce fameux « **Deep throat** » eut tout de même le mérite de déclencher l'infernale vague du Hard.





« **Behind the green door** », réalisé par Jim et Artie Mitchell en 1973 est par contre nettement plus passionnant. La splendide Marylin Chambers est la star énigmatique de cette sulfureuse parabole libertaire. Derrière la célèbre porte verte, les désirs ne se subissent point, bien au contraire, ils s'assouvissent d'une fabuleuse et harmonieuse manière. Et c'est bien plus par le traitement appliqué à cette œuvre gigantesque que par l'existence d'un réel univers fantastique que « **Derrière la porte verte** » se classe absolument dans le panthéon du Hard. Et Marylin, rayonnante et mirifique, de composer pour le plaisir des yeux et des sens l'une des plus belles géométries du corps, celle, fameuse, du trapèze, assouvissant les désirs simultanés de six mâles endurcis, tandis que dans la salle du cabaret, le public haletant réitère les mêmes caresses.

-2 GERARD DAMIANO : LE PURITAIN DEMONIAQUE DU HARD FANTASTIQUE RICAIN

La thématique de Damiano est tout à la fois simple et détestable. Selon lui, la Femme est merveilleuse mais **Coupable** d'éveiller le désir chez l'homme. Il faut donc la punir, lui faire subir les pires sévices corporels pour l'amener par ce biais au summum de la jouissance. Et c'est bien évidemment en Enfer que le réalisateur nous conviera, ou bien plutôt dans les trois Enfers de ses phantasmes. Et pourquoi ne pas oser le rapprochement avec les trois Mères de Dario Argento : la boucle est bouclée.

« THE SATISFIERS OF ALPHA BLUE » : L'ENFER DES SOUPIRS

Au début du 21e siècle, la libération sexuelle a connu un tel essor que la société humaine s'est entièrement tournée vers l'assouvissement des sens. Les « Satisfiers », jeunes beautés rompues à toutes les disciplines de l'amour sont adorées comme des modernes prêtresses. Le temple de leur caste est Alpha Blue. Deux hommes vont découvrir les mystères de ce paradis où tout sentiment amoureux est définitivement exclu.

Et toc! Un chef-d'œuvre de plus à l'actif de Damiano. A l'inverse de médiocres produits de Hard S.F. tels que « **Star babe** » ou « **Invasion of the love drones** » (ce dernier conte les mésaventures d'extraterrestres dont le vaisseau spatial carbure à l'énergie sexuelle...!), « **The satisfiers of alpha blue** » n'hésite pas à véritablement s'imprégner d'une atmosphère profondément futuriste pour dépeindre les angoisses existentielles des protagonistes de l'histoire. A une époque où le cul est totalement vide de connotation sentimentale, la punition des femmes selon Damiano s'oriente donc vers une soumission aveugle envers les machos légumineux de tout poil. Jusqu'au jour où un romantique passera par là et redonnera aux prêtresses le sens initial et essentiel de l'Amour.

De longs travellings léchant les carcasses désincarnées des vaisseaux spatiaux semblent nous rappeler les corps nus et offerts qui s'entremêlent sans vraiment s'aimer. Moralisme donc, mais appuyé d'une remarquable réflexion sur l'Amour. Et l'écho à ce cri déchirant seront les fabuleuses scènes hards : Sharon Mitchell, une grande parmi les grandes, subissant un fist fucking initiatique, tandis qu'un peu plus tard, la géniale Annie Sprinckle joue à la douche dorée, entièrement épilée, avec un serviteur dévoué. Les femmes de Alpha Blue sont sublimes, les mecs sont là pour se plier à leurs désirs. Russ Meyer est content...

En haut : CAFE FLESH.
Bas : NIGHT DREAMS.

« MEMORIES WITHIN MISS AGGIE » : L'ENFER DES TENEBRES

Aggie est âgée maintenant de 60 ans. Elle vit seule avec son mari dans une ferme isolée sur la montagne. Dès lors, elle se rappelle. A-t'elle été cette blonde virginale, cette grande fille brune initiée par un mâle dur, ou cette extraordinaire prostituée rousse? Et qui est réellement ce vieillard paralytique auquel la femme s'adresse dans la pénombre de son funeste logis?

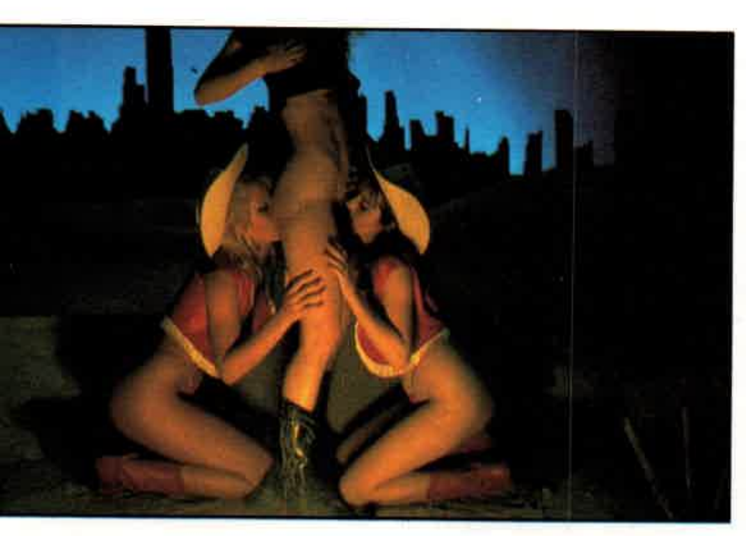
Ce « **Psychose et phantasmes sexuels de miss Aggie** » est à coup sûr le plus grand Hard du cinéma mondial avec le « **Café flesh** » de Rinse Dream, le « **Sensations** » de Lasse Braun, et le « **Bourgeoise et pute** » de Gérard Kikoïne. Nappé d'une éblouissante photographie à la « Almendros », sensuellement interprété par des comédiennes merveilleuses (sublime Darby Lloyd Rains dans la fabuleuse et hystérique scène de masturbation), le film de Damiano est le remake avoué du « **Psycho** » de Hitchcock. Vous aurez deviné que le personnage du paralytique est mort depuis belle lurette, ce qui nous vaut d'ailleurs un flash back percutant et démentiel. En plein orgasme, Deborah Ashira crève l'œil de son amant et dérape dans l'atroce univers de sa folie ténébreuse. Et Damiano d'avoir puni une fois de plus son héroïne, pour mieux la sublimer.

« WATER POWER » : L'ENFER DES LARMES

Un homme au seuil du vide (splendide Jaimie Gillis) s'enfonce dans les miasmes fétides de la 42 e rue (souvenez-vous des ruelles sordides du « **Forty deuce** » de Paul Morissey et du « **Panic at needle park** » de Jerry Schatzberg) pour venir purifier la Femme. Ou comment adapter la thérapie du lavement à la défonce sexuelle... Armé de sa canule en plastique et de sa poire ventrue, Gillis traque sa victime et lui inflige une punition clystérophile, laquelle s'évanouit aux confins de la jouissance. Rarement avait-on vu film aussi glauque, sordide et purulent. Si Amos Poe et Andy Warhol faisaient du hard, le grand Damiano réaliserait à soup sûr « **Subway riders** » et « **Forty deuce** ».
La punition de Damiano à l'égard de la femme est cette fois-ci directement associée à la souffrance humide de ses larmes, de ces lavements craspecs et pourtant fabuleusement libérateurs. Les jets de dou-







leur jaillissent comme autant de coups de poing dans la gueule, le fantastique surgit du quotidien. Et pour finir, de citer le génial Alain Minard (Revue du cinéma n° 382) : « Alors un soir, un homme se lève. Le Purificateur. Dans la découpe de la fenêtre d'en face, la Femme étale son indécence. Lui lave la Bête, noie tous les miasmes et l'Infamie disparaît dans l'eau lustrale. Homme, tu fis là œuvre pie. D'ailleurs à chaque coin de rue, tu peux acheter le bock, le tuyau, la canule ». Merci Minard.

– 3 LE DEMON EST UN BANDEUR FOU

Ce n'est certes pas le réalisateur de « **Devil in miss Jones** » qui me contredira, ni même Henri Pachard qui mettra en scène l'intéressant « **Devil in miss Jones, part two** » utilisant une nouvelle fois Georgina Spelvin dans le même rôle. On pourra d'ailleurs préférer à ces deux films d'un puritanisme ouvertement catholique, le délire réellement subversif de « **Through the looking glass** », chef d'œuvre démoniaque de Jonas Middleton distribué en France sous le titre « **Femme ou démon** ». Dans ce film, Alice passe de l'autre côté du miroir et se retrouve au pays des splendeurs Barry-Lindoniennes du sexe. Elle finit par attirer dans sa chambre un démon fort bien nanti (Jaimie Gillis), ce qui nous vaut d'ailleurs l'une des plus belles fellations du hard. Quant à l'univers de « **Pandora's mirror** », réalisé par Warren Evans, il est très bien évoqué par son titre.

– 4 LE HARD FANTASTIQUE EN 1984 : CLIP ET LOOK

Les deux joyeux drilles que sont Rinse Dream (le réalisateur) et F.X. Pope (le producteur) ont pondu les deux plus grands Hards Fantastiques ricains de ces dernières années, à savoir « **Café flesh** » et « **Night dreams** ». Alliant une virtuosité technique époustouflante à une somptueuse photographie lorgnant du côté de chez Rousselot et Alekan, le réalisateur brosse un tableau peu reluisant de la sexualité du futur. Qu'on en juge : « **Café flesh** » est le nom d'un cabaret de cul. Dans une société décomposée par les affres de la connerie atomique, 99 % de la population est devenue impuissante. Ce sont les Négatifs. Ils ne peuvent plus faire l'amour, sous peine de gerber l'intégralité de leurs tripes fumeuses. Pour assouvir leurs phantasmes exacerbés, ils vont au **Café flesh** et jouent les voyeurs devant les Positifs, qui eux, font l'amour sur scène. Ce n'est alors qu'une succession de tableaux hards, monstrueusement orgiaques, fantastiques et colorés. Toutes les grandes fresques industrielles sont sublimées par le hard le plus sensuel. La géométrie des corps et de certains objets devenus géants confère à l'ensemble du film une dimension gigantesque et surréaliste. Aboutissement d'une mise en scène maîtrisée, ce « **Café flesh** » passera sans mal à la postérité du grand cinéma.

« **Night dreams** » est sans doute moins original : une patiente vit ses rêves sous les yeux d'un couple de psychothérapeutes. Manque de pot, c'est la patiente qui est toubib... On retiendra surtout un hommage à Brian de Palma, ainsi qu'une fabuleuse parodie western mettant en scène un sidérant trio de lesbiennes.

– 5 LE TRIOMPHE DU SOURIRE VERTICAL

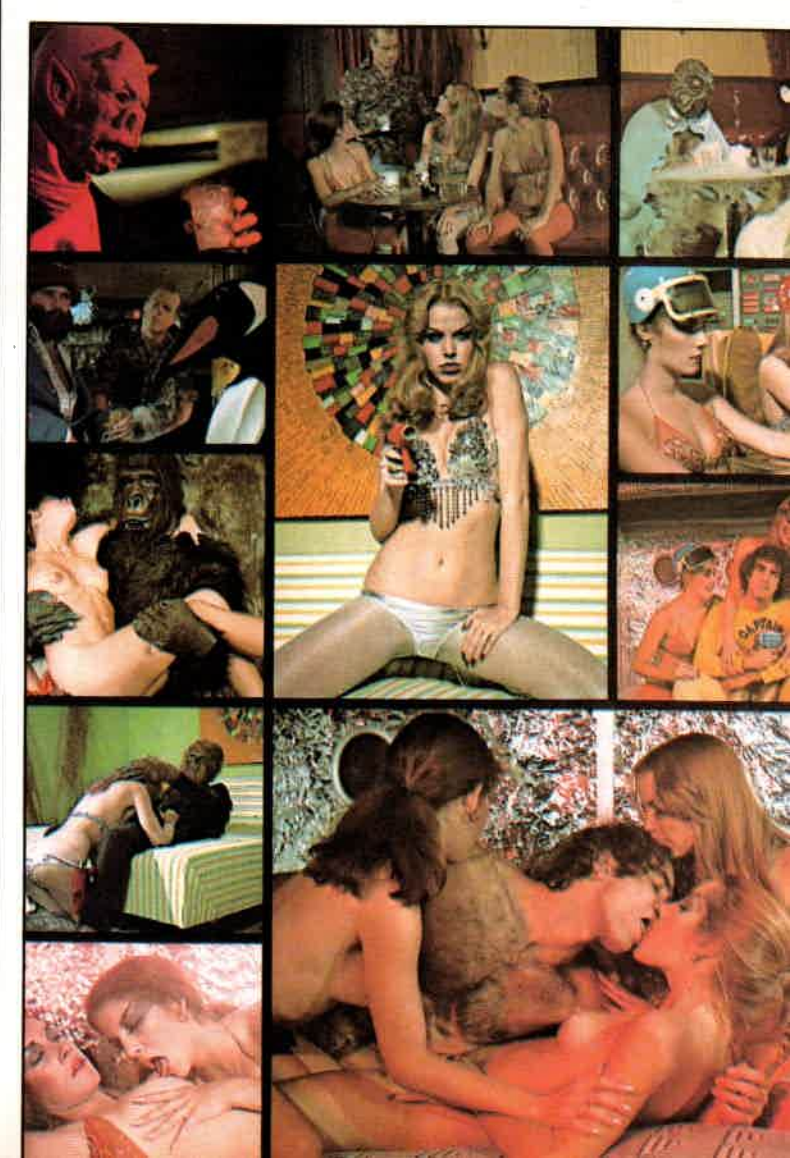
On sait depuis Jean Ferrat que la Femme est l'avenir de l'Homme. Entièrement d'accord, mec. Les types sont une sale race de machos. D'ailleurs, dans les meilleurs Hards fantastiques ricains, les hommes sont tous des objets. La Femme elle, qu'elle soit mante religieuse, câline ou méchante, reste avant tout l'expression d'une merveilleuse sensualité et d'un Ampour réitéré à l'infini. Alors à coup sûr, le futur du Hard sera le sourire vertical. Car mieux vaut un sexe féminin qui dit « je t'aime » qu'un gros phallus imbécile...

FILMOGRAPHIE SELECTIVE

1972 : **DEEP THROAT** de Gérard Damiano
1973 : **THE DEVIL IN MISS JONES** de Gérard Damiano
1973 : **BEHIND THE GREEN DOOR** de Jim et Artie Mitchell
1973 : **HIGH PRESTRESS OF SEXUAL WITCHCRAFT** de Beau Buchanan
1974 : **THROUGH THE LOOKING GLASS** de Jonas Middleton
1974 : **MEMORIES WITHIN MISS AGGIE** de Gérard Damiano
1975 : **DEFIANCE** de Armand Weston
1975 : **STORY OF JOANNA** de Gérard Damiano
1976 : **PANDORA'S MIRROR** de Warren Evans
1977 : **STAR BABE**
1978 : **TAKE OFF** de Armand Weston
1978 : **SEX WORLD** de Anthony Spinelli
1979 : **INVASION OF THE LOVE DRONES** de Jérôme Hamlin
1979 : **THE SATISFIERS OF ALPHA BLUE** de Gérard Damiano
1982 : **CAFE FLESH** de Rinse Dream
1983 : **THE DEVIL IN MISS JONES, PART TWO** de Henri Pachard
1983 : **NIGHT DREAMS** de Rinse Dream
1983 : **SUPER SEX GIRL** de Joe Sherman

Pour l'illustration de ce dossier, je tiens à remercier Christophe Gans et Scherzo Vidéo Productions.

Pierre PATTIN





LES DEMEURES FANTASTIQUES

(Suite des Nos 28, 29 et 30)

LES DEMEURES ITALIENNES

Outre les 2 films de Bava cités dans notre précédent chapitre, le cinéma italien d'épouvante peut s'enorgueillir de nous avoir présenté durant les providentielles années 60 une légion de « films à demeure », s'inspirant assez largement des modèles anglo-saxons au niveau des thèmes développés, mais faisant preuve d'une authentique spécificité latine pour ce qui est du traitement adopté, des ambiances créées, du travail sur la photographie et les couleurs. Dès 1960, Mario Bava nous donne avec **Le Masque du Démon** un film relevant du vampirisme (vaste sujet dont il n'est certes point question de parler ici, car il nous entraînerait à passer en revue tous les châteaux, caveaux et autres cryptes dans lesquels séjournent les buveurs de sang, « demeures fantastiques » à part entière elles aussi bien sûr, mais se rattachant à un sujet mythe bien précis) mais qui peut être toutefois exceptionnellement mentionné pour les décors fabuleux qu'il déploie. Je laisse une nouvelle fois la parole à Pascal Martinet qui décrit la chose en ces termes : « Bava y opte pour un noir et blanc qui, sous son œil expert, prend des allures nécrophiliques rarement égalées. Il réussit à ignorer tous les poncifs traditionnels du film de vampire et privilégie déjà la création d'un esthétisme torturé (ici très expressionniste, noir et blanc oblige) qui flatte la décomposition organique des lieux et des êtres. La crypte d'Asa, avec sa pénombre moisie, est le royaume des toiles d'araignées et des scorpions qui sortent des orbites vides des cadavres. Le jardin en ruines des Vajda est mangé par une végétation qui s'assimile à la lente reptation des vers conquérants. Tout est humide et froid, rongé par les siècles. Les chairs et les peaux se détachent par lambeaux des vieux masques de bronze... ».

La même année, Giorgio Ferroni avec **Le Moulin des Supplices,** nous offre un film aux décors flamboyants, ceux de ce moulin-musée hollandais dans lequel le professeur Wahl tente de soigner sa fille Elfi en lui injectant le sang des victimes qu'il pétrifie ensuite pour les conserver telles des statues. Hommage à la plastique des films de T. Fisher pense-t-on alors à juste titre.

En 1962, c'est un des chefs-d'œuvres de l'école italienne avec **L'Effroyable secret du Dr Hichcock** de Riccardo Freda. Barbara Steele y est la femme et la victime de Robert Flemyng qui veut utiliser son visage pour restaurer la beauté de sa première épouse, ressuscitée dans un triste état après un long sommeil cataleptique. Freda parvient avec ce joyau funèbre à nous communiquer un frisson que seul Bava était parvenu à nous transmettre avec **La Goutte d'Eau.** L'horreur se situe dans une effroyable maison enténébrée aux longs corridors secoués par le vent et zébrés d'éclairs, laissant jaillir les apparitions voilées et fantômatiques de l'épouse d'Hichcock.

Freda récidive la même année avec **Le Spectre du Professeur Hichcock,** dont le drame se joue lui aussi dans une grande villa et qui démarre de la même façon en nous faisant croire à des événements surnaturels. L'art de Freda est intact dans une lourde ambiance de complot et de vengeance, mais ne parvient certes pas à atteindre le brio de son premier film, car demeurant trop statique et manquant de punch au niveau des scènes d'épouvante. Il faut toutefois constater qu'avec ces deux œuvres, Freda est parvenu à trouver un style particulier qui le différencie nettement des œuvres anglo-saxonnes avec lesquelles on l'a trop trop souvent comparé. L'approche latine est exaltée se ressent par les moyens utilisés parfois à la limite de l'outrance : orange assourdissant, musique violente, grincements de porte, gouvernante mystérieuse à l'allure macabre. Autant d'éléments classiques qui définissent une recette poursuivie avec moins de bonheur par d'autres réalisateurs transalpins.

LE MASQUE DU DEMON (haut). TENEBRES (bas).

En 1963, outre les 2 Bava donc, et **Danse Macabre** d'A. Margheriti (voir 1re partie dans MM. n° 28), **La Vierge de Nuremberg** du même Margheriti, illustre à merveille ces effets classiques. Début faussement fantastique et atmosphère créée à partir d'effets éprouvés, assénés ici avec la lourdeur propre à Margheriti. Thierry Ollive, dans le Styx n° 2 déclare : « L'introduction, avec le long cheminement de Rossana Podesta, candélabre en main, dans les ténébreux couloirs du château, avec en fond le bruit de l'orage, est une séquence peut-être traditionnelle mais à laquelle le spectateur ne peut prendre qu'un intense plaisir ».

Convenons néanmoins qu'à côté de la scène similaire de **Les Innocents** de Jack Clayton, celle filmée par Margheriti n'est que la toupie de sansonnet.

En 1964, c'est encore Mario Bava qui créé cette fois-ci l'ancêtre du « giallo » avec **Six Femmes pour l'assassin,** dans lequel un atelier de couture devient le terrain de chasse d'un meurtrier sans visage exécutant sadiquement ses proies féminines. Quel que soit le lieu que choisit Bava pour situer ses films, le délire visuel est au rendez-vous, avec ici un amoncellement calculé d'objets usuels éclairés de teintes violentes et absolument improbables ; Bava transmute le prosaïsme d'un lieu quotiden en un bariolage flamboyant de couleurs sublimement agencées. Une grande recherche picturale pour un film indélibilement marqué par son époque (musique, interprétation). Notons que pratiquement tous les films d'épouvante italiens des années 60 situaient leur intrigue dans une demeure ; faute de place nous venons de nous en tenir à quelques-uns d'entre eux, mais qu'il suffise de comparer la production d'alors avec les titres signalés dans la filmographie pour s'en rendre compte.

Le genre amorcé par **Six Femmes pour l'assassin** (le giallo) et poursuivi par l'œuvre de Dario Argento, trouve un de ses fondements spécifiques dans le fait qu'il s'agit la plupart du temps d'un suspense en vase-clos, autrement dit qui atteint ses points culminants au sein d'une habitation, contrairement au « thriller » normal, moins avare de scènes extérieures. Dario Argento, de **L'Oiseau au plumage de cristal** à **Ténèbres,** en passant par **Quatre mouches de velours gris, Suspiria** et **Inferno** a ainsi toujours privilégié et

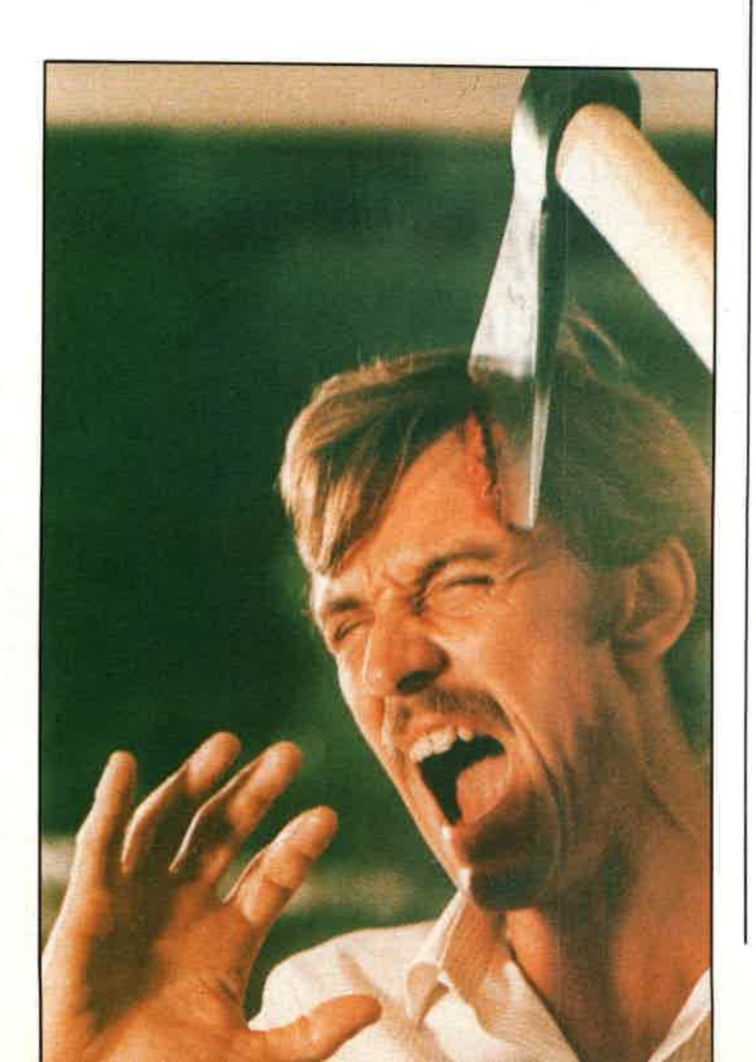




utilisé les ressources des demeures dans lesquelles il orchestre ses messes sanglantes. Galerie d'art moderne dans **L'Oiseau...** théâtre et toilettes publiques dans **Quatre mouches...** morgue dans **Le Chat à neuf queues,** école de danse dans **Suspiria,** biliothèque dans **Inferno,** villas abandonnées et hôtels désertiques dans **Les Frissons de l'angoisse** et **Ténèbres,** tous les lieux possibles sont utilisés pour mettre en scène ses rituels de mort violente dans des décors surprenants, qu'on pourrait parfois croire à première vue inadaptés à des situations aussi excessives. Mais tout l'art d'Argento est justement de plier le décor à ses exigences esthétiques, de le présenter sous un jour inhabituel et baroque à chaque fois renouvelé. C'est pourquoi, ce goût du décorum travaillé et stylisé exclue généralement les endroits décrépis où en ruines : seul **Les Frissons de l'angoisse** avec sa maison à l'abandon et aussi les sous-sols de l'hôtel d'**Inferno** peuvent se rattacher à l'imagerie traditionnelle qui veut qu'une maison devant inspirer l'épouvante doit être plutôt en ruines et se situer à l'écart. Argento préfère à l'évidence continuer d'être un infatiguable chercheur de nouvelles toiles de fond pour célébrer un cérémonial qui, lui, reste quasiment immuable. Ainsi dans **Ténèbres,** son dernier film, il tourne résolument le dos à ce qu'on croyait être presque devenu une marque de fabrique (son travail sur des couleurs multicolores), pour proposer des décors dénudés violemment éclairés de lumières blanches. Avec ce créateur, il faut désormais s'attendre à toutes les innovations.

Passons charitablement sur la flopée de « gialli » trop encensés en leur temps (d'où se détache l'intéressant **La tarentule au ventre noir** de Paolo Cavara), et dans lesquels les héroïnes, barricadées chez elles, doivent invariablement subir les assauts d'assassins sadiques gantés de noir.

De bas en haut : INFERNO, LA MAISON AUX FENETRES QUI RIENT, TENEBRES.



LA MAISON AUX FENÊTRES QUI RIENT

On ne saurait par contre passer sous silence la pièce maîtresse que constitue ce film toujours scandaleusement resté inédit chez nous (on dit que bientôt en vidéo...), bien qu'il s'agisse d'une des œuvres-chocs les plus étonnantes découverte ces dernières années.

La casa dalle finestre che ridono nous propose une histoire bien singulière. Singularité des lieux, ce petit village de la plaine du Pô, isolé parmi des marécages et des eaux croupissantes reflétant le soleil, et qui semble vivre replié sur lui-même et sur ses habitants ; étrangeté de l'accueil qui est fait à Stefano, qui se rend sur l'invitation d'un ami afin de restaurer les œuvres d'un mystérieux peintre. Dès son arrivée, un avertissement téléphonique lui conseille de renoncer à ce travail et de quitter les lieux, tandis que son ami semble en proie à une inquiétude agitée, et que les habitants chuchotent, semblant cacher quelque chose. Peu après, alors qu'il était sur le point de procéder par touches (comme un peintre justement), reconstituant le puzzle qui, une fois assemblé, laisse apparaître le tableau ; cette lente enquête est menée en parallèle avec la restauration de la fresque qui nous dévoile deux harpies vociférantes, exécutant le supplice sanglant du saint. A mesure que les indices s'amoncellent, que les détails troublants s'ajoutent, l'angoisse envahit l'écran et... le spectateur. Il faut dire qu'avec ce film, Avati se révèle comme un véritable orfèvre en la matière : longs travellings ténébreux nous montrant Stephano par l'entre-baillement d'une porte, bruissements furtifs dans la maison lugubre ; je n'en citerai pour exemple que lorsque Stefano explore le grenier désérté, pour n'y découvrir rien d'autre qu'une armoire et le magnétophone ; au premier plan de l'écran, le balancement grinçant d'un énorme sac suspendu, crée une tension obsédante, et suggère une présence invisible, à la limite du supportable. Tout le film dégage ce climat suffocant, lourd d'une menace engendrée par l'omniprésence malsaine des deux vieilles sœurs encore vivantes, et qui perpétuent les sacrifices humains en l'honneur de leur frère défunt.

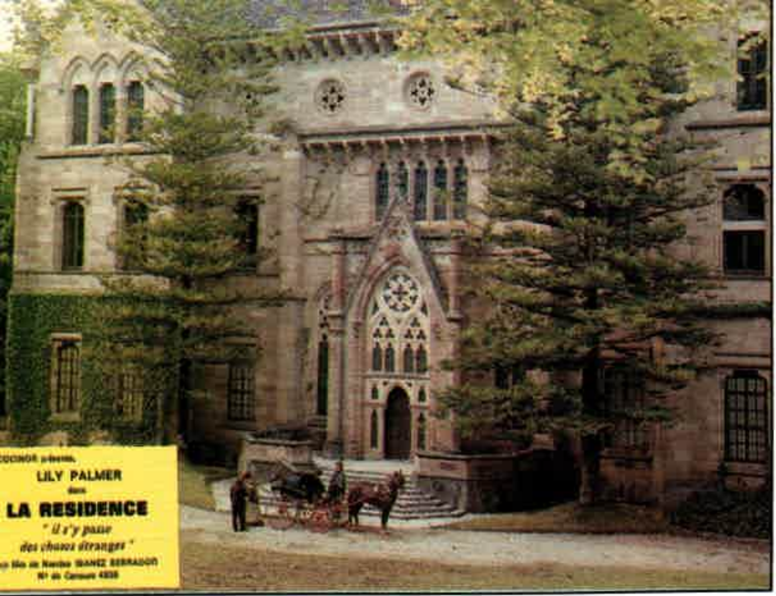
Tous les éléments du film sont sujets à la corruption mentale ou physique : complicité des villageois qui gardent



de faire d'importantes révélations, son ami s'écrase en tombant de sa fenêtre. Stefano apprend alors par l'intermédiaire d'un villageois, que le peintre ne peignait que des personnages sur le point de mourir, en train de mourir, telle la fresque impressionnante de l'église, représentant un martyr percé de poignards et ruisselant de sang (Saint Sébastien). Le peintre était venu vivre ici avec ses deux sœurs, après un séjour au Brésil où ils n'avaient pu faire fortune. Stefano se rend alors à la maison où vivait l'artiste ; une vieille femme y vit seule, paralysée sur son lit. Durant la nuit, des bruits semblent émaner des étages supérieurs... Le lendemain, Stephano monte et découvre une grande pièce désaffectée, juste occupée par quelques meubles ; il trouve aussi un magnétophone placé sur une chaise. L'audition de la bande magnétique lui révèle une hallucinante vérité...

La maison aux fenêtres qui rient fait partie d'une espèce de films en voie de disparition dans le cinéma fantastique, de ces œuvres qui vous clouent à votre fauteuil par la puissance qui en émane. Comme le héros, le spectateur est amené à découvrir peu à peu le mystère qui plane sur le village, mystère entretenu par ses habitants. Nous suivons pas à pas les recherches et les découvertes progressives de Stefano. Ce système narratif permet à Pupi Avati le secret, perversion morbide de l'esprit du peintre, dépravation des mœurs et fétichisme nécrophilique des deux sœurs, désagrégation de la fresque attaquée par la moisissure, putréfaction du cadavre du peintre conservé dans le formol, vétusté de la maison. Avati concrétise ainsi un étonnant contexte de déséquilibre et de décomposition généralisée, tout en refusant les vieilles ficelles du macabre ; point ici de scènes tape-à-l'œil ou de mise en scène à l'esbrouffe, simplement les vestiges tourmentés d'un passé obscure et innommable, témoin d'atrocités passées mais qui se poursuivent. L'obsession de l'agonie était celle du peintre syphilitique, qui parvenait devant les supplices de ses victimes à la jouissance suprême, saisissant sur la toile le moment de la vie qui précède immédiatement la mort. Cette fascination morbide renvoie à un sadisme exaspéré qui éclate dans l'époustouflante scène d'horreur finale, où les mégères ricanantes et ensanglantées s'adonnent à la mise à mort de l'idiot du village qui a trop parlé, tandis que la voix du peintre sussure ses invectives. La chute finale, aussi inattendue qu'épouvantable est le point d'orgue de la maladiveté du film, monstrueuse supercherie, que le héros regarde avec égarement, doutant de sa raison.

Rarement a-t-on vu un cauchemar cinématographique aussi bien mené,



qui vous prend à la gorge et met mal à l'aise autant en suggérant (à ce propos, certains tableaux de supplices qui nous sont montrés, et qui nous reviennent rétrospectivement en mémoire, nous laissent deviner la mort qu'ont dû subir les victimes du trio infernal) qu'en montrant (les scènes finales). Pupi Avati nous signe là une œuvre unique, un « giallo » ne devrant rien à ses prédécesseurs, qui puise son efficacité dans une intrigue originale et mystérieuse qui capte aussitôt l'intérêt, baignant dans une ambiance d'angoisse et de peur latente d'une densité peu ordinaire. Du cinéma fantastique ibérique, nous ne retiendrons qu'un film entrant exactement dans ce chapitre des demeures de l'épouvante :

LA RÉSIDENCE

Parmi les thrillers d'angoisse à marquer d'une pierre blanche de par leur puissance à tenir le spectateur en haleine, dans un état de fébrilité et de tension hors-du-commun (je pèse mes mots), vient en bonne place **La Residencia** de l'espagnol Narciso Ibanez Serrador. C'est d'ailleurs avec stupeur que nous découvrîmes cette œuvre se situant résolument en marge du cinéma populaire fantastique auquel nous avaient habitués les studios hispaniques. **La Résidence** joue sur plusieurs cordes sensibles de la séduction ; ce sont d'abord tous ces personnages féminins pensionnaires d'une maison de redressement, et dont les problèmes et sentiments quotidiens nous sont dépeints avec sensibilité ; le vase-clos de l'établissement nous fait partager leur intimité et leur solitude dans cette vaste demeure isolée du nord de la France. A l'autorité dont fait preuve la directrice (incarnée par Lili Palmer) répond une exacerbation des pulsions des pensionnaires et la majeure partie du film traite de leurs rapports de force, créant une tension propice à l'avènement de plusieurs meurtres mystérieux. Ceux-ci nous apparaissent ainsi presque comme une continuation logique à la frustation des jeunes filles rêvant de liberté et de sexe, et dont les désirs inassouvis se traduisent par un déchainement de sadisme vis-à-vis des plus faibles. Conjointement nous est montrée la frustration de la directrice, mère-poule possessive envers son fils (John Moulder Brown) adolescent enfermé dans sa chambre, et qui lui aussi souffre d'une répression sexuelle absolue. Film sur la frustration des êtres et la folie irréversible qu'elle peut engendrer, **La Résidence** est une œuvre qui joue continuellement avec les nerfs du spectateur, et qui mènera celui-ci, au détour des longs couloirs obscurs du collège, à découvrir en fin de parcours une hallucinante vérité.

Avec ce seul film, on s'aperçoit que Serrador est un véritable maître du suspense, atteignant certaines cîmes dans la tension que seuls les plus grands étaient parvenus à atteindre (Hitchcock, Clayton) ; on reste subjugués par la progression des futures victimes dont la mort est toujours filmée avec un grand soin apporté à l'esthétique, rappelant quelque peu l'art et la manière de D. Argento. Le décor du pensionnat plongé dans l'obscurité, silencieux la nuit tombée, et dont les profondeurs insoupçonnées trouvent leur pendant musical dans une magistrale partition de Waldo de los Rios, est parfaitement mis à contribution dans la grandeur des salles, des escaliers, des corridors. Une fois de plus, l'horreur cachée et la révélation se nichent dans le recoin le plus reculé de la bâtisse, un grenier encombré d'un bric-à-brac de vestiges empoussiérés derrière lesquels nous attend le surprenant « climax », difficilement prévisible (et que je ne révélerai certes pas ici), et qui fait basculer le film dans une tragédie absolument horrifiante, mélange d'atroce et de pathétisme. Une œuvre immense donc, magnifiée par une interprétation de tout premier ordre. Nous arrivons maintenant aux plus gros pourvoyeurs des films du genre, les USA et la Grande-Bretagne bien sûr, dont les productions dans le domaine du cinéma de terreur regorgent d'habitations plus ou moins inquiétantes. Si nous avons accordé au début du chapitre une place particulière à **Psychose,** c'est qu'il représente l'archétype absolu en la matière, l'étalon comparatif en quelque sorte ; ainsi, une grande partie des films dits de « psycho-killers » se déroule à l'intérieur d'une demeure où se réfugient les victimes et où se terrent le(s) psychopates(s). Attardons-nous donc sur une seule œuvre-type, d'autant plus notable que sa réussite n'a pas eu le retentissement mérité.

LA MALEDICTION DES WHATELEY, en bas : MASSACRES DANS LE TRAIN-FANTOME, à droite : SYLVIE ET LE FANTOME



LA MALÉDICTION DES WHATELEY

Au contraire d'œuvres ambitieuses telles que « **Die, Monster Die** » (D. Haller), « **The Dunwich Horror** » (D. Haller), « **The Haunted Palace** » (R. Corman), qui mettent en scène des nouvelles fameuses de Lovecraft mais qui ont fatalement échoués dans leur tentative d'en illustrer la grandeur et la démesure, «**La Malédiction des Whateley** », (dont le scénario est tiré de « The Shuttered Room » écrit par A. Derleth d'après une idée de Lovecraft) vise moins haut, et réussit fort bien à recréer l'atmosphère imprégnant certains récits du célèbre écrivain, en adaptant le thème de la « chose » innommable embusquée dans une demeure réputée maudite.

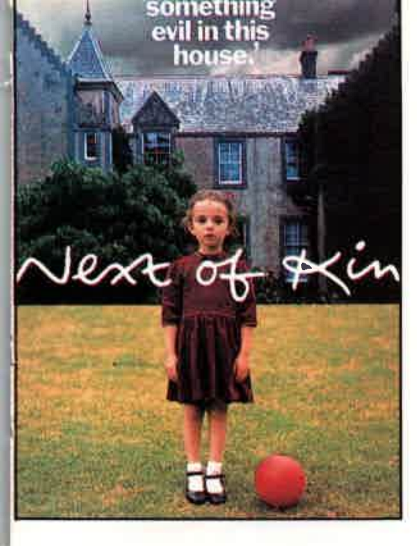
« **The Shuttered Room** » n'a jamais reçu les louanges qui lui reviennent de droit (à part quelques belles lignes de J.P. Bouyxou dans le n° 8 de Miroir du Fantastique), et pourtant, par son approche de l'épouvante, par les accès de peur qu'il fait éprouver au spectateur il demeure même après plusieurs visions, d'une efficacité exemplaire.

La trouvaille majeure de la mise en scène est l'utilisation qui est faite de la caméra, une caméra subjective qui s'identifie au regard de la créature embusquée dans la maison, dès l'arrivée de Suzanna et de son mari au vieux moulin, la scène est filmée du haut de celui-ci, de l'intérieur du grenier, nous indiquant que quelqu'un les observe, épiant chacun de leurs mouvements.

Cette existence de quelqu'un ou de quelque chose de manifestement hostile habitant la demeure étant d'emblée connue du spectateur, le suspense est installé, sera continuel-







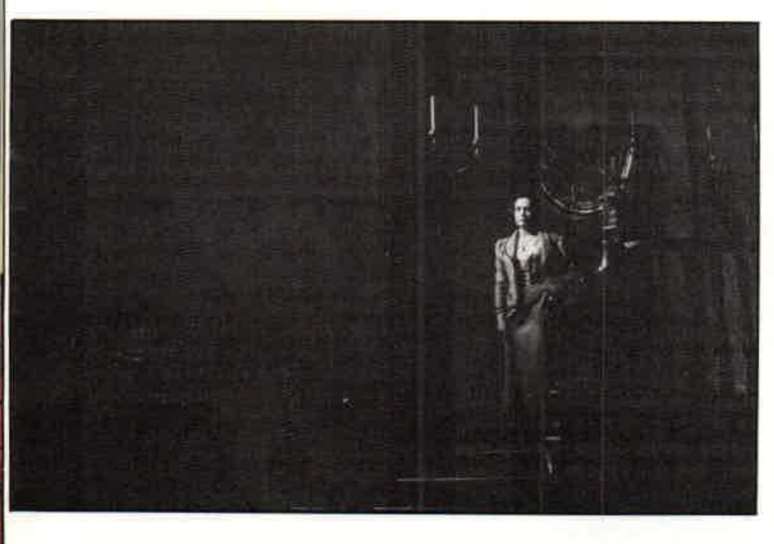
lement entretenu, et ira crescendo à chaque fois que l'héroïne s'approchera du grenier fatal, dont l'existence, la situation et la porte qui en interdit l'accès nous ont été révélées dans l'étonnant prégénérique (véritable pièce d'anthologie du cinéma d'épouvante) ; ce prologue nous fournit donc également une information indispensable à la création d'un suspense qui nous vaut des moments de haute tension ; le premier en est la séquence où Susanna se retrouve seule dans la maison, alors que Mike est parti s'approvisionner au village ; elle commence à nettoyer le rez-de-chaussée, puis monte aux étages supérieurs ; en passant devant l'escalier qui mène au grenier, une contre plongée nous la montre hésitante, et, saisie d'appréhension, elle redescend.

L'identification caméra/créature est totale dans certaines scènes du film les mouvements d'appareil mimant ceux du monstre, son approche fébrile, ses attaques hystériques ; ce procédé n'est peut-être pas nouveau, mais est employé ici de façon jusqu'au-boutiste, et constitue en tout cas une réussite technique indéniable en même temps que le meilleur moyen pour nous cacher l'apparence physique de la chose meurtrière.

La nature de cette dernière ne nous sera révélée que peu à peu : une main acérée, des yeux brillants écarquillés par la folie, des cris perçants. De Lovecraft, on retrouve donc cette progression dans le récit et dans la visualisation de la « chose » : d'abord en suggérer l'omniprésence lourde et menaçante, puis dévoiler certains de ses aspects, jusqu'à la révélation complète et finale.

Dans le domaine qui nous intéresse, il faut souligner une fois encore la singularité de l'œuvre de Tobe Hooper (voir dossier dans MM n° 25) : les demeures qu'on découvre dans ses films y sont empreintes du sceau de la crasse et du sordide : maison-abattoir ornée de trophée macabres de **The Texas Chainsaw Massacre,** vieux motel croulant envahi par les rats et la moisissure de **Death Trap,** demeure vénéneuse corrompue par les âges de **Salem's Lot,** sous-sol misérable situé sous le manège de **Fun House.** Hooper est bien le peintre amoureux fou des endroits gluants hantés par des monstruosités mi-humaines.





Ci-dessus : LA RESIDENCE. En bas : MALPERTUIS.
En haut : LA MALEDICTION DES WHATELEY.



NEXT OF KIN

L'Australie compte elle aussi parmi sa production fantastique très diversifiée son « film de maison hantée » par la peur et la mort, grâce au **Next Of Kin** de Tony Williams, qui adapte un matériau thématique connu avec une approche qui le relie indéniablement aux préoccupations esthétiques d'un Peter Weir. Autrement dit, si le sujet du film est du déjà-vu (un tueur frappe les pensionnaires d'une maison de repos, avant de s'en prendre à l'héroïne), la forme adoptée nous laisse à voir tout un travail de mise en scène et de photographie élaboré qui emporte immédiatement l'adhésion ; à cet écrin esthétique séduisant répond une histoire d'épouvante et de meurtres qui ne l'est pas moins, car traitée dans le seul but de nous faire frémir, et sur ce plan également, Tony Williams a parfaitement réussi son coup. Dans ce genre de situation, où le spectateur doit se mettre dans la peau du personnage principal et vivre avec lui ses sensations et ses frayeurs, importe surtout le calcul précis d'une ambiance devant être irrésistiblement prenante ; un pari qu'avait magnifiquement réussi Argento dans **Suspiria** ou Pupi Avati avec **La maison aux fenêtres qui rient,** et que réitère ici Williams sur un canevas en gros identique à ces deux films. La découverte par degrés que la maison abrite la mort nous est rendue sensible par la mise en scène terriblement suggestive des diverses situations dans lesquelles se trouve confronté l'héroïne ; on peut parler ici d'une véritable géométrie de l'angoisse liée aux structures mêmes de l'endroit, angles et prises de vue mettant ainsi à contribution le décor et toutes ses ressources. Comme dans **La Résidence** ou **Burnt Offerings,** la tension ira crescendo et il nous faut admettre que **Next Of Kin** est le dernier film (toutes catégories comprises) à ce jour, qui soit parvenu à nous inoculer le frisson véritable de la peur, notamment lorsqu'apparait dans l'obscurité l'ombre effrayante de la tueuse.

Ainsi s'achève ce dossier en quatre épisodes (vraiment le minimum indispensable pour survoler un sujet aussi copieux) consacré aux demeures fantastiques. Certains s'étonneront de n'y point avoir vu figurer une œuvre « phare » telle le **Malpertuis** réalisé par Harry Kümel d'après Jean Ray ; je leur rétorquerai qu'il s'agit avant tout d'une œuvre littéraire unique, et que la relative réussite de son adaptation cinématographique ne peut la faire considérer comme un jalon important, représentatif d'un des chapitres-clés qui vous ont été proposés.

Quant à l'humour, omniprésent dans certaines œuvres au thème réellement fantastique ou non, il ne remet pas en cause les généralités exposées au début pour tous ces films, mais permet de détourner ces codes admis afin de provoquer le comique. Il en va ainsi des nombreuses comédies avec des fantômes (ou faux-fantômes) qui hantent les nouveaux propriétaires ou les intrépides explorateurs de la demeure. Souvenons-nous de l'exemple le plus délirant en la matière, avec **Fantôme à vendre** de René Clair, dans lequel un riche yankee achète un château écossais et le transporte en Amérique avec son fantôme ancestral !

Une tentative de filmographie exhaustive des « demeures fantastiques » nous a amené à recenser facilement plusieurs centaines de films. Si on ajoute les commentaires et appréciations indispensables se devant d'accompagner chacun d'eux, les titres explicites dont son affublés certains films en dehors de leur pays d'origine, les sorties video, etc., bref, la mise à jour d'un travail complet, il faudrait compter plusieurs pages supplémentaires de MM. Par conséquent, plutôt que de vous présenter une filmographie incomplète, inachevée, l'auteur de ces liges vous donne d'ores et déjà rendez-vous pour une publication entièrement consacrée au sujet, avec chaque film analysé en détail, de nombreuses photos, pavés de presse rares ou inédits, filmo intégrale donc, et aussi une section consacrée à la littérature et à la B.D. ! Nous ne manquerons pas de vous en faire part dans ses colonnes dès sa publication.

Denis TREHIN.

FESTIVAL DE SAINT-MALO

Vannes, Metz, Auxerre, Bruxelles (deux manifestations différentes), Porto, Madrid, Munich, Rome, autant de nouveaux festivals du cinéma fantastique qui se sont créés ces dernières années et qui cautionnent un genre désormais majeur au regard de la production actuelle. Mais si certains démarrent très fort, dotés d'un budget impressionnant et de fortes subventions d'une municipalité coopérante, d'autres naissent plus discrètement et ne doivent leur succès qu'à leur seul enthousiasme et à leurs propres efforts. C'est tout à fait le cas du Festival de St Malo qui, du 27 avril au 1er mai dernier, vient de nous offrir sa troisième édition. Au cœur de cette tentative un centre d'animation culturel et quelques personnalités amoureuses de leur travail comme Hervé Roy, directeur du centre Salvador Allende et Etienne Guyomard, responsable de la programmation et coordinateur de ce travail de titan.
Cette année, deux perspectives : une sélection de films allant des années trente aux années quatre-vingts ainsi qu'une rétrospective David Cronenberg qui permettrait de visionner enfin les inédits **Stéréo, Crimes of the future** et **Fast company** et d'offrir en avant-première nationale le chef-d'œuvre du maître, **Vidéodrome.**
Ce festival se voyait soutenu par les radios locales et les trois revues spécialisées françaises représentées par Frédéric Albert Levy, Pierre Gires et un autre personnage dont le nom m'échappe pour l'instant (c'était peut-être bien moi d'ailleurs...). Enfin, parallèlement à cette sélection filmique, le festival proposait un concours vidéo amateur qui laissait augurer d'une relève toute prête pour ce genre que nous affectionnons.



LA SELECTION RETROSPECTIVE :

Les morts-vivants (White zombie de Victor Halperin, 1932**)** nous offre un Bela Lugosi au meilleur de sa forme qui règne ici sur une horde de zombies. Une poésie morbide anime ce film finalement assez naïf qui nous conte une histoire d'amour impossible à vivre mais qui révèle tous les charmes d'une production fantastique des années trente dont la découverte progressive n'en constitue pas moins une exaltante expérience.

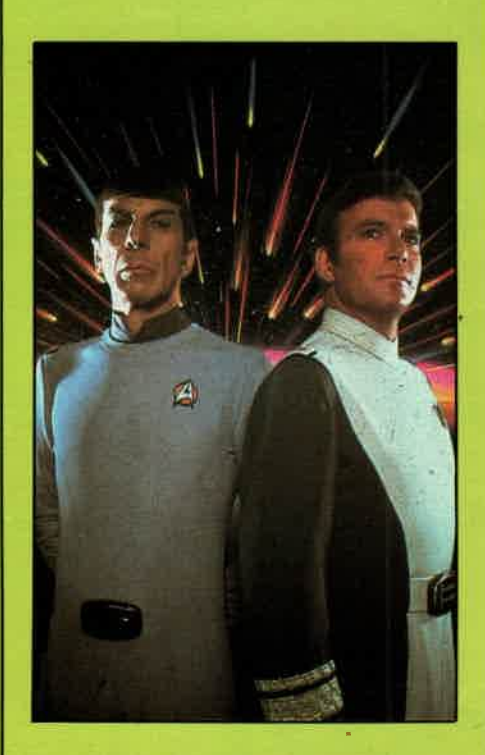
L'homme invisible (The invisible man de James Whale, 1933**)** reçut à l'unanimité le prix du jury pour ses qualités esthétiques autant que pour la maîtrise de sa réalisation. C'est incroyable mais le film n'a absolument pas vieilli et on s'étonne presque de voir à quel point l'ironie sadique et l'humour qui dominent ce chef-d'œuvre fonctionnent encore de nos jours. Redistribué récemment, **L'homme invisible** reste la pièce rare à redécouvrir absolument.

La mouche noire (The fly de Kurt Neumann, 1958**)**, c'est le film que je rêvais de voir depuis 20 ans. Cette histoire d'un savant qui transporte la matière et qui se retrouve avec une tête et une patte de mouche parce que cet insecte s'est glissé avec lui dans la cabine de désintégration m'avait toujours paru fascinante. Pour une fois la réalisation d'un vieux rêve tint ses promesses et le suspense tragique marche aussi bien en 84 qu'il devait le faire en 58. A ne pas rater le final prodigieux où une mouche à la tête humaine se débat désespérément dans la toile d'une gigantesque araignée.

La malédiction d'Arkham (The haunted Palace de Roger Corman, 1964**)** s'inspire de Poë et de Lovecraft pour traiter du satanisme et d'une étrange malédiction jetée sur tout un village. La performance de Vincent Price, progressivement possédé par un ancêtre qui va le manipuler et le pousser à reprendre ses propres travaux de sorcellerie reste quelque chose d'extraordinaire et la réalisation de Corman un exemple du genre.

La vallée de Gwangi (The valley of Gwangi de James O'Connoly, 1969**)** c'est le vieux projet de Willis O'Brien (effets spéciaux du premier **King Kong**) enfin réalisé par le maître de l'animation, Ray Harryhausen (voir entretien in MAD MOVIES 24). Un western moderne futile mais aux charmes indéniables et de splendides créatures antediluviennes impossibles qui ne demandent qu'à vivre.

Le peuple des abîmes (The lost continent de Michael Carreras, 1968**)** affirmait une nouvelle tendance de la Hammer-films tout comme **Quand les dinosaures dominaient le monde (When the dinosaurs ruled the earth** de Val Guest, 1970**)**, également projeté ici, à savoir le film d'aventures à effets spéciaux et créatures dinosauriennes intervenant dans le récit. Si le second n'échappe pas à un certain statisme, peut-être dû à l'absence de dialogues remplacés par de savoureuses onomatopées expressives, **Le peuple des abîmes** constitue la perle rare où l'étrange le dispute à la sympathie. Le groupe de héros, perdu dans la mer des Sargasses, va devoir se mesurer avec les descendants de conquérants espagnols qui depuis quelques siècles ont maintenu leurs traditions et affronter quelques monstres parmi les plus originaux qui soient.



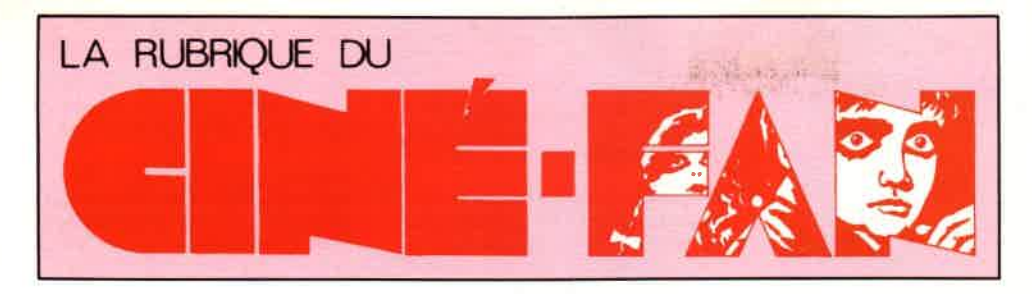
Haut : LA VALLEE DE GWANGI.
Ci-dessus : STAR TREK.

Furent enfin projetés **Star trek, Rencontres du troisième type édition spéciale** et **Quintet** qui ne sont plus à présenter et qui conférèrent à cette manifestation, tout comme **Vidéodrome** et **The dead zone**, l'aspect sérieux et compétitif d'un véritable festival professionnel.

La curiosité de la semaine résidait en la projection inédite des premiers films de Cronenberg et en particulier celles de **Stéréo** et **Crimes of the future**, deux long métrages encore assez universitaires par leur fond et où l'on trouve déjà le creuset dans lequel puisera le réalisateur par la suite. Quant à **Fast company**, une œuvre qu'il signa entre **Rage** et **Chromosome 3**, l'inspiration diffère largement puisqu'il s'agit d'un récit cernant les circuits de course américains et qu'il relève davantage du film d'action que du cinéma fantastique auquel jusqu'ici Cronenberg voua sa carrière.

Mais l'essentiel c'est que St Malo se tourne déjà vers son devenir en promettant pour l'an prochain un festival rénové et encore plus diversifié. Au niveau de l'ambiance, de l'accueil général et de la passion qui les animent ils ne pourront pourtant pas faire beaucoup mieux que cette année.

Jean-Pierre PUTTERS





Après avoir reconstitué le space-opéra dans son salon, changeons de genre mais restons au salon (bien que ces genres devraient être mêlés...). Je parle de l'ANIMATION de PERSONNAGES ARTICULÉS.

Ces personnages se composent d'un squelette articulé pouvant conserver son immobilité quelle que soit la position qu'on désire lui faire adopter, d'une peau qui le recouvre et lui donne son apparence, puis d'un habit dans certains cas et, j'allais oublier, d'une arme pour que le méchant puisse attaquer ou que le bon puisse se défendre. Mais, en général, sachez une chose : la créature d'animation est **méchante** alors que l'humain est **gentil !** Enfin... vous faites ce que vous voulez.

La confection du SQUELETTE

Bon, on commence par le squelette, c'est l'essentiel.
Les professionnels se servent d'une armature de métal et de rotules pour les articulations qu'ils fabriquent eux-mêmes. Comme je ne connais pas leur technique, j'ai trouvé çà et là plusieurs solutions de rechange (toutefois si quelqu'un la connaît, qu'il écrive à MAD, son truc sera peut-être dans le « Courrier »).

– Les MATÉRIAUX

Le premier squelette que j'ai réalisé était constitué par du fil à souder et les pieds ainsi que la tête étaient sculptés dans du balsa (Phot. 1, Fig. 1).
Le suivant partait du même principe mais j'avais utilisé pour le tronc, les bras et la tête (alouette...) du polystyrène sculpté (Phot. 2, Fig. 2).
Ces personnages datent de trois ans et ils marchent encore très bien. Un seul défaut : le fil se ramollit à la chaleur, alors évitez de trop charger sur l'éclairage.

– Le MONTAGE

Voici maintenant le système le plus fiable, hormis les rotules : il s'agit de remplacer les os par des baguettes de bois reliées entre elles par deux fils de fer tressé (Phot. 3, Fig. 3). Le fil de fer doit avoir plus d'un demi-millimètre de diamètre sinon, même tressés, les fils ne seront pas assez raides pour soutenir toute l'armature, et ce quelle que soit la position du personnage.
On dessine d'abord la créature telle qu'on la souhaite puis, à côté, son squelette ; cela permet de déterminer ce dont on aura besoin, la position des baguettes, le nombre d'articulations. On se servira de baguettes de peuplier (en vente dans tous les magasins de modélisme) pour réaliser l'ossature des bras et des jambes, et même du corps si votre type est maigre. Le corps de la Fig. 3 a été sculpté, lui, dans une latte de bois.

Quant à la tête, vous pouvez lui donner toutes les formes bien sûr ; la Fig. 9 donne deux exemples classiques.

– La STABILISATION

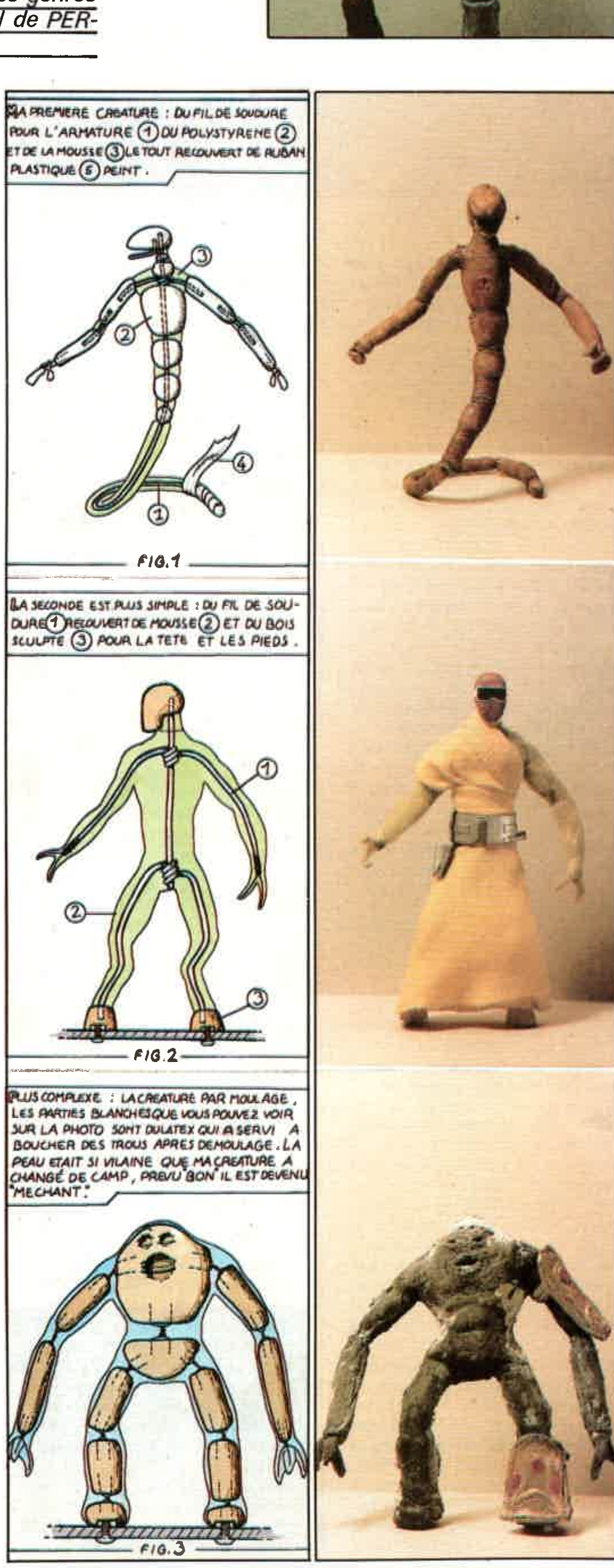
Afin que votre créature puisse marcher correctement, il faut la stabiliser. En effet, si vous lui faites lever un pied, créant ainsi un déséquilibre, vous risquez de la faire tomber. Il faut donc visser la créature par les pieds pour qu'elle reste constamment immobile. A cet effet, on doit trouver à l'avance le sol sur lequel le personnage va se déplacer (Fig. 7/8).

La confection de la PEAU

Passons maintenant à la peau, c'est également essentiel.

– Les MATÉRIAUX

Que je vous raconte comment j'ai d'abord fait les deux premières créatures : la première est recouverte uniquement de mousse synthétique (mousse garnissant les coussins) plus, bien sûr, d'un costard car c'est le « bon » dans mon film (le « méchant » est souvent nu, ne trouvez-vous pas ?). Quand à la seconde, j'ai entouré le fil de soudure et de polystyrène de mousse aussi, mais j'ai enveloppé la créature d'un ruban élastique (qu'on utilise pour colmater les fuites d'eau) et j'ai peint le tout avec de la peinture acrylique (une fois sèche, c'est du plastique alors que la gouache en séchant devient du plâtre).
Il existe une dernière solution, que j'ai expérimentée, c'est de recouvrir la mousse directement de latex ; c'est idéal pour des bestioles très vilaines car, avec ce procédé, il est impossible d'avoir un quelconque détail de peau ou de traits.
Puisque j'aborde le latex, parlons-en plus en détail. Pour ceux





qui ne connaissent pas, c'est blanc à l'état liquide et devient transparent une fois sec. Mais ça peut se colorer à l'infini en le mélangeant à de la gouache ou de la peinture acrylique. Il faut cependant bien remuer pour que le mélange soit parfait.

Maintenant je m'adresse à tous les flemmards qui n'osent pas ou ne veulent pas commander du latex chez ADAM. Il existe un dérivé en vente dans tous les magasins de matériel artistique (peinture, toile, feuilles de papier, etc.). Pourquoi dérivé ? parce qu'il est : – premièrement, coloré d'office, d'un bleu à l'état liquide et bleu foncé une fois sec ; – deuxièmement, légèrement plus dilué que le latex ; conséquence : il diminue de moitié en séchant. Bien sûr on peut aussi le colorer mais il faut constamment compter avec la couleur bleue et jouer avec. Il faut donc mettre plus de gouache et mélanger plus longtemps. Un dernier détail mais qui a son importance : le produit est vendu sous le nom de « drawing gum ».

– Le TEST du SQUELETTE

Pour finir sur la créature elle-même, voici la partie, toujours délicate : le moulage de la peau. Chaque créature pose évidemment un nouveau problème.

Mais, avant de parler de la peau, parlons encore du squelette. Il est en effet nécessaire et plus prudent de tester d'abord un peu votre squelette. J'ai récemment fait la triste expérience d'une armature dont les fils de fer, trop fins, ne restaient pas immobiles dans la position voulue. L'élasticité du latex étant plus forte que celle des fils tressés, en conséquence la jambe que j'avais moulée séparément, dès qu'elle était pliée revenait à sa position initiale. En bref, faites gaffe avant ou alors filmez carrément l'armature en guise d'essai, ce que j'ai fait une fois. Un dernier truc : soulevez dans toutes les positions votre armature en la tenant par une jambe ou une patte ; si le corps reste immobile, sans pencher, c'est gagné !

– la CONFECTION du MOULE

Bien, alors vous avez un bon squelette ; il faut maintenant sculpter la surface extérieure de votre bestiole, sa peau quoi ! La peau, vous allez la sculpter directement sur l'armature grâce à de la pâte à modeler ; bien sûr, vous pouvez utiliser de la terre glaise ou toute autre argile... mais je trouve la pâte à modeler plus propre à travailler, plus facile à démouler et à retirer du squelette.

On va commencer par le premier cas de moulage, le plus simple du moins en apparence : le moulage en deux parties (avant et arrière). Pour ce type de moulage vous placez votre armature debout, sur ses pieds ou ses pattes ; si votre créature ne tient pas toute seule, vissez-la par les pieds sur une plaque de contre-plaqué surélevée.

Ensuite vous sculptez votre créature par-dessus, en essayant d'être réaliste : représentez la musculature apparente, des rides pour faciliter le mouvement des parties mobiles et, si votre personnage est presque humain, n'oubliez pas de représenter les coudes et les genoux.

Il faut ensuite, partie délicate, séparer l'avant de l'arrière de la bestiole par une paroi en pâte à modeler suivant la silhouette de la créature afin de pouvoir mouler ses deux côtés (Fig. 10). Le partage se fait également pour les doigts. Le mur doit être droit et bien coller à la forme du personnage. Petit détail supplémentaire mais facultatif : une petite murette sur le rebord du mur pour éviter que le plâtre ne dégouline partout. On peut aussi, dès ce moment, pratiquer des aspérités sur le mur en guise de clés. Les clés sont de petits cubes ou cônes que l'on place sur la murette de moulage. Ces clés ont pour effet de créer des trous dans le moulage en plâtre, tout autour de la forme de l'objet moulé. Ces trous serviront à encastrer les deux moules en plâtre, les immobilisant ainsi parfaitement lors du moulage de la créature.

Bien sûr, si votre créature autorise un moulage en ligne droite, on peut utiliser le moulage simple qui consiste à verser le plâtre liquide dans un petit bac, à y plonger à moitié la sculpture et, après séchage de cette première partie, une couche de savon mou et hop, on coule l'autre moitié et le tour est joué. Mais il ne faut pas oublier de faire les clés ; dans ce cas-là, elles sont indispensables.

Tout ce que je viens de vous dire s'applique aussi pour les moulages séparés, mais il est important que ces moulages se chevauchent. Autrement dit, vous avez votre sculpture autour du squelette et vous aller mouler le corps d'abord, puis arrêter votre moulage après les épaules et à mi-cuisses pour avoir un moulage bien net aux articulations (celles des membres notamment), si elles sont apparentes bien évidemment. Ensuite, votre moulage réalisé, vous allez le retirer et faire un moulage (en deux parties toujours) de chaque membre en mordant d'un petit centimètre sur la zone du moulage précédent. Bien sûr, si vous pouvez camoufler les articulations par un costume, par exemple, vous pouvez joindre les moules à ce niveau.

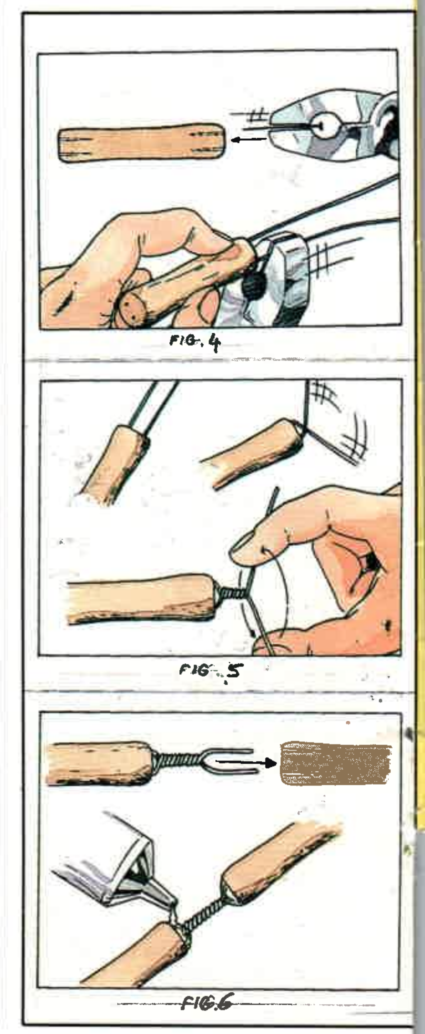
– Le MOULAGE de la PEAU

Maintenant, ça y est, on va pouvoir entamer le moulage de la peau en latex. Si la fabrication du squelette et du moulage a pu causer quelques difficultés, tout ceci n'est que rigolade devant ce qui vous attend.

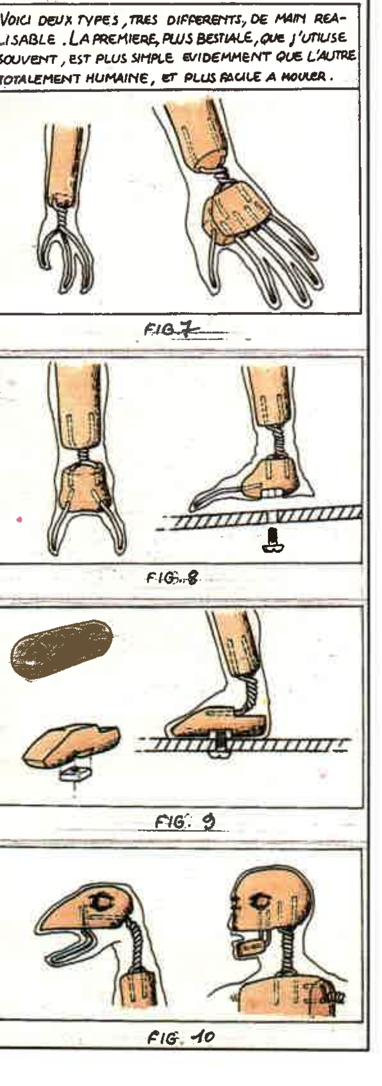
Voici comment je procède pour réaliser la peau de mes créatures : tout d'abord je mélange latex et peinture pour obtenir la couleur de leur peau. Il faut mélanger assez de latex pour étaler une couche sur chaque côté du moulage car il est très rare de pouvoir obtenir la même teinte deux fois de suite. Il est de toute façon préférable de toujours mélanger le latex à une peinture quelconque car cela le rend plus épais, il dégouline moins vite dans le moule ce qui évite d'en répandre partout sur votre table. Après une première couche, en passer une seconde puis, soyons généreux, une troisième. A ce stade, il me faut vous signaler que le latex doit déborder légèrement du moulage, afin que les bords de chaque partie du moule puissent bien entrer en contact ensuite.

Maintenant, il existe deux façons de finir l'histoire : soit on n'attend pas que la troisième couche soit sèche et on place dessus les muscles qu'on a découpés dans de la mousse synthétique, et ceci sur les deux côtés du moule, puis un coup de latex sur la mousse et on introduit le squelette dans les moules et hop ! on referme tout ce petit monde, une bonne demi-journée au four (thermostat 5) et en principe ça marche. La créature de la Photo 3 est faite sur ce principe. L'avantage : c'est rapide et pratique, mais faites gaffe à la mousse ; si elle doit faire ressortir un muscle, elle doit être taillée plus grande que celui-ci sinon, après le démoulage, on retrouve souvent le muscle affaissé.

On peut aussi utiliser un autre système : plutôt que de déposer



On perce d'abord la baguette à chaque extrémité puis on enduit de colle le fil de fer qu'on enfonce alors à l'aide d'une tenaille dans la baguette. ***Détail important :*** *le fil de fer doit être enfoncé d'un centimètre et demi au moins. Après le tressage effectué à un bout, il ne vous reste qu'à enfoncer les deux tiges dans une autre baguette ; un centimètre et demi suffit là aussi pour la longueur du tressage. Une fois les tiges reliées entre elles, vous imprégnez d'une bonne quantité de colle la base de chaque tressage car c'est ce dernier qui doit permettre l'articulation et non la base, qui pourrait casser.*



la mousse dans les moules, on peut la coller directement sur le squelette. Ceci fait, on le pose sur un côté du moule, de préférence celui dans lequel la plus grande partie de la créature a été moulée, autrement dit l'avant, celui-ci incluant la tête ou le visage qui demande un moulage en latex plein, sans mousse pour une plus grande netteté des traits et une solidité lors du moulage.

– L'OPÉRATION DÉMOULAGE

Attention, c'est là que ça se corse : le démoulage, une fois sur deux on doit casser le moule pour en dégager la bestiole. Trois fois sur quatre, sur leur plus grande partie les deux côtés du moulage ne sont pas collés ensemble. Il faut donc y remédier en rassemblant les bordures avec du latex. Il reste ensuite à boucher les trous qui se forment parfois. Il arrive en effet, à certains endroits, qu'il n'y ait pas assez de mousse à l'intérieur du modèle ; les défauts de jointures peuvent servir de couloir par lequel on introduit la mousse avec une pince et une baguette. Un rembourrage en quelque sorte. Pour éviter les défauts de bordure du moulage, je vous ai indiqué plus haut le truc du débordement du latex, que j'ai trouvé par hasard d'ailleurs ; il en résulte une bavure tout autour qu'il ne reste plus qu'à couper.

– La FINITION

Et si, après tout cela, la couleur globale ne vous plaît pas ou que vous vouliez changer l'aspect de votre bestiole, voici deux solutions pour la peindre : la première solution consiste à recouvrir votre personnage d'une couche de latex mélangée à la couleur désirée. Un inconvénient : la couche doit être aussi fine et régulière que possible pour suivre tous les contours de la peau (le visage notamment). La deuxième solution, c'est de carrément peindre, avec de la peinture pour maquette. Dans ce cas, une seule méthode : l'aérographe. C'est le seul moyen de faire tenir la peinture tout en épousant la forme des bras, jambes, cou, etc. Si vous étalez votre peinture avec un pinceau normal, la peinture tient mais se craquelle à la moindre déformation, sauf avec la couleur argent. Si vous ne pouvez vous procurer un aérographe, il reste un moyen : peindre au pinceau brosse en l'utilisant comme un pochoir ; cela donne un grain plus ou moins uniforme mais ça marche (je l'ai récemment expérimenté).

La confection du DÉCOR

Si vous avez réussi à me suivre jusqu'ici sans bailler, vous allez pouvoir avaler la partie finale dont le sujet principal est le décor. C'est au stade du dessin que tout se décide : la taille du personnage, ses fonction dictées par le scénario, la matière dans laquelle il va être construit, son animation au sein du décor.

– Les MATÉRIAUX

En général, j'utilise deux matériaux : le carton, contre-collé de 0,2 cm, et du bristol léger. Le contre-collé est destiné à la confection des parois et le bristol à la confection des volumes. Pour imiter la pierre, j'utilise le polystyrène expansé que je sculpte. Afin de rendre cet aspect, je carrelle le panneau de polystyrène et y pratique deux creux aux angles puis j'ajoute souvent des motifs sculptés directement ou collés par-dessus. Pour que le sol ait également cet aspect, j'utilise souvent le truc du débordement des pierres que vous pouvez voir sur la Photo 4. Je pars du principe qu'un sol en pierre se creuse à force de marcher dessus sauf sur les côtés limités par un mur puisque personne n'y passe. La pierre est donc intacte à cet endroit (regardez un vieil escalier et vous comprendrez tout).

– Les PETITS « TRUCS » de l'ANIMATION

C'est juste après la construction du décor, mais avant la peinture, que vous allez percer les trous permettant de maintenir la créature pendant son parcours. Les moindres déplacements doivent être prédéterminés. Pas d'improvisation de ce côté-là. Pour calculer les enjambées, il suffit tout simplement de faire faire un pas à votre créature, de la poser sur le décor et de marquer l'emplacement des pieds. On prend alors la mesure de l'enjambée et on la répète tout le long du trajet prévu. Pour percer les trous, j'utilise une miniperceuse pour maquette avec une mèche du diamètre des écrous, bien sûr.

Pour planquer les trous, deux solutions : on peut masquer les trous en enfonçant un petit bouchon en polystyrène. On peut aussi, si l'on dispose d'écrous en quantité suffisante, visser ceux-ci dans chaque trou, en les arrêtant au ras du sol. Il ne reste plus qu'à dissimuler tout cela en passant dessus une bonne couche de peinture.

Après la peinture (bombe ou aérographe puis vieillissement au pinceau brosse ou aérographe), il reste encore à fignoler quelques détails en tout genre : cadavres, toiles d'araignée (coton) ou encore chute de pierres (polystyrène sculpté again), et voilà !

Quelques conseils de RÉALISATION

Je vais me permettre maintenant, et pour en finir, quelques conseils de réalisation.

Tout d'abord la façon de filmer vos créatures doit être la même que pour un acteur humain : alternance de gros plans, plans américains et plans généraux. Ensuite, ne déclencher qu'une image par fraction de mouvement. J'ai déjà essayé de tourner l'évolution de vaisseaux deux images par deux images ; ce fut le désastre (bonjour les saccades !)



Mais je vois que mon encre se tarit, que la pointe de mon crayon est usée et que ma gomme n'efface plus, bref c'est la fin... J'aurais pu encore parler d'autres trucs comme la façon de faire voler une créature, ou une arme par exemple ; ce sera peut-être pour une autre fois.

Thierry ARDILLER

SPLASH

S'il est un film, ces temps-ci, qui mérite d'être vu, c'est bien **Splash.** Sa fraîcheur et son originalité n'ont d'ailleurs pas manqué de séduire les américains qui en ont fait le hit de ce printemps.

Le film narre la rencontre d'un jeune grossiste, Allen, avec une sirène. La charmante créature est dotée d'une queue ou d'une paire de jambes, alternativement, selon que la partie inférieure de son corps est mouillée ou pas. Sans connaître sa véritable identité, le jeune homme installe sa découverte dans son appartement new-yorkais, ce qui ne manque pas de les entraîner dans une série de péripéties plus humoristiques les unes que les autres.

La responsabilité en incombe principalement aux scénaristes. Nul doute en effet que le point fort du film en est son script. Il a été développé par Bruce Jay Friedman d'après une idée du producteur, Brian Grazer. Il semblerait qu'Howard n'ait pas été enthousiasmé par le résultat et ait demandé a Lowell Ganz et Babaloo Mandel de le retravailler, en développant les personnages et en privilégiant leurs aventures romantiques dans New York. Dans le premier script, en effet, il était amplement question d'une civilisation sous-marine qui n'apparaît plus qu'à la fin du film, l'espace d'un plan.

Ganz et Mandel avait déjà collaboré à l'écriture du précédent film d'Howard, **Nightshift,** qui contait les tentatives d'un croque-mort (Henry Winkler) et d'un protecteur (Michael Keaton) à transformer une morgue en bordel. Lowell Ganz n'est pas un inconnu, c'est en fait un scénariste de télévision extrêmement bien coté. Avec son compère, Mark Rothman, il a écrit les meilleurs épisodes d'une des plus subtiles et distrayantes séries TV, **The odd couple.**

Il n'est donc pas étranger à l'efficacité comique de **Splash** qu'illustrent, par exemple, les déambulations de Madison, la sirène, dans les grands magasins new-yorkais. Sa façon de découvrir la civilisation américaine à travers la télévision (de Bonanza à Crazy Eddy) rappelle certains bons moments de **Bienvenue mister chance.** Souvenez-vous : Peter Sellers faisant du yoga alors qu'il a un éditorialiste au bout du fil.

Toutefois, à côté de ces touches heureuses, quelques éléments perturbent, tant au niveau structurel qu'à celui de la création des gags. Le personnage du frère pervers (John Candy) est bien planté et il paiera vers la fin du film lors de la scène du garde suédois; mais était-il nécessaire de nous refaire le coup des pièces lorsque le frère a atteint l'âge adulte? Egalement, la rapidité avec laquelle Madison apprend l'anglais n'est pas crédible (quoique la confusion sur « je sais » et « je comprends » soit délicieuse). Le fait que la sirène ne peut rester que six jours sur terre n'est pas introduit assez tôt. A vrai dire tous les éléments susceptibles de motiver la conduite d'Allen sont trop discrètement (ou trop tardivement) plantés.

Tout cela n'est cependant que du réglage fin; le script étant l'un des éléments les plus satisfaisants du film.

La photographie en est un autre atout. Elle est l'œuvre de Don Peterman (**Flashdance, Riches et célèbres)** et il semblerait qu'Howard ait laissé le champ libre à sa créativité. L'escapade nocture de Madison, par exemple, donne lieu à de très belles compositions, d'un point de vue photographique, mais aussi narratif. Comme ce plan de l'avant d'une voiture qui manque d'écraser Allen. Les prises de vue sous-marines ont été réalisées par Jordan Klein, un vétéran en la matière qui a travaillé, entre autres, sur **Never say never again, flipper, vingt mille lieues sous les mers,** et gagné un oscar pour **Opération tonnerre.** Au chapitre technique il faut également saluer le travail de Robert Short qui a conçu et fabriqué la queue de la sirène. Il était nécessaire, pour la crédibilité de l'histoire, que la prothèse soit convaincante et nul doute qu'elle remplit son contrat. A l'origine la transformation qui a lieu dans la baignoire devait mettre en scène des effets spéciaux sophistiqués dans le style du **Loup-garou de Londres.** Seulement un court plan de la scène en question rappelle le concept originel car il fut finalement décidé de rester plus romantique et moins spectaculaire. La transformation n'en est pas moins élégamment filmée.

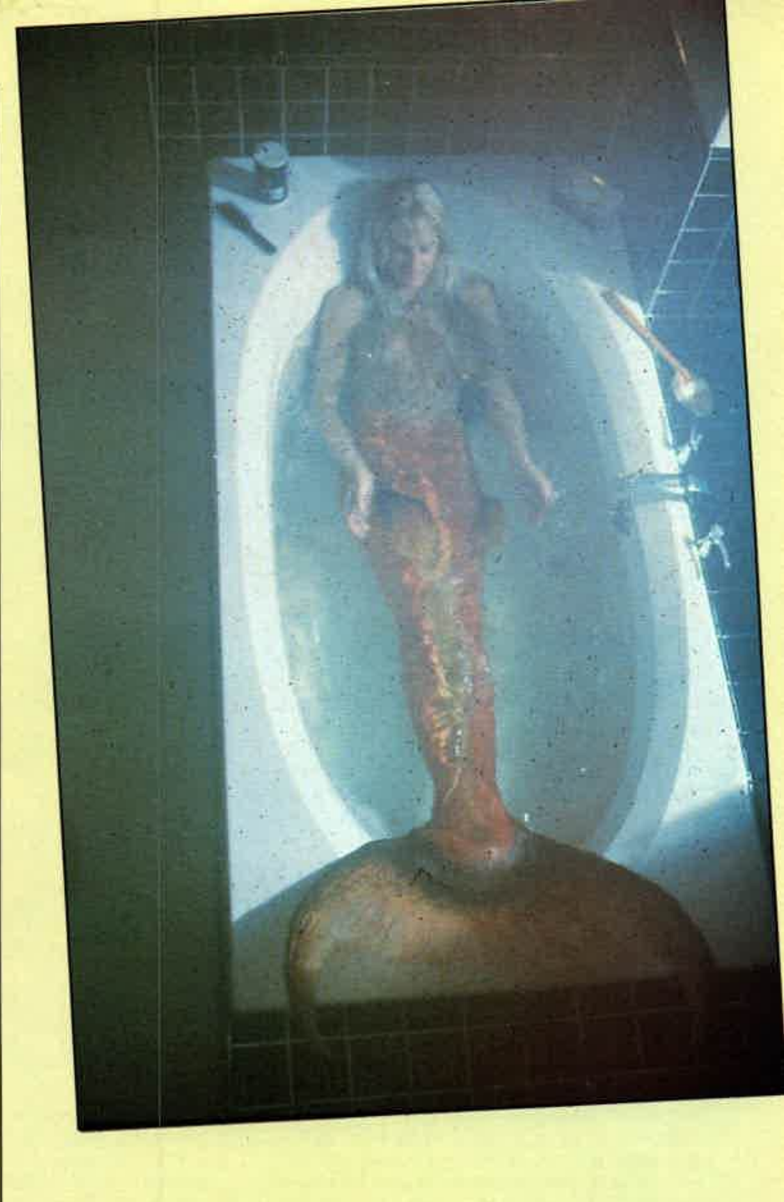


Splash ne manque donc pas de qualités et le plaisir qu'on éprouve à sa vision nous fait d'autant plus regretter qu'il ne soit pas parfait.
Il est en effet un élément qui blesse terriblement, même si la plupart des spectateurs habitués à gober la médiocrité des pubs ou des séries TV n'y feront guère attention, il s'agit de l'interprétation. Daryl Hannah (la réplicante acrobate de **Blade runner)** et Tom Hanks sont honnêtes; surtout la jeune fille qui se sentait très proche du rôle et qui, accessoirement, fait preuve d'une aisance particulière sous l'eau (à tel point qu'elle n'a pas eu besoin de doublure). En tant qu'interprètes principaux il est somme toute assez normal qu'ils aient réussi à pénétrer leur personnage. Par contre que dire des seconds et troisièmes rôles? Même des pros comme John Candy ou Eugène Levy, compères du SCTV (cousin américain du Collaroshow), sont à côté de la plaque.



Il semblerait en fait que toute la distribution ait été consciente du genre de film dans lequel elle apparaissait. Du style « Allez les gars, le film est comique, donc soyons comiques!! » Or **Splash** n'est pas un film des Marx ou de W.C. Fields, c'est un mélange de screwball comedy et de romantic comedy (auquel s'ajoute un élément fantastique). Et le secret de la réussite d'une comédie américaine consiste à jouer le plus naturellement possible des personnages loufoques dans des situations loufoques. Comme s'il s'agissait de jouer **Un tramway nommé désir.** Et non pas de jouer loufoquement et d'en rajouter. De plus tout le professionnalisme du monde n'empêchera jamais un acteur de foirer un rôle s'il prend trop de distances avec celui-ci. Jouer la comédie ce n'est pas simuler c'est véritablement faire et vivre.
Paradoxalement le responsable s'avère être Ron Howard lui-même. Cela peut sembler curieux de la part d'un acteur **(American graffiti,** série TV **Les jours heureux),** quoique d'un autre côté ce ne sont pas les séries TV qui forment les bons comédiens, et Howard n'a jamais été un acteur brillant. « Tom Hanks avait vraiment le rôle le plus difficile », a-t-il déclaré, « Il lui fallait être





sérieux et émouvant ainsi que romantique et vulnérable (!!). Il devait également être marrant par moment, sans parler des difficiles scènes où il devait jouer sous l'eau. « Ron Howard a commencé a faire de la TV à l'âge de 5 ans. Il n'a probablement jamais eu le temps de prendre des cours d'art dramatique. Sinon il saurait que la difficulté technique de jouer sous l'eau n'est rien comparée à celle d'éprouver les émotions d'un personnage. Et surtout qu'à moins de se nommer Lewis, Allen, Marx ou Fields, un acteur n'a pas à être marrant, ce sont les situations et les dialogues qui, joués naturellement, créent l'humour. Ce qui fait, soit dit en passant, l'originalité et le génie d'un acteur comme Buster Keaton.
Dommage. **Splash** n'aura été qu'une pierre semi-précieuse. Ce qui est déjà amplement méritant. Le film n'est ni un remake ni une suite (original en ce moment!), pas plus ne prend-il un train en marche (à vrai dire les films de sirènes sont rares dans l'histoire du cinéma). Pour mémoire, deux sympathiques comédies **Miranda** (1948) de Ken Annakin et **Mr Peabody and the Mermaid** (1948) de Irving Pichel, et une nullité finie **The mermaids of tiburon** (1962) de John Lamb « redistribué en 65 sous le titre **The aqua sex,** avec quelques scènes de fesse en plus si vous voulez tout savoir).
Splash est un film séduisant, une sorte de Walt Disney pour adultes, dont la sirène mérite définitivement un succès comparable à celui des peluches de **Return of the Jedi.**

Yves-Maries LE BESCOND

SPLASH

Produit par Brian Grazer. Ecrit par Lowell Ganz, Babaloo Mandel et Bruce Jay Friedman. Photographie par Don Peterman et Jordan Klein. Musique de Lee Holdridge. Effets spéciaux supervisés par Mitch Suskin. Sirène conçue et réalisée par Robert Short. Mise en scène de Ron Howard.
Tom Hanks (Allen Bauer), Daryl Hannah (Madison), Eugene Levy (Walter Kornbluth), John Candy (Freddie Bauer), Dody Goodman (Mrs Stimler), Shecky Greene (Mr Buyrite), Richard Shull (Dr Ross), Bobby Di Cicco (Jerry), Howard Morris (Dr Zidell), Tony Di Benedetto (Tim le portier), Lowell Ganz (Stan le guide), Babaloo Mandel (Rudy).
Distribué par Buena Vista. 1984. 1 h 51 mn.

L'aventure au féminin

CAROLINE MUNRO

Prenez un film fantastique de seconde catégorie, tourné avec peu de moyens, monté bizarrement et doté d'un scénario archiéculé... Neuf fois virgule quatre-vingt-dixneuf sur cent, le résultat laisse à désirer... Ajoutez maintenant la présence, et la plastique, d'une actrice aux formes ensorceleuses : vous rehaussez le niveau ; Substituez à une idiote quelconque une véritable actrice spécialisée dans le genre qui vous intéresse, et vous obtenez un produit de qualité supérieure, à la saveur rafraîchissante et spectaculaire, Je vais me faire traiter de macho, mais le fait est là ; Et quand en plus la pulpeuse héroïne en question n'est autre que la sympathique Caroline Munro, le film acquiert immédiatement un intérêt difficile à dissimuler...

Caroline, à la différence de ses consœurs, ne s'est pas laissé enfermer dans des rôles stupides de victimes déshabillées, mais s'est créé un personnage plus actif, plus extériorisé, au cours d'une carrieere fort prolixe, qui lui fit cotoyer Roger Moore comme Peter Cushing, Adam Ant (eh oui) comme Christopher Lee... Bref, notre héroïne préférée s'est trouvé confrontée à des partenaires de haut rang dont les noms sont synonymes d'aventures et de frissons : il n'y avait pas de meilleurs moyens de faire une entrée fracassante dans le cinéma fantastique. Tout a commencé pour cette charmante jeune personne par un concours organisé dans les années 60 par un quotidien Londonien : notre jeune Caroline alors agée de 17 printemps (petits veinards, vous allez pouvoir en déduire son âge actuel !) y remporte le premier prix haut la main. Elle devient alors modèle et tourne des pubs télévisées en alternance avec des séances de photos pour magazines de mode (Il y a deux ans de cela, les murs de Londres étaient encore envahis d'une superbe photo de Caroline vantant les mérites d'une marque de rhum : le taux d'alcoolémie british en a fait un saut !). Déjà son premier engagement au cinéma se profile : en 1967, elle apparaît-ô combien furtivement dans l'iconoclaste et ravageur « **Casino royale** » de J. Huston, V. Guest, J. McGrath, K. Hughes & R. Parrish ; mais elle n'y est qu'une des beautés engagées à la pelle pour parodier le côté « glamour » des Bond sérieux. Elle enchaîne ensuite avec un autre rôle minuscule dans « **Where's Jack ?** », juste avant d'être engagée dans la distribution d'un western comique tourné en Espagne, intitulé « **A Talent for loving** » (tout un programme !). Caroline y campe la fille de Richard Widmark. C'est ici qu'arrive un accident dramatique dans la carrière de notre Caroline chérie : elle se marie, horreur, avec un américain, double horreur, musicien de surcroît : c'en est trop pour nos cœurs transis de cinéphile ! Si quelqu'un me communique l'adresse de l'infâme Judd Hamilton, je me charge de rendre son indépendance à Caroline... Après ce funeste événement, sa première véritable chance se présente sous une double forme : la fameuse campagne de pub pour le Lamb's Navy Rum et l'engagement aux côtés de Vincent Price pour le tournage des deux « Phibes » de Robert Fuest. Coup du sort : son rôle – l'épouse de Phibes – se trouve excessivement limité : dans le premier volet, « **L'abominable Dr. Phibes** » elle n'est visible que fugitivement, au travers d'un cercueil... et dans le second, elle n'y apparaît que par le biais d'une photo ! Malgré ce sérieux handicap, sa prestation(!) est remarquée par le big boss de la célébrissime « Hammer Films », Sir James Carreras (pour être précis, il tomba nez à nez avec sne gigantesque affiche de pub de Lamb's !). Ce dernier lui fait signer un contrat pour un an et l'engage illico dans la distribution de « **Dracula 73** » d'Alan Gibson : hélas, son rôle – une victime sacrifiée au Prince des Ténèbres – est encore extrêmement bref (il l'a cependant suffisamment marqué pour qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on lui demande si elle n'a jamais été effrayé par tous ses partenaires monstrueux, elle répond invariablement qu'elle fût vraiment terrorisée par Chris Lee avec ses canines et sa cape sanguignolente !). Notons par ailleurs que le film est déjà révélateur de la chute de la firme productrice. Caroline enchaîne ensuite avec l'original « **Captain Kronos, vampire Hunter** » de Brian Clemens, dont l'intrigue tentait de renouveler







De bas en haut : STARCRASH, CENTRE TERRE SEPTIEME CONTINENT, DRACULA 73.

avec bonheur tout le canenas classique des films de vampire. Caroline y incarne Carla, la compagne de Kronos. Le film ne rencontre pas malheureusement un très bon accueil (ce qui est fort injuste) et la série qui devait y faire suite est abandonnée. La Hammer commence alors à agoniser financièrement et le contrat de Caroline est rompu. Elle trouve cependant le moyen de décrocher un rôle dans le « **Voyage fantastique de Sinbad** » de Ray Harrihausen & G. Hessler : elle devient la mystérieuse Margiana, l'esclave au signe étrange tatoué sur la paume qui sauvera Sinbad (et réciproquement) de bien des périls. Sa tenue vestimentaire met en relief sa plastique superbe et menace d'éclipser celle, moins intéressante à nos yeux impartiaux de John Philip Law... C'est la première rencontre de Caroline avec des créatures animées image par image, mais l'actrice s'en tire très bien (ce qui conduira le réalisateur Luigi Cozzi à l'engager plus tard dans son inégal « **Starcrash** »). Son film suivant l'oppose pour la seconde fois au charmant Peter Cushing dans « **Centre terre : 7e continent** ». Auparavant Caroline avait fait une apparition dans le « **I don't want to be born** » de Peter Sasdy (ex-Hammerien) où elle incarnait, arggl, une strip-teaseuse. Inutile de préciser que le film est inédit ici... Revenons à des sujets plus sérieux avec le film de Kevin Connors ; Adapté grossièrement du cycle Pellucidar d'E.R. Burrough, « **Le 7e continent** » offre tous les aspects des petites productions définies en début de mon article. Néanmoins, comme de juste, tous ces défauts sont compensés par la présence de Caroline, toujours vêtue d'un bikini très révélateur. Son rôle est des plus classiques et ne marque pas une étape importante dans sa carrière... Ce qui est loin d'être le cas du film suivant, le dynamique « **Espion qui m'aimait** » de Lewis Gilbert ; production bondienne de haut niveau, « **L'Espion...** » offre enfin à Caroline l'occasion de mettre ses talents au service (secret) d'une superproduction. Dans ce film bourré d'action, elle incarne Naomi, la secrétaire du méchant de service qui la chargera d'éliminer 007 via un hélicoptère crachant le feu ; séquence qui donne lieu à l'une des plus belles poursuites du cinéma. Of course, Naomi sera défaite par Bond qui pratiquera à l'occasion le cas de coït interuptus le plus explosif qu'on n'ait jamais vu ! « L'Espion... » révèlera aussi les talents – et le physique – d'une autre comédienne à la carrière fort similaire : Barbara Bach. La scène où nos deux interprètes de charme rivalisent de beauté devant l'agent 007 comblé vaut son pesant de Lamb's Navy, je l'affirme haut et fort !

Curieusement cette incursion dans le monde de 007 ne sera pas suivi d'une prolifique carrière « commerciale », Caroline enchaîne ensuite en effet avec l'impossible « **Starcrash, Le Choc des Etoiles** » de L. Cozzi, curieux mélange de SF et de Fantasy. N'est pas George Lucas qui veut, pourtant, et le film de Cozzi souffre de bien des défauts. Empruntant au « **Barbarella** » de Forest et vadim son personnage d'aventurière de l'espace, Caroline fait cependant preuve d'une énergie certaine sous le bikini (en cuir, cette fois...) de Stella Star, aidé par un robot stupide incarné par son stupide robot de mari J. Hamilton (qu'il soit maudit !) et opposé au méchant Zarth Arn (non, non pas Darth comme dans Vader !) incarné par le prolifique Joe Spinell, qu'elle retrouvera a 2 reprises à ses côtés. D'abord avec le visqueux « **Maniac** » de W. Lustig, psycho-killer frénétique ne valant que par ses effets spéciaux ET Caroline. Epicentre d'un phénomène lancé par le mythique « **Massacre à la Tronçonneuse** », « **Maniac** » n'apporte rien de vraiment nouveau sous le ciel du cinéma, si ce



n'est une complaisance certaine à aller plus loin dans l'horreur visuelle. Il est curieux que Caroline ait accepté d'y prêter son concours, son personnage, il est vrai, n'étant pas trop compromettant : elle incarne une photographe de mode qui devient la cible des assiduités dérangeantes du maniaque... Elle retrouvera Joe Spinel dans le très spécialisé « **Last horror film** », de D. Winters : Tourné entièrement à Cannes, pendant le festival, le film ne lésine pas sur les clins d'yeux outranciers (Spinel vomissant à la projection d'un film d'horreur!) et consacre définitivement Caroline en tant que reine du Fantastique : elle incarne en effet une vedette du genre poursuivie par un admirateur névrosé. La plupart des scènes du film sont sujettes à pastiches : la douche de Caroline à la « Psychose », le meurtre à la tronçonneuse de Spinell etc. Un film original offrant un regard presque valide sur le monde interlope du cinéma d'aujourd'hui.

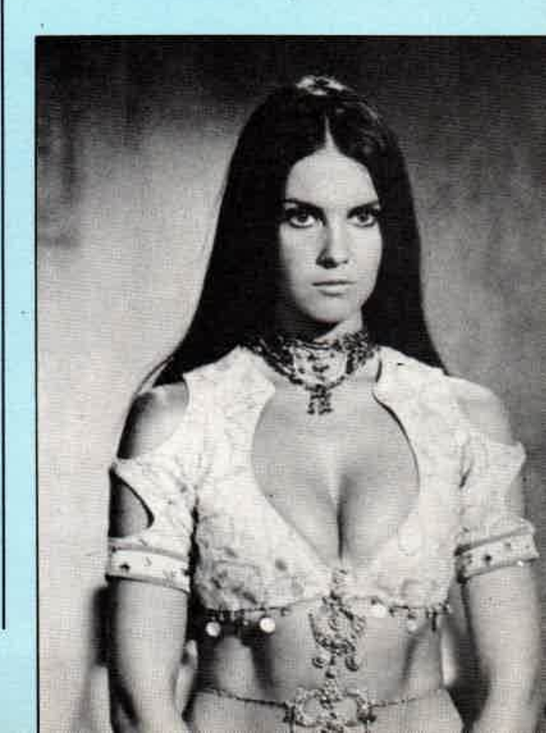
En haut : photo posée. Ci-dessus : CENTRE TERRE SEPTIEME CONTINENT. A gauche : CENTRE TERRE SEPTIEME CONTINENT. A droite : LE VOYAGE FANTASTIQUE DE SINBAD.



valide sur le monde interlope du cinéma d'aujourd'hui.

Ici s'arrête notre filmographie sélective ; Caroline participa aussi à un vidéo clip d'Adam Ant, où, de secrétaire revêche aux lunettes rébarbatrices, elle devenait une vamp sculpturale qui tombait dans les bras de ce veinard d'Adam le morceau s'intitulait « **Goodie two shoes** ». Plusieurs projets, où elle aurait dû obtenir une participation importante, ne se sont pas concrétisés, comme le « **Star Riders** » de Cozzi, un « **Atlantis, gatenay to the stars** » ou encore un nouveau « **Modesty Blaise** », sorte de James Bond au féminin dont il fût longtemps question. Ne versons pas des larmes amères, Caroline nous reviendra bientôt sur les écrans fantastique mondiaux, plus belle et plus captivante que jamais ; car elle en a du talent à revendre notre aventurière de charme !

Bertrand COLLETTE



MAD MOSIK

INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM

Musique de John Williams. (Polydor).
En import uniquement pour l'instant, le Williams nouveau est arrivé! Si vous n'avez jamais entendu Anyhing Goes de Cole Porter façon comédie musicale comme on en fait plus mais chantée en chinois et bien ça vaut vraiment le déplacement. Je ferme la parenthèse.
Chaque fois qu'une superproduction Lucas Spielbergienne est annoncée tous les fous de la musique de films attendent avec impatience la petite dernière du géant des géants et à chaque fois pas de déception : John Williams c'est John Williams, la même finesse d'écriture, la même ampleur du thème, la même patte orchestrale et toujours le même style.
Entre nous, un style bêtement mais superbement descriptif. Cependant aucune de ces B.O. ne ressemblent à la suivante il y a toujours une touche de renouveau. Ici c'est la séquence « Le Temple Maudit » qui se démarque des autres pièces par une écriture délibérément contemporaine.
La façon dont le compositeur traite les voix de ses chanteurs et de ses choristes est tout à fait surprenante et à bonne écoute l'ensemble de cette pièce est très, très, très impressionnante.
Cette partition aurait, par sa tonitruance, tendance à être une anthologie de marches triomphales et une apologie de l'héroïsme musical. On y retrouve bien sûr la fameuse marche des aventuriers, traitée différemment, mais John Williams n'a pas hésité à donner aussi dans un orientalisme hollywoodien qui chez certains autres serait d'un goût douteux.
Après tout ce n'est pas le retour de la grande aventure pour rien!



FORT SAGANNE

(Musique de film SARDE/MILAN).
Le plus bel album qui m'ait été donné de voir et d'entendre depuis fort longtemps est celui de Philippe Sarde pour **Fort Saganne**, qui déboute toutes ses autres compositions passées pour nous offrir un chef d'œuvre discographique. Disons plus un monument cinématographique. La beauté émouvante et l'ampleur du thème développé par le violoncelle (Xavier Gagnepain) soutenu par le London Symphony Orchestra dirigé par Carlos Savina, sont indéniablement le témoignage d'une véritable inspiration artistique de la part du compositeur. Ici Philippe Sarde s'approche de l'écriture musicale de Shumann ou Debussy, tout en respectant son propre style... et les obligations de la musique pour le cinéma. Un véritable tour de force. J'ai passé la nuit à écouter ce disque à vous d'en faire autant.

KRULL

Musique de James Horner-Ades
Ça commence très mal pour James Horner avec cet album qui loin d'être à la hauteur de ses autres compositions pour **Brainstorm** par exemple me fait l'effet d'une petite fanfare tout comme la musique de Léonard Rosenmann pour le **Seigneur des anneaux.** De plus Horner, cette fois-ci complètement épique dans on inspiration nous abreuve d'effets musicaux à souhait et d'une orchestration dont le papa est Jerry Goldsmith. Par exemple **Slayers Attach** (F. A2) a une étrange similitude entre les développement de son thème principal avec celui de **Star Trek I** et pour le deuxième thème, notamment en ce qui concerne la rythmique avec celui de **Star Trek II.**
Son style commence quand même à s'affirmer avec **The Widow's Lullaby** (F. B1). Tout d'abord la tension harmonique des chœurs et de l'orchestre monte jusqu'à un moment crucial ou elle retombera pour s'ouvrir sur une écriture classique qui aère son style. Puis il revient en force à un point clé de la phrase musicale qui débouche sur une cacophonie indescriptible.
C'est quand même un très bel album car James Horner sait très bien écrire.

Eric PIGANI

Photos : INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT.



LES LIVRES...

Une fois n'est pas coutume, je vais parler d'un auteur Français, si si il y en a quelques uns de lisibles. La dernière fois c'était Andrevon et Cousin, aujourd'hui c'est le tour de Pierre Pelot plus connu au Fleuve Noir sous le pseudonyme de Pierre Suragne. De la nombreuse production de cette collection, rien à dire sinon que Suragne-pelot y a débuté en 1972 avec le n° 505 et qu'il y est très coté, signe indéniable de la bonne qualité de ses romans. Depuis quelques années P. Pelot produit moins mais pose plus de questions sur le sens de la vie et l'utilisation de l'intelligence humaine. C'est un des propos qu'il développe dans une série de 4 romans parus chez Presses Pocket et regroupés sous le titre générique de « HOMMES SANS FUTURS ». Les récits ont quelque chose de BRUNNER et BALLARD, cette description analytique à travers une histoire d'un monde en mutation où l'arrivée d'hommes nouveaux a faussé toutes les règles de l'ancien monde. Pour donner un exemple simple du phénomène, comparez un enfant de 14 ans qui dialogue naturellement avec des ordinateurs et un adulte de 40 ans pour qui ce langage est hermétique; ils ne sont pas dans le même monde, mais l'avenir appartient à l'enfant de 14 ans. Dans les histoires de PELOT, l'homme ancien est condamné par l'homme supérieur, mais il s'accroche tout de même, exactement comme nous!!!



LES CHASSEURS DE VENUS

de J. G. BALLARD ed. DENOEL Présence du futur. Chouette, des nouvelles de BALLARD, ça faisait longtemps que je n'avais pas pris mon pied avec ce vieux J. G. Mais si, vous savez BALLARD, ce type qui prend une idée et qui va jusqu'au bout!! Exemple dans I.G.H. (Immeubles à Grande Hauteur), la population vit dans des villes-immeubles de plusieurs centaines d'étages; comment ça se passe tous les jours dans ce cas là? BALLARD vous le décrit en détail et c'est pas triste!!
Dans ces dix nouvelles, l'idée de base c'est la jalousie sous toutes ses formes, et il y en a quelques unes de gratinées... de formes et de jalousies!.

MENSONGES ET CIE

de P. K. DICK ed. LAFFONT. Un homme ruiné par une société qui dirige le monde entier décide d'aller voir ce qui se passe sur les planètes d'émigration où l'on dit que la vie est paradisiaque. Mais pourquoi l'empêche-t-on par tous les moyens d'y arriver; est-ce que par hasard tout ne serait pas aussi rose que ne le prétendent les journaux télévisés? Y aurait-il quelque vilain mensonge là dessous? Pourquoi la téléportation, si facile pour expédier les émigrants à plusieurs années lumière, ne fonctionne-t-elle que dans un seul sens? Notre héros réussira finalement à y aller voir et il y découvrira de drôles de choses.

3 AVENTURES DE HARRY DICKSON

de JEAN RAY Ed. NEO. Je ne sais pas comment ils font chez NEO, ils doivent réellement avoir un pacte avec le grand Fourchu. Tous les mois ils s'arrangent pour que l'on parle d'eux. Cette fois ci c'est avec 3 aventures inédites du célèbre HARRY DICKSON. Qui est HARRY DICKSON? C'est un mélange de fantômas et de S. HOLMES. C'est du policier fantastique, c'est l'horreur mélangée à l'aventure, c'est génial! Cette fois notre détective préféré va avoir à faire dans « La nuit du marécage » à une créature qui a asservi ses proches pour satisfaire à ses goûts macabres. Harry s'en tirera seul pour une fois.
Dans « Le mystère Malais » il devra se méfier de l'horrible mort Darkaner qui a débarqué en plein Londres. Enfin dans « les nuits effrayantes de Fellston » il sera aux prises avec les terribles prêtresses du WUHU, ce culte secret qui a pris l'Angleterre comme terrain d'opération. Il ne faut pas vous attendre à la logique rigoureuse de CONAN DOYLE en lisant J. RAY, mais plutôt à une invention de chaque instant qui vous fera découvrir des créatures que vous n'auriez même pas osé rêver dans le pire des cauchemars.
Dans la même collection, la suite des « Visions » de J. FLANDERS autrement dit J. RAY. Un autre style, d'autres univers, mais la même « patte » de cet écrivain Flamand que l'on commence très sérieusement à redécouvrir, et pas seulement parmi les « fanas » de fantastique.

19 PURCHASE STREET

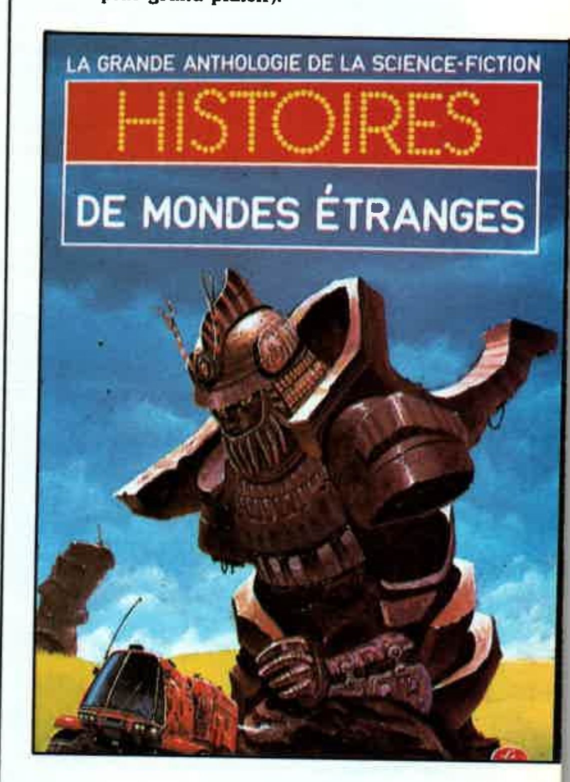
de G. A. BROWNE Ed. Albin Michel. Vous connaissez le 19 PURCHASE STREET aux States? Vous savez combien ça prend de volume 3 milliards de dollars en coupures de 100? Vous savez comment tuer quelqu'un avec de la mie de pain? La réponse: 440 pages chez Albin Michel dans la série spécial Suspense. La Mafia a changé, la Mafia se recycle, ça n'est pas nouveau; mais de la manière qu'a imaginé BROWNE, c'est génial! Ce policier est l'histoire d'une vengeance, celle d'un frère dont la sœur a disparu. Or cette sœur était employée par la Mafia pour passer de l'argent à blanchir en Suisse. Il y a gros à parier que ce sont ses employeurs qui l'ont supprimée. GAINER va exercer une vengeance directe contre les tueurs et indirecte contre ceux qui ont passé la commande du « contrat ». Un très beau scénario ou je vois bien NICHOLSON et DUNAWAY dans les rôles principaux. En bref comme il est dit sur la jaquette : A lire absolument!!.

SOUPÇONS SUR HYDRA

de J. P. ANDREVON. Retour d'ANDREVON au Fleuve Noir comme le dit le bandeau. Le polar au futur serait un bon résumé pour le livre.
Notre héros est shériff de son état. Il est chargé de veiller sur la sécurité d'une équipe de savants débarqués sur le monde liquide qu'est HYDRA. Ils sont moins de dix sur cet enfer liquide quand arrive une nouvelle venue. A partir de ce moment là rien ne va plus; accidents, meurtres déciment le groupe. Le shériff a des soupçons sur tout le monde, mais fort heureusement le meurtrier va l'aider en supprimant les coupables potentiels. A la fin nous saurons le pourquoi et le comment de l'affaire.

LE DIRIGEABLE SACRILEGE

de G. J. ARNAUD ed. FLEUVE NOIR. Dix-huitième épisode, hé oui pas moins, de la saga de la Compagnie des glaces. Coup de théâtre, il n'y a plus que le rail pour se déplacer à la surface du globe. Les rénovateurs du Soleil ont construit un dirigeable et comptent s'en servir pour se mouvoir malgré le sacrilège que cela représente. Vont-ils pouvoir se tirer des pseudopodes de l'amibe géante et continuer leur quête? Nous le saurons sans doute dans le dix-neuvième épisode de cette série qui semble ne pas avoir de fin (pour notre plus grand plaisir).



En bref des livres que l'on peut lire ces temps ci :
D'abord saluons une nouvelle collection de poche éditée par Denoël et qui propose deux écrivains et deux courts romans. Le n° 1 est signé BESTER et KORNBLUTH, le 4 Silverberg et SIMAK
Chez DENOEL toujours, « LE ROI ENTETE » de S. de Camp.
Chez NEO « LE TRAIN POUR L'ENFER » de R. BLOCH. chez LAFFONT « LE RAYON ZEN » de BAYLEY. Chez ALBIN MICHEL « ET LE DIABLE VOUS EMPORTE » de CHALKER. Chez J'AI LU de nouvelles histoires de robots de ASIMOV.
Enfin au LIVRE DE POCHE deux nouvelles anthologies sur les mondes étranges et les sociétés futures.

Pierre LEVY

COURRIER DES LECTEURS

François Perrot, Courbevoie
Je pense que votre revue étale une surabondance de photos. On est immédiatement agressé par une multitude d'images sanglantes qui occultent des textes parfois très intéressants. Je trouve que les films d'horreur contemporains, et dont vous faites trop souvent l'éloge (Cf : dossier Fulci du n° 22), participent d'un esprit malsain et pour le moins inquiétant. Selon moi **Le masque du démon** ou **Le cauchemar de Dracula** constituent de véritables films fantastiques dans lesquels la peur naît d'une tension, de l'atmosphère, etc. Les films que vous évoquez dans le dossier Ed French relèvent plus de la pornographie que du véritable cinéma fantastique.

Dans un autre ordre d'idées j'ai apprécié le dossier sur les Demeures fantastiques, assez contradictoire parfois, mais néanmoins clair et intéressant. Par contre je n'aime pas trop la rubrique « Crayon-bis » qui encense les pires navets distribués sur le territoire.

Cette lettre ne se voulait pas spécialement élogieuse. Je pense que votre revue n'est pas parfaite, mais elle a l'avantage d'être plaisante, ce qui n'est pas rien. Je considère qu'un lecteur qui ne pense que du bien d'une revue n'a pas besoin d'écrire pour le faire savoir. La critique a toujours été plus constructive que la condamnation ou l'exaltation gratuite.

Laurent Bonheur, Marseille
Lorsque dans le 28 j'ai découvert le dossier sur les « Demeures fantastiques » ma joie fut immense. La déception vint quand, arrivé à la fin, j'aperçus l'horrible mention « à suivre », d'autant qu'il fallait attendre un trimestre pour en connaître la fin.

Je parvins à endurer ce supplice et j'achetai donc le 29. Nouvelle déception quand je compris que cet important dossier tenait du roman-feuilleton, comme le 30 me le confirma.

Comme la majorité des lecteurs, j'ai mes rubriques préférées; les dossiers étant de celles-ci. Tu devrais te rendre compte que tu lèses le lecteur par une attente aussi longue que frustrante car il est bien évident qu'un dossier de ce calibre ne devrait faire l'objet que d'un numéro. Je pense qu'il y a là un problème majeur qui mérite qu'on y réfléchisse sérieusement.

C'est après une sérieuse réflexion que la partie rétrospective s'est vu attribuer une certaine place dans la revue qu'elle ne devra pas dépasser. Jugez de la réaction d'autres lecteurs qui verraient la moitié d'un numéro consacrée à un seul sujet rétrospectif...

Philippe Ross, Pantin
Mon Pattinet adoré. T'as rien compris mon vieux! Quand tu lis un article essaie un peu de comprendre ce que le mec a voulu dire au lieu de te défouler bêtement...
Entre nous, Pattin, t'as pas beaucoup d'humour et même pas du tout d'ailleurs. Tu crois vraiment que j'ai voulu démolir le Brady? Tu te plantes complètement mon vieux! C'est vrai qu'au Brady ça pue les pieds et la merguez et que les mecs vont souvent se balader aux chiottes et alors?

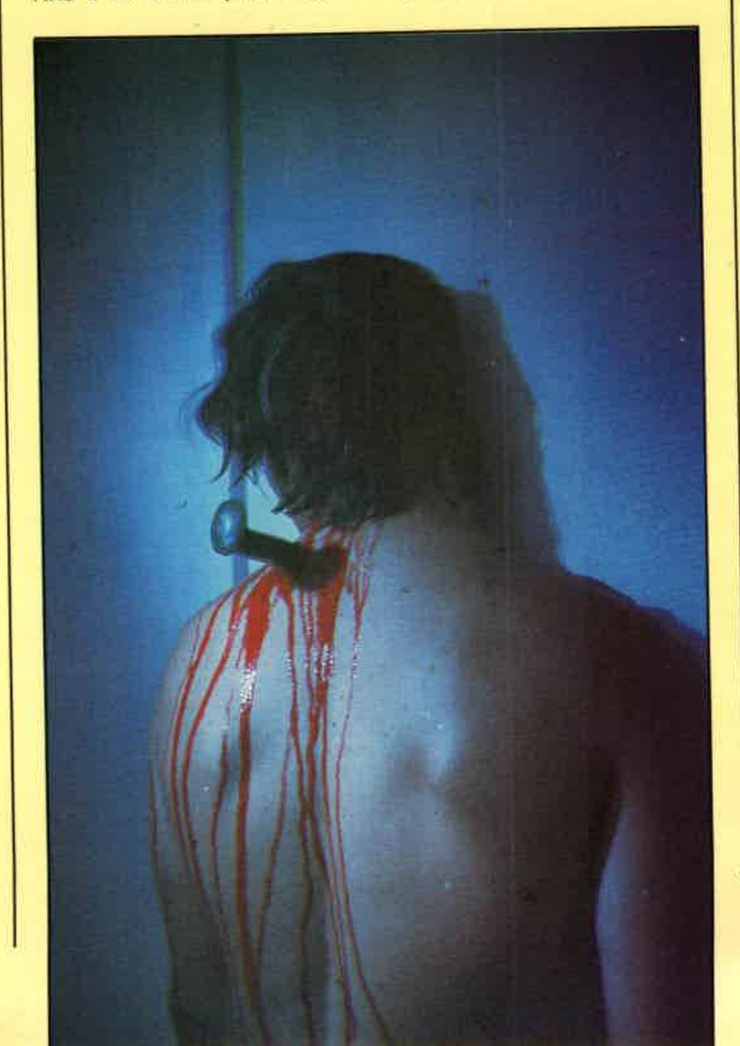
On n'a pas le droit de le dire? C'est pas une église merde! Ouais, je sais, c'est un des rares cinoches de Paris à faire encore du bis mais dans ce cas là qu'il le fasse correctement. Ça te gêne pas toi de voir des films en V.F. dans des conditions pareilles? Moi si. J'aime autant que toi le cinéma-bis et s'il t'arrive (entre nous ça m'étonnerait) de lire mes papiers, tu verrais qu'à La revue du cinéma on est les seuls ou presque des canards dits « intellos » à en causer. Tant qu'à voir des séries X, Y ou Z autant le faire dans des conditions correctes; au Brady c'est pas toujours le cas. Ceci dit, tu remarqueras que j'ai rien dit sur la programmation. Enfin ne t'en fais pas pour moi, c'est pas les odeurs de pompes et de merguez qui m'empêchent de continuer d'y aller. Tchao Pattin et sans rancune.

Sylvie Geoffre, Chalou-Moulineux
Bon, si je me suis jetée férocement sur mon stylo, c'est pas pour dire que moi j'aime pas **Le retour du Jedi** ou que moi j'adore **Alien**, mais pour remettre en question le contenu du MAD n° 30. D'abord qu'est ce que c'est que ce petit bout de **Vidéodrome** aux pages 30-31? On en a déjà entendu parler 100 fois mais va-t-on le voir un jour? De même la critique sur **The Keep** alors qu'on nous gave de ce film depuis longtemps. Bon d'accord, on retombe sur le problème du délai de parution, mais à vous de prendre de l'avance justement.

Un autre point sur lequel je ne suis pas contente : l'article plutôt maigrichon sur Christopher Walken et qui survolait vaguement la vie de cet acteur. Il méritait un dossier complet et on aurait pu se passer de la comparaison avec Bowie. Walken est une star à part entière, il suffit d'avoir vu **Dead Zone** pour s'en rendre compte.

Pour finir de vous découper en rondelles, je suis d'accord avec Vincent Clergeot pour vos petites annonces. Qu'est-ce qu'on a à faire du « Club des Jeunes » ou de celui qui veut se rincer l'œil sur Play-boy et autre Charlie Mensuel? Enfin quoi, est-ce que vous les lisez au moins?

Mais sinon je dirai bravo pour le dossier « Ed French » avec des photos géniales (bien que moi le gore : bôf...) qui m'ont fait faire des cauchemars toute la nuit et qui m'ont donné des idées pour me débarrasser de mon prof de maths!



Bravo bis pour l'entretien de David Cronenberg et... je finirai en vous signalant qu'à l'instant où j'écris Max renfile son cuir pour le troisième Mad du même nom. Vous z'avez intérêt à nous ramener un super scoop avec plein de photos ou je vais voir le père Hooper, je lui pique sa tronçonneuse, et je viens faire un massacre à MAD MOVIES.

O.K., on t'attendra avec nos rayons-laser!

F. Romettino, Maillane
Hello Mad! Dans ta rubrique « Courrier des lecteurs », tu demandes souvent que l'on te fasse des suggestions. En voici quelques unes qui te seraient peut-être bénéfiques : Pourquoi ne pas créer des concours du style dessin sur thème imposé ou histoire courte? Le gagnant aurait droit à un abonnement gratuit. Tu pourrais créer également une rubrique « témoignages insolites » où tes lecteurs raconteraient des évènements étranges qui leur seraient arrivés. Bref, tu pourrais consacrer quatre ou cinq pages du magazine aux lecteurs qui les rempliraient eux-mêmes.

Sinon, la ligne actuelle de MAD MOVIES est bonne, d'une part par son originalité, mais aussi par la diversité des reportages et articles. Quelques regrets : trop de papier gâché à parler des films de serie z, pas assez de précisions sur les manifestations provinciales et trop de petites annonces n'ayant rien à voir avec l'objet de ton journal. Encore bravo pour tes progrès.

Avis donc aux lecteurs si vous avez des idées de dessins ou des projets d'articles. Quant aux manifestations provinciales nous serons heureux d'en faire écho dans nos colonnes; aux organisateurs de nous prévenir à temps de leurs projets.

Isabelle Fonbaustier, Monceau-les-Mines
Oui, je sais, vous avez déjà publié une petite annonce pour moi et je vous en sais gré; sachez que j'ai reçu un tas incroyable de réponses! Submergée! Sache, tonton Mad, que tu es lu jusqu'en Allemagne. Un allemand très gentil (Léonard Bretch, que je salue au passage s'il me lit) m'a envoyé de superbes photos de mon Harrison à moi. Et alors là, les copains, tenez-vous bien... Devinez qui m'a écrit? La nièce d'Harrison Ford! En fait, sans vouloir la vexer cette pauvre fille, je ne pense pas qu'elle ait grand chose à faire en France, qui plus est à Versailles. J'attends qu'elle m'écrive à nouveau et je veux des preuves solides pour démontrer ce qu'elle avance.

Encore deux ou trois choses à dire et puis j'arrête : en réponse à la lettre de Vincent Clergeot, je voudrais dire à ce petit rigolo que, entre autres, il ferait bien de la fermer un peu : un film sans musique serait atrocement nul. Ton petit **Fog** sans musique, ça ne vaut pas un clou! Et puis pour les petites annonces : les rapports entre les gens, tu connais? C'est le seul moyen pour de jeunes amoureux de SF de communiquer entre eux. Je

donne d'ailleurs mon adresse : Isabelle Fonbaustier, 1, rue du Chemin de fer 71300 Monceau-les-Mines. Bien à vous.

P.S. : Quand est-ce que vous publierez, avec l'éditorial, une photo de toute l'équipe, qu'on voit un peu vos têtes d'affreux?

Hervé Lagoguey, Troyes

Fan assidu de Mad Movies depuis un an, j'apprécie cette revue pour son professionnalisme (qualité des photos, articles et informations) et son amateurisme en même temps (enthousiasme et fraîcheur). Mais n'essayez pas d'imiter vos aînés car depuis quelque temps vous avez tendance à lorgner de ce côté. Soyez sauvages! Redonnez-nous des articles comme le **Star Wars** ou Harrison Ford. Ne venez jamais nous gonfler avec des rétrospectives de la Hammer ou des reportages sur les vieux Frankenstein, ou encore des dossiers ou entretiens sur B. Steele ou P. Naschy. On veut du neuf! Le cinéma est vivant alors vivons avec lui. Enfin, tant que l'on vous achète c'est que vous êtes dans la bonne direction.

Si le cinéma est vivant, c'est parce qu'il se renouvelle. Les anciens films ont également participé à cette rénovation, ne les ignorons pas. Quant à « imiter les aînés », je pense que MAD MOVIES n'imite personne ni ne prend le contrepied de personne non plus, nous tentons d'être nous-mêmes et cela nous occupe suffisamment. Par ailleurs MAD existe depuis plus de 12 ans et a traversé des périodes où il n'y avait plus rien d'autre sur le marché du cinéma fantastique, alors le droit d'aînesse on s'en tape un brin...

Eric Dessiviev, Laxou

Démentiel le n° 30. J'ai été sidéré et rempli d'allégresse par les photos diaboliques concernant Ed French.

En ce qui concerne le reste c'était nickel, comme d'habitude, à part l'article de Pierre Machin sur le cinoche populaire. Son intro n'était même pas marrante et la rigueur de l'analyse qui suivit ne rattrapa pas le reste de l'article. O.K., les films traités dans cette rubrique ne s'adressent pas à une certaine élite intellectuelle, mais ce n'est pas la peine d'écrire des insanités pareilles pour ceux qui vont voir ce genre de films. D'ailleurs la transition était brutale avec l'article hyper-classe de J.P. Putters (au sujet de **Vidéodrome**) qui se trouvait deux pages plus loin. Bef, pour une fois, la leçon de rigolade ne m'a pas plu. MAD nous avait habitué à mieux sans aucune vulgarité malsaine.

Pour conclure cette lettre, j'éviterai de vous faire des éloges vous sublimant (ça doit commencer à vous blaser, non?), je les pense et ça suffit.

Alain Charasse, Malaucène

Tout d'abord je suis d'accord avec ce qu'a dit Christine Cèdre et je vais peut-être lui écrire car moi non plus je ne recherche pas l'affiche de **Star Wars**. Tout à fait d'accord aussi avec The Incredible melting man au sujet du **Retour du Jedi**. Jusqu'ici je suis assez content de vos rubriques mais attaquons plutôt le gros morceau : MAD 30, courrier des lecteurs : il s'appelle Vincent Clergeot, habite à Gonesse, il aime **Alien, Class 1984, New York 1997, Fog**, etc. et déteste les films genre **Le Zombi venu d'ailleurs, la terreur des Morts-vivants** et soutient que personne ne s'intéresse à ces sous-produits (SIC). Mais comment peut-on oublier qu'il y a seulement quelques années les films fantastiques étaient classés série B et passaient alors dans de petites salles et pour quelques jours seulement. Au contraire nous devrions bénir tous ces films qu'ils s'appellent **Godzilla contre Fu Manchu** ou **Les expériences très atroces du professeur Drakenstein.**

Il est facile de comprendre que le cinéma fantastique n'aurait jamais été ce qu'il est actuellement sans ces productions de moindre importance. Alors je vous en prie, ne renions pas aujourd'hui le même genre de films qui ont également leur utilité.

Jean-Paul Coixao, Saint-Denis

Je tenais à vous dire toute la joie que j'ai eue quand j'ai découvert ce nouveau génie du maquillage dans le nouveau MAD MOVIES. Je veux parler d'Ed French et j'espère que sa carrière sera aussi brillante que celle de Tom Savini ou de Dick Smith. Alors, si vous tenez à votre peau, vous avez intérêt à nous faire connaître d'autres mecs comme French, c'est-à-dire des cracks du latex, compris? Je voulais aussi dire deux petits mots à ce crétin masqué qui paraît-il, s'appelle « Incredible melting man » et qui se donne un malin plaisir à critiquer de façon pédante ce diamant du cinéma qu'est **Le retour du Jedi**. Alors, pas de problèmes, le rendez-vous du BRADY est pris, amène si tu le veux tes petits copains. Voilà c'est tout ce que j'avais à dire et j'envoie un grand salut à tous ceux qui ont la bonne idée de lire MAD MOVIES.



Les deux photos : VENDREDI 13 IV.

Moussa El Kurdi, Auch

Bonjour! Attrapez votre no30, asseyez-vous et suivez... J'ai comme toujours acheté ton journal « fantastique »! Une amélioration incroyable! Je n'en reviens pas. D'abord Ed French avec une super interview et de superbes photos. Satan a frappé fort! **Phantom of the Paradise**, il y a longtemps que j'attendais cet article, puis vient votre rubrique « Avant-première » (bien que les photos ne soient pas très variées) passons...

Je tourne les pages et, Waow! enfin quelqu'un pense aussi à Christopher Walken (j'ai vu tous ses films...)... Je n'ai même pas le temps de souffler que vient **Vidéodrome**, gasp! Une super étude courte et approfondie. Et dans la foulée une super interview de David Cronenberg (merci M. Burel et J.-P. Putters). Ça y est je ne respire plus, voici **La forteresse noire** (j'aurais tout de même aimé voir les dessins de Bilal). Voici encore une super-rubrique du ciné-fan, ça donne! Mais je m'ennuie tout de même dans les « Griffes du cinéphage », en effet les films présentés ne sont pas tous connus...

Les pages passent de plus en plus vite et, yeah! on s'intéresse aux amateurs (eh oui, encore super!). Hé, hé, je sens une subite envie de mordre, d'un coup j'avale la rubrique vidéo (je suis désolé mais c'est encore super, eh!)... Enfin! Le courrier des lecteurs, hum, (un peu de sérieux). Christine Cèdre : je ne trouve pas ta lettre humoristique et je tiens à te dire (gentiment) qu'il faut laisser la rubrique des petites annonces car c'est le seul moyen de communiquer entre nous. Je tiens à dire aussi, pour abréger ma lettre, que je suis d'accord avec F. Pizot, mais je désirerais tout de même beaucoup plus de MAD MOVIES, quitte à en crever. Tout de même je ne suis pas d'accord avec V. Clergeot quand il dit que la rubrique « Mad Mosik » est inutile. Je m'intéresse beaucoup aux musiques de films et l'article a sa place dans la revue. Par contre, comme il dit, il faut « épurer les petites annonces » et faire attention aux « plus belles affiches », d'accord avec « The incredible melting man » Solidar nosk-gore... Je suis très content que vous vous intéressiez à la littérature, mais je le serais encore plus si vous parliez également de BD qui est très liée avec le cinéma fantastique.

PS : Avis aux amateurs; au premier qui me contactera je lui donnerai l'affiche de **Blade Runner.** El Kurdi Moussa, Auch. Tél. : 05.50.13.

Muriel David, Paris

Merci pour ce dernier numéro, le plus coloré, le plus varié, le plus agréable à lire, le plus cher aussi! L'inflation sans doute... Je pense que MAD est pourtant à son juste prix, mais n'allez pas plus loin, promis, hein! J'apprécie surtout le fait qu'il n'y ait pas de publicités dans les pages de MAD MOVIES, vous n'avez pas idée combien ce détail est reposant lorsqu'on compare avec des PREMIERE ou carrément des JOURS DE FRANCE et autres prospectus ambulants.

O.K. avec les lecteurs qui se contentent d'un trimestriel, cela permet de ne jamais rater sa parution et de le relire en attendant le suivant. Continuez comme cela, c'est parfait.

A propos de films importants, pourquoi ne pas faire un dossier où chaque rédacteur de la revue donnerait son avis? Ce serait plus vivant qu'un seul article qui ne reflète souvent que les goûts et la personnalité du signataire.

A bientôt au 31. Bisous à tous.

A. Boukrédia, Choisy-le-Roi

La lecture du dernier numéro terminée, j'ai parcouru avec nostalgie mes anciens exemplaires. Quelle évolution depuis le numéro 15 (horreur, je n'ai pas encore les 1 à 14...).

Vous avez toujours su prendre de bonnes initiatives, tout en gardant une remarquable qualité pour les photos, les textes et les caractères employés, et aussi faire une revue de luxe (couverture, photos couleurs) pour un prix que je trouve modéré.

A la suite d'un sondage personnel que j'ai effectué, je vous soumets ces quelques questions (ou idées, comme vous voulez) :

Pourriez-vous faire des reliures MAD? Organiser une petite réunion (par an) pour que les lecteurs puissent se rencontrer et discuter entre eux, et aussi avec ceux qui font la revue. Enfin rééditer les anciens numéros. J'attends avec impatience vos réponses. Bonne chance et longue route à MAD MOVIES.

Pas de reliures prévues pour l'instant. Par contre quelques rééditions ont été effectuées (voir fin du courrier des lecteurs du dernier numéro). Enfin, et pour ce qui concerne une réunion des lecteurs, je tremble à l'idée du nombre de personnes à accueillir (sans compter que nos ventes ne cessent d'augmenter). A moins qu'un lecteur largement logé (style villa banlieusarde) veuille bien prêter l'espace nécessaire. On attend vos propositions, pourquoi pas?

Thomas Bauduret, Mulhouse

Vous vous plaignez de ne recevoir que des lettres de félicitations, en voilà une de critiques. J'ai donc occulté les points positifs (nombreux!) de la revue. Voici donc mes doléances diverses :

D'abord, j'ai cru cauchemarder quand j'ai lu l'article de l'ami Petit sur **Sadko** : non mais ho, ce n'est pas parce qu'on a été un des premiers fanzineux de France qu'il faut se croire obligé de jouer les anciens combattants! On peut craquer sur un Corman tout en adorant Peckinpah, Kotcheff, Lieberman, Lustig et autres Teague. Question d'être branché ou non... En parlant de cela, on n'allait pas éviter l'allusion à Bava! Tout le monde sait que pour être dans le coup il faut le ressortir 3 fois par lignes, enfin! Mais où étiez-vous donc quand ce joyeux drille consommait encore de l'oxygène? A regarder les Ulysse, Hercule, Maciste pendant que les vieux de la vieille se demandaient comment vous pouviez ingérer cela à la place d'un Whale? En attendant messieurs Margheriti, Ferrera, Freda, dépêchez-vous de mourir qu'on puisse enfin vous déclarer dans le coup, branchés et tout!

Lettre à The incredible Machin (des noms, des noms!) : je voudrais, moi qui ne suis pas branché ni dans le coup, que tu daignes m'expliquer ce que **L'éventreur de New York, Cannibal holocaust, pulsions** et autres **Cauchemar à Daytona Beach** ont de fantastique au sens strict? Ah oui, des tripes il y en a. Alors il faudra aller expliquer à Petiot, L'éventreur du Yorshire, le gus qui a suriné son percepteur et, pourquoi pas, Klaus Barbie, qu'ils sont devenus des hautes figures du fantastique, le pied!

Quant au Brady, rends-toi compte qu'ils osent passer des **Harlequin**, des **Magicien d'Oz**, des **Dark Crystal** et autres films où il n'y a même pas une goutte de sang! Quelle honte, et **Massacre à la tronçonneuse**, tu te rends compte, on ne voit même pas les découpages! Quelle merde!

Bon, j'arrête là les frais. J'espère que vous publierez ma lettre, parce que les éloges de **Star Wars** on en a un stock tellement grand qu'on ne peut plus revoir le film de peur d'y rajouter ses propres compliments. Je persiste et signe (sans pseudo) : Thomas Bauduret, 2, rue Stoeber 67100 Mulhouse.



LE TITRE MYSTÉRIEUX

On recherche ces curieux personnages pour notre titre mystérieux. De quel film sortent-ils ? On vous aide un peu : cela a rapport avec un super-héros mais nous n'en dirons pas plus. La musique d'un film fantastique récompensera les cinq premiers qui nous donneront la bonne réponse.

Pour le précédent titre, il s'agissait du **Bateau de la mort (Death ship,** d'Alvin Rakoff). Nous avons été submergé de réponses. Parmi les premières, celles de Jean-Luc Putheaud (Paris), Yves Mansson (Grenoble), Jacques Etienne (Paris), Marc Olivet (Marseille), Jérôme Laferté (Paris), Xavier Barboteux (Massy), V. Moutot (St-Maur), J. Flow (La Varenne), P. Benoît (Paris), L. Comar (Sceaux), J. Pereira (Lyon), M. Manceau (Pont de Veyle), E. Charbonnel (St-Ouen), S. Thiellement (Embrun), D. Bouquet (Haubourdin), E. Fourmental (Villabe), C. Guilhem (Carcassonne), O. Noretti (Corbeil), J. Perrault (Angers), S. Verdu (Perpignan), D. Transini (Fontenay), J.-F. Clément (La Rochelle), M. Vilette (Narbonne), M. Passerieux (Périgueux), M. Leleu (Haveluy), V. Martel (Neuville-les-Dieppe), P. Infusini (La Seyne-sur-Mer), Ilan Leban (Marseille), M. Sattori (Verrières-le-Buisson), C. Gaudy (Tahiti), B. Courrière (Montpellier), C. Wagnon (Aix-en-Provence), M. Ladi (Vence), D. Carouge (Paris), N. Gultier (Chatel-sur-Moselle), E. Guérineau (Poitiers), P. Mullanu (Greasque), E. Schils (Spincourt), J.M. Licata (Lorient) et nous en recevons toujours...

petites annonces

Vends nombreux numéros de Strange, Spécial Strange, Titans, Nova, etc. Ecrire à Jérôme Noetinger, 9, avenue Madame de Ségur, 14000 Caen.

Recherche affiche de l'**Empire contre-attaque** américaine ou espagnole ainsi que tous documents, du plus petit au plus grand sur Carrie Fisher et Harrison Ford (Posters, photos, articles, etc.) ainsi que l'adresse de Carrie Fischer. Marie-Hélène Massiani, 7, boulevard Sakakini, 13004 Marseille.

Vends projecteur super 8 : Heurtier P 842 (état neuf) 3 000 F (muet) et Canon T 2 000 (sonore, 4 000 F). Prix pouvant être modifés. Julien Deshayes, 11, rue de l'Eglise, 92160 Antony.

Vends nombreuses photos d'exploitation et de plateau **(White zombie, Flash Gordon, Septième voyage de Sinbad)** et affiches de films fantastiques, revues (Creepy, Vampirella, Eeerie, Midi-minuit fantastique...). Recherche Strange, Marvel, Fantask. Tél. après 9 heures : 201.64.03. Mr. Fitoussi.

Cherche affiches grand format de **La Guerre des étoiles** et de **l'Empire contre-attaque** et, pour terminer collection, numéros de Strange inférieur à 74, Marvel et Fantask. Téléphoner au (1) 664.38.32 ou écrire à Stéphane Paitreau, 2, rue des Cuverons, 92220 Bagneux.

Recherche tout ce qui concerne Harrison Ford (photos, posters, interviews) sur sa vie privée comme sur sa vie professionnelle. Ecrire à Christophe Sola Laulo du Rosc, 34700 Lodève.

Recevez gratuitement le premier numéro d'une nouvelle revue de cinéma fantastique que nous venons de créer. Ecrire à Stéphane Marin, 288, rue Vendôme, 69003 Lyon.

Jeune dingue de science-fiction (15 ans) cherche acteurs (18 ans environ) bénévoles pour tourner un film S.F.-horrifique dans la région lilloise. Ecrire à Philippe Lussiaa-Berdou, 122, rue Faidherbe, 59110 La Madeline ou tél. au (20) 55.54.35. Urgent, merci.

Recherche tout ce qui concerne les trois **Star Wars.** Hervé Lagoguey, 7, rue Capitaine Gauvin, 10000 Troyes.

Je recherche tout documents Gratuits sur **La Chasse sanglante, Tonnerre de feu, Mad Max 1** et mini mini affichettes de **Tchao Pantin, Mad Max 1** et **2, l'Ascenseur, Tygra, Conan, Scarface, Osterman Week-end, Rambo** et **Retour vers l'enfer.** Christophe Lorentz, Le Sirius, Avenue A.-Renoir, 06520 Magagnosc.

Vends ou échange Starfix n° 7 hors-série **(Tonnerre de feu, Superman III)** et d'autres numéros. Recherche l'Ecran fantastique n° 2 et 4 et Première 1 à 46 compris plus les 55, 62 et 63. Vends affiche de **Ténèbres, Le Guerrier de l'espace** et **Jmais plus jamais** à bas prix. Ecrire à Jean-Pierre Labastide C-A, 47280 Bouglon.

Achète Mad Movies n° 1 à 21 plus n° 24. Vends affiches de cinéma, magazines vidéo. Cherche livres collection Gerfaut guerre, pour ceux-ci précisez le numéro ou le titre. Thierry Deluc, 3, impasse Ingres, 82100, Castelsarrasin.

Pour amateur ou pro à court d'idées, écris votre scénario court ou long métrage avec minimum de trucages pour maximum de frissons. Prix très raisonnable. Michy Papoz, La Braderie, 83570 Correns.

Vends collection d'autographes et de photos dédicacées. Liste sur demande. Christophe Loustaneau, 65, avenue de la Bornala, 06200 Nice.

Jeune fille 16 ans 1/2 passionnée par le cinéma, suis des cours de théâtre, déjà fait de la figuration, désire en faire mon métier. J'attends proposition de réalisateurs. Ecrire à Stéphanie Renon, 3, rue Léon Blum, 87570 Rilhac Rancon.

Recherche tout document sur **Mad Max 1** et **2** (photos, reportages, interviews). Jean Debrauwer, 6, rue Charpentier, 91540 Mennecy.

Vends affiches de films fantastiques et autres, petit format et moyen format ainsi que quelques disques de ces dernières années (liste contre enveloppe timbrée). Je recherche cassettes, les B.O. **Class 1984, Zombie, Meurtres en 3D, Yor, le Chasseur du futur, Pirate movies, L'éventreur de New York, 2019 après la chute de New York.** Pascal Thierry, 456, avenue des Sports, 59240 Dunkerque.

Cherche photos de films et d'acteurs et des vieux Ciné-revue. Prix raisonnables. Nicolas Brahin, 432, avenue de Frontesquière, 30200 Bagnols-sur-Cèze.

Je recherche des livres, des revues, des magazines d'histoires fantastiques, gore et de science-fiction. Ecrire à Thierry Delux, 3, impasse Ingres, 82100 Castelsarrasin.

Echangerais affiche italienne de **Rambo,** achetée par erreur, contre affiche française, très bon état, neuve si possible (120 × 160). Sylvie Geoffre, 8, place du Jeu de Paume, 91740 Chalou-Moulineux.

Cherche fans des **Aventuriers de l'arche perdue** pour correspondre avec eux. Thierry Malepeyre, Terrain Gely, bloc 31, 3, place des Trophées, 34000 Montpellier.

Recherche scénarios fantastiques, horreur, comique, etc. ayant pour but une réalisation de bande dessinée. Denis Imbert, 3, allée Fortuna, Les Stellaires, 33170 Village Malartic Gradignan.

Je recherche toutes photos, documents, posters, affiches, articles, etc. sur les trois **Guerre des étoiles** et sur les acteurs qui ont joué dans ces trois films. Merci d'avance. Ecrire à Sophie Pringuet, 26, chemin des Mauberts, 06800 Cagnes-sur-Mer.

Urgent : Equipe vidéo cherche deux acteurs bénévoles amateurs (environ 18 ans) pour film fantastique, fin août région annecienne. Ecrire à Wilfrid Pochat, 82, avenue Gambetta, 74000 Annecy.

Recherche photos de **La guerre des étoiles, l'Empire** et **Le retour du Jedi** ainsi que des photos d'Harrison Ford dans **Les aventuriers de l'arche perdue** et **Blade runner.** Virginie Talbot, 4, rue de Rivoli, 76600 Le Havre.

Echange affiches en couleurs 59 × 32 de **Superman 3** et **Le Marginal** contre autres affiches S.F. Est aussi intéressé par tout ce qui concerne **Star wars.** Possibilités d'adhésion au « Star wars fan club ». Fais aussi dessins S.F. Ecrire à Agence Alien, M. Nicolas Rousset, Las Garosses, Saubens, 31600 Muret.

Sur Nancy et sa plus ou moins grande périphérie, sur Graffiti FM 88,2 et 103,5, tous les samedis de 19 heures à 21 heures, osez écouter « Blood Connection », l'émission des morts-vivants : Graffiti FM, 29, rue du Sergent Bobillot, 54000 Nancy.

ABONNEMENT

Suite à l'augmentation du prix de vente, l'abonnement à MAD MOVIES passe à 100 F pour six numéros à paraître.

Tout réglement (chèque ou mandat-lettre) est à adresser à :

MAD MOVIES, 49, rue de la Rochefoucauld, 75009 PARIS

LES PLUS BELLES AFFICHES DU CINEMA FANTASTIQUE :

N° 10 : LA FIANCEE DE FRANKENSTEIN

→


Universal Film S. A. présente
BORIS KARLOFF
(LE CRÉATEUR DE FRANKENSTEIN)
dans
LA FIANCÉE DE FRANKENSTEIN
(THE BRIDE OF FRANKENSTEIN)
UNE RÉALISATION DE JAMES WHALE
d'apres l'œuvre de MARY SHELLEY
avec
COLIN CLIVE · VALERIE HOBSON
ELSA LANCHESTER · UNA O'CONNOR
ERNEST THESIGER
UNIVERSAL


MAD MOVIES